



1789-1793
HISTOIRE D'UNE RÉVOLUTION

Comment Louis XVI a fini guillotiné

«UN PEUPLE ET SON ROI»
Le film événement

OCTOBRE 2018 - N°862 - ALL 7,20 € / BEL 6,70 € / ESP 6,70 € / GR 6,70 € / ITA 6,70 € / LUX 6,70 € / PORT-CONT 6,70 € / CH 11 FS /
DOM/S 6,70 € / MAY 8,10 € / TOM-A 1570 XPF / TOM-S 880 XPF / MAR 60 DH / TUN 7,00 TND / CAN 9,99 $ CAN

M 05067 - 862 - F: 5,70 € - RD

Pass Verdun - champ de bataille

Une expérience unique au cœur de l'Histoire

300 jours et 300 nuits de combats. Plus de 700 000 hommes morts, blessés ou disparus, français et allemands. La bataille de Verdun de 1916 est un choc frontal, le plus meurtrier de l'histoire entre la France et l'Allemagne. Cette lutte d'anéantissement total des hommes et des défenses symbolise et résume la guerre industrielle. **On ne peut saisir l'horreur profonde de la Grande Guerre et comprendre le sacrifice de toute une génération sans se rendre à Verdun.**



Le Pass Champ de bataille - Verdun vous propose de découvrir les **5 sites incontournables de la bataille de Verdun 1916**, qui témoignent, expliquent ou font vivre de manière exceptionnelle la mémoire nationale, les combats, la réconciliation et la Paix: **le Mémorial de Verdun, le fort de Douaumont, l'Ossuaire de Douaumont, la Citadelle souterraine de Verdun, le Fort de Vaux.**

CHAMP DE BATAILLE ENFANT

CHAMP DE BATAILLE Verdun PASS ADULTE

TARIFS

PASS Adulte (à partir de 16 ans)
25 € (au lieu de 34 €)

PASS Enfant
(8-16 ans) : 15 €
Gratuit pour les moins de 8 ans

OÙ L'ACHETER ?

Sur les 5 sites partenaires
Sur internet : store.memorial-verdun.fr
À l'Office de Tourisme du Grand Verdun

Valable jusqu'au 15 décembre de l'année en cours. Réservé aux visiteurs individuels.
Utilisable en plusieurs fois (un seul droit d'entrée par site). Carte non nominative.



8, rue d'Aboukir, 75002 Paris.
www.historia.fr – Tél. : 01 70 98 19 19.
Pour joindre votre correspondant, veuillez composer le 01 70 98 suivi des quatre chiffres figurant à la suite de chaque nom.

Pour toute question concernant votre abonnement : Tél. 01 55 56 70 56.
Historia service abonnements, 4, rue de Mouchy, 60 438 Noailles Cedex. E-mail : abo.historia@groupe-gli.com
Tarifs France : 1 an, 10 n^os + 1 nº double *Historia* : 60 € ;
1 an, 10 n^os + 1 nº double Historia (mensuel) + 6 *Historia Spécial* (bimestriel) : 88 €.
Tarifs pour l'étranger : nous consulter.

Anciens numéros : Sophia Publications, BP 65, 24, chemin Latéral, 45390 Puiseaux. Tél. : 02 38 33 42 89.

Président-directeur général et directeur de la publication : Claude Perdriel.
Directeur général : Philippe Menat.
Directeur éditorial : Maurice Szafran.
Directeur éditorial adjoint : Guillaume Malaurie.
Directeur délégué : Jean-Claude Rossignol.

RÉDACTION
Rédacteur en chef : Éric Pincas (19 39).
Rédacteur en chef adjoint chargé des Spéciaux : Victor Battaggion (19 40). **Assistante :** Florence Jaccot (19 23).
Secrétaires de rédaction : Alexis Charniguet (19 46) ; Xavier Donzelli (19 45) ; Jean-Pierre Serieys (19 47).
Directeur artistique : Stéphane Ravaux (19 44).
Rédacteur graphiste : Nicolas Cox (19 43).
Rédacteurs photo : Ghislaine Bras (19 42), Anne-Laure Schneider (19 07).
Conception graphique : Dominique Pasquet.
Comité éditorial : Olivier Coquard, Patrice Gélinet, Catherine Salles, Thierry Sarmant, Laurent Vissière.
La rédaction est responsable des titres, intertitres, textes de présentation, illustrations et légendes.
Responsable administratif et financier : Nathalie Tréhin (19 16) ; comptabilité : Teddy Merle (19 18).
Directeur des ventes et promotion : Valéry-Sébastien Sourieau (19 11) ;
Ventes messageries : À juste titres – Benjamin Boutonnet – Réassort disponible : www.direct-editeurs.fr – 04 88 15 12 41.
Agrément postal Belgique nº P207 231.
Diffusion librairies : Pollen/Dif'pop'.
Tél. : 01 43 62 08 07 - Fax : 01 72 71 84 51.
Responsable marketing direct : Linda Pain (19 14).
Responsable de la gestion des abonnements : Isabelle Parez (19 12).
Communication : Marianne Boulat (06 30 37 35 64).
Fabrication : Christophe Perrusson.
Activités numériques : Bertrand Clare (19 08).

RÉGIE PUBLICITAIRE
Mediaobs – 44, rue Notre-Dame-des-Victoires, 75002 Paris. Fax : 01 44 88 97 79.
Directeur général : Corinne Rougé (01 44 88 93 70, crouge@mediaobs.com).
Directeur commercial : Christian Stéfani (01 44 88 93 79, cstefani@mediaobs.com).
Publicité littéraire : Pauline Duval (01 70 37 39 75, pduval@mediaobs.com). www.mediaobs.com
Impression : G. Canale & CSPA, via Liguria, 24, Borgaro T. se 10071, Turin (Italie).
Imprimé en Italie/Printed in Italy. Dépôt légal : octobre 2018.
 Commission paritaire : nº 0321 K 80413. ISSN : 1270-0835. *Historia* est édité par la société Sophia Publications.
Ce numéro contient un encart abonnement *Historia* sur les exemplaires kiosque France, un encart abonnement Édigroup sur les exemplaires kiosque Suisse et Belgique, un encart Comptoir numismatique sur les exemplaires abonnés, un encart WEBALIX SAS sur les exemplaires abonnés, un encart First Voyage sur les exemplaires abonnés.

PHOTOS DE COUVERTURE :
PrismaArchivo / Leemage - Jérôme Prévois - Baltel / Sipa.

Origine du papier : Italie - Taux de fibres recyclées : 0% - Eutrophisation : PTot = +0,009kg/tonne de papier - Ce magazine est imprimé chez G. Canale & C. (Italie), certifié PEFC






ÉDITO



PAR ÉRIC PINCAS

DR

LA RÉVOLUTION ET NOUS

Rupture(s). L'Histoire est faite de ces moments de bascule, quand l'ordre politique et social vacille sous les grondements sourds de la rue. De ceux qui brisent les carcans des traditions, condamnent l'arbitraire. Des temps d'espérance, comme à la fin du XVIIIe siècle en France, où, dans la tourmente révolutionnaire, se dessinent les contours d'un fragile contrat social rédigé à l'encre du sang royal. De cet événement fondateur, l'on retient le plus souvent les actes de rébellion populaire à l'encontre des puissants, les envolées lyriques des tribuns qui creusent le sillon de défiance à l'égard du « tyran » – et même sa tombe. Ce qui nous échappe davantage, c'est cette alchimie mystérieuse d'une rencontre à un instant T de l'Histoire : celle du peuple et du pouvoir, qui va conduire au divorce entre les sujets, devenus citoyens, et leur souverain.
C'est cette incursion de l'énergie populaire dans le débat politique et cette perte de confiance envers Louis XVI que Pierre Schœller met en lumière dans son dernier film, *Un peuple et son roi* (en salle le 26 septembre). Le réalisateur s'est fixé un challenge compliqué : filmer la Révolution à hauteur des petites gens, introduire la caméra dans les faubourgs obscurs de la capitale et au cœur de l'assemblée parlementaire, tout en faisant comprendre comment s'est opérée cette radicalisation populaire entre 1789 et 1793, alors même qu'au début du processus révolutionnaire le peuple était acquis à la cause du roi et ne remettait pas en question sa sacralité. Parti pris audacieux. Pierre Schœller n'embrasse pas la globalité de la Révolution, il en radiographie la genèse et mène une réflexion sur le pouvoir politique, les prémices du processus démocratique et l'imprévisibilité d'un peuple en colère. Ce nouveau regard nous a incités à consacrer notre dossier de ce mois à ces thématiques. Un sujet aux résonances multiples sur la responsabilité du bien commun. ■

UN PEUPLE ET SON ROI PROPOSE UNE RÉFLEXION SUR LE POUVOIR POLITIQUE, LA DÉMOCRATIE ET L'IMPRÉVISIBILITÉ D'UNE NATION EN COLÈRE

@ **POUR CONTACTER LA RÉDACTION,** adressez votre courrier électronique à **redaction@historia.fr**

CARICATURES

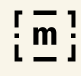
HUGO À LA UNE

Maison de Victor Hugo

Exposition
du 13/09/2018
au 6/01/2019

6 place des Vosges - 75004 Paris
maisonsvictorhugoparis.fr
#caricatureshugo

PARIS MUSÉES
LES MUSÉES DE LA VILLE DE PARIS













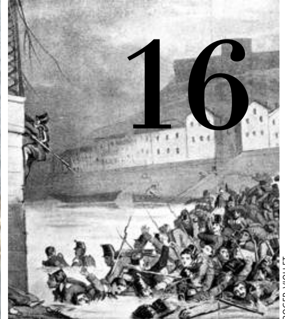

les inrockuptibles
HUFFPOST

historia.fr **Historia**

SOMMAIRE N° 862 / Octobre 2018



THISCONTENTISSUBJECTTOCOPYRIGHT.



ROGER-VIOLLET



JÉRÔME PRÉBOIS/ARCHIPEL

8

L'ALBUM DE L'HISTOIRE

L'*ÎLE DE LUMIÈRE* : UN CARGO AU SECOURS DES BOAT PEOPLE

16

MÉMENTO

Le choix de la rédaction.

22 **La chronique** *d'Emmanuel de Waresquiel*

24

DOSSIER

UN PEUPLE EN RÉVOLUTION
Olivier Coquard

26 **Entretien avec Pierre Schœller**

28 **Les huiles du régime**
Olivier Coquard

30 **Sur les pavés, le peuple**
Thibaut Poirot

32 **Des piques sur le chemin des dames**
Jean-Clément Martin

35 **Le verbe en verve**
Hervé Leuwers

38 **Sur le front de l'information**
Guillaume Mazeau

40 **1791-1793 : la spirale de la violence**
Olivier Coquard

44 **La dernière marche vers l'échafaud**
Jean-Clément Martin

CONTRIBUTEURS


M-A JOURNEL/DEVINE

OLIVIER COQUARD Membre du comité éditorial d'*Historia*, il est l'auteur de *Quand le monde a basculé : nouvelle histoire de la Révolution française* (Tallandier, 2015).


DR

HERVÉ LEUWERS Professeur à l'université Lille 3, spécialiste de la Révolution, il a signé *Camille et Lucile Desmoulins : un rêve de république* (Fayard, 2018).


DR

THIBAUT POIROT Ce professeur agrégé d'histoire, ancien élève de l'ENS de Lyon, est spécialiste de la Révolution française, sujet sur lequel il a consacré sa thèse.


DR

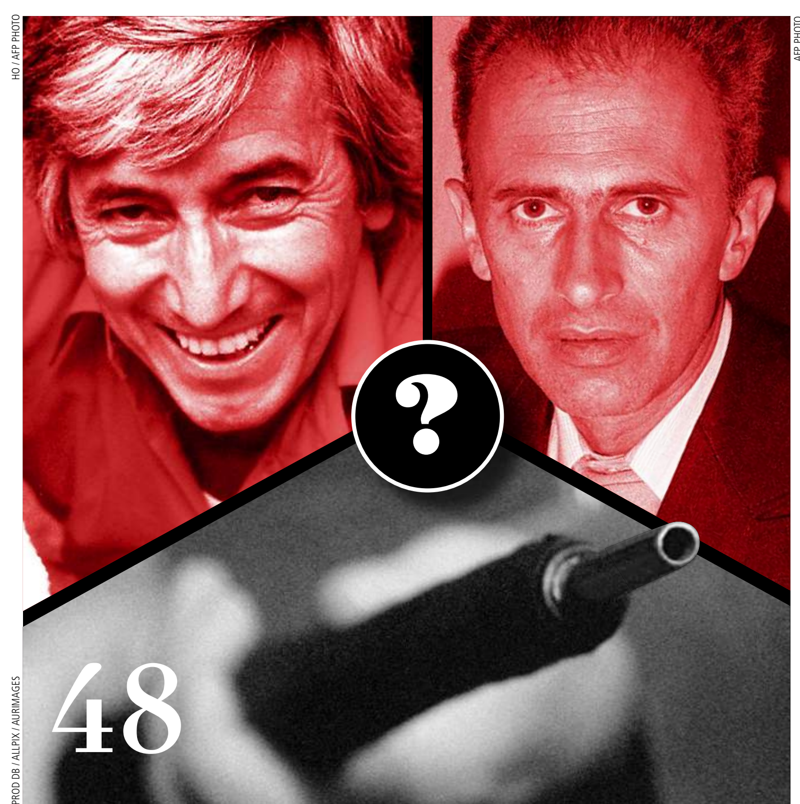
JEAN-CLÉMENT MARTIN Professeur émérite à la Sorbonne, il vient de publier chez Belin *Les Échos de la Terreur : vérités d'un mensonge d'État (1794-2001)*.


DR

GUILLAUME MAZEAU Maître de conférences en histoire à la Sorbonne, il va publier, avec Béatrice de Parseval, *La Conciergerie sous la Révolution* (éd. du Patrimoine).



SOMMAIRE N° 862 / Octobre 2018



HO / AFP PHOTO — AFP PHOTO — PROD DB / ALLPIX / AURIMAGES



MUSÉE DU LOUVRE / ANGÈLE DEQUIER



THE GRANGER COLLECTION NYC/RUE DES ARCHIVES

48

RÉCITS

48 **GARE AU PARAPLUIE BULGARE**
Franck Ferrand

54 **ROXELANE OU LE SULTANAT DES FEMMES**
Virginie Girod

60 **AU CŒUR DES ZOOS HUMAINS**
Pascal Blanchard

66

CULTURE

66 **EXPOSITIONS**
Joëlle Chevé

70 **L'ART DE L'HISTOIRE**
Élisabeth Couturier

72 **ÉCRANS**
Documentaires, théâtre, simulation… sans oublier les rendez-vous radio à podcaster.

78 **LIVRES**
La sélection polar, essai, BD et jeunesse.

90 **VOYAGE**
Le panthéon d'Athènes : chronique d'une naissance, d'une mort et d'une résurrection.
Jean-Yves Boriaud

94 **GASTRONOMIE**
Becs fins et palais républicains.
Patrick Rambourg

96 **MOTS CROISÉS**

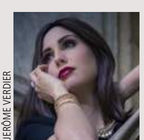
98 **La chronique** de Guillaume Malaurie

CONTRIBUTEURS



BALTEL/SIPA

FRANCK FERRAND Historien, auteur de nombreux best-sellers, comme le *Dictionnaire amoureux de Versailles* (J'ai lu, 2017), il anime depuis la rentrée l'émission *Frank Ferrand raconte* sur Radio Classique.



JÉRÔME VERDIER

VIRGINIE GIROD Docteur en histoire ancienne, spécialiste des femmes et de la sexualité, auteur notamment d'Agrippine (Tallandier, 2015) et de *Théodora : prostituée et impératrice de Byzance* (Tallandier, 2018).



HERVÉ THOUROUDE/MGEN

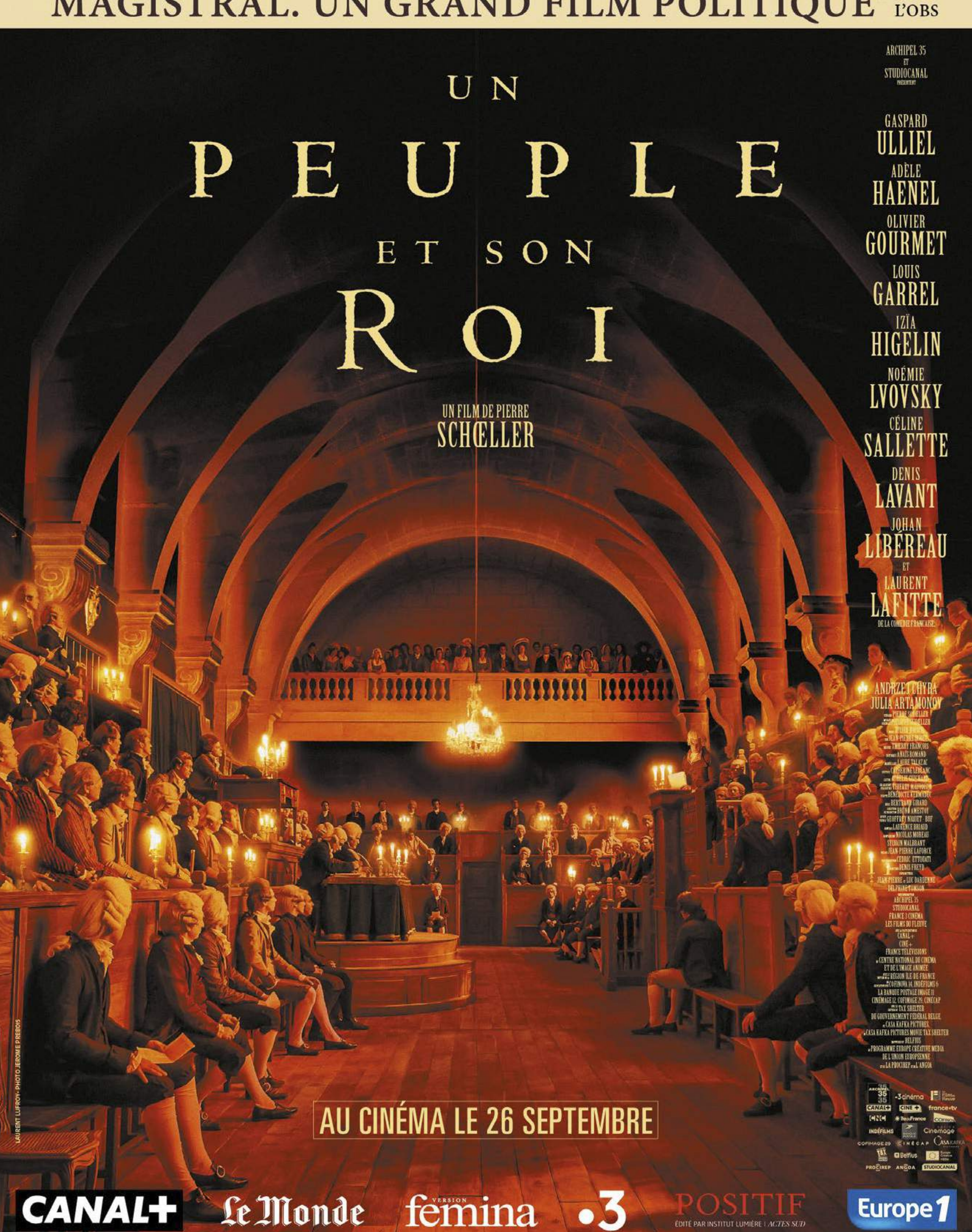
PASCAL BLANCHARD Docteur en histoire, spécialiste du colonialisme français et de l'immigration, il signe avec Victor Pujebet le documentaire *Sauvages, au cœur des zoos humains*, diffusé sur Arte.



DR

JEAN-YVES BORIAUD Professeur émérite à l'université de Nantes, auteur des biographies de Galilée et de Machiavel, traducteur des grands textes humanistes, il a récemment publié *Les Borgia* (Perrin, 2017).

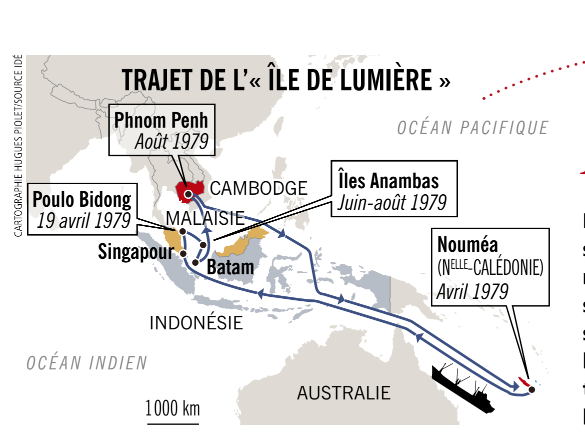
★★★★★
"MAGISTRAL. UN GRAND FILM POLITIQUE" L'OBS



L'*ÎLE DE LUMIÈRE* : UN CARGO AU SECOURS DES BOAT PEOPLE


JACQUES PAVLOVSKY /SYGMA VIA GETTY IMAGE

Pour sauver des milliers de Vietnamiens fuyant le communisme, le Dr Kouchner et des personnalités françaises lancent en 1978 l'opération « Un bateau pour le Vietnam ». Un retentissement international. Et, aujourd'hui, une leçon pour l'Europe.



CARTOGRAPHIE HUGUES PIOLET/SOURCE IDÉ


MÉDECINS DU MONDE

Rififi sur les flots

Le projet de l'*Île de lumière* est de secourir en mer les embarcations refoulées des ports de la région. La situation embarrasse l'Onu, dans le sens où les boat people ne sont pas légalement des « réfugiés » avant de toucher terre. Et la Malaisie, pays au large duquel le bateau-hôpital jette finalement l'ancre, voit d'un mauvais œil l'arrivée d'étrangers sur son territoire. En France, une partie de la gauche, dont François Mitterrand, renâcle tout d'abord à soutenir l'aide aux boat people – qui fuient le modèle communiste –, avant de se rallier à l'élan de sauvegarde humanitaire.

JACQUES PAVLOVSKY /SYGMA VIA GETTY IMAGE





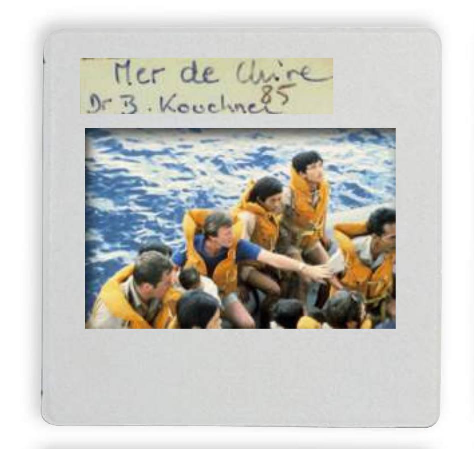
Chaîne humaine

Les patients secourus sur l'îlot malais sont conduits à bord au moyen d'une vedette. Les plus faibles sont portés par les médecins (ici, Bernard Kouchner soutenant un enfant) ou des bénévoles vietnamiens.

JACQUES PAVLOVSKY/SYGMA VIA GETTY IMAGE

En 1978, le *french doctor* Bernard Kouchner, cofondateur en 1971 de Médecins du monde, lance, avec un groupe d'intellectuels français de tous les horizons, de Jean-Paul Sartre à Raymond Aron, et le soutien du gouvernement français, l'opération « Un bateau pour le Vietnam ». Son objectif : venir en aide aux dizaines de milliers de réfugiés fuyant le régime communiste, certains par la mer, à bord d'embarcations de fortune, les boat people – entre 1975 et 1995, ils seront deux millions, Vietnamiens et Cambodgiens, à quitter leur pays. L'émotion internationale, sur fond de guerre froide, est considérable. Le cargo *Île de lumière*, de 90 mètres de longueur, qui assure la rotation mensuelle Nouméa-Sidney-Norfolk, est affrété et transformé en navire-hôpital d'une centaine de lits. L'aventure maritime la plus célèbre de l'histoire de l'humanitaire commence. Elle durera quelques mois. À bord du bateau, commandé par François Herbelin, un jeune capitaine de 29 ans, prennent place 17 membres d'équipage, un petit groupe de médecins – dont le Dr Bernard Kouchner, un chirurgien, un radiologue et une infirmière – ainsi que quelques journalistes. L'*Île de lumière* fait aussitôt route vers l'îlot de Poulo Bidong, au large de la Malaisie, pour porter assistance aux quelque 20 000 réfugiés qui y sont parqués dans un camp d'un kilomètre carré. Puis c'est la grande épopée. Le navire sillonne la mer de Chine afin de secourir les réfugiés en détresse, les « sauver de la noyade ». Les images font l'ouverture des journaux télévisés. L'*Île de lumière* et le très médiatique médecin français entrent dans la légende.

Au-delà des critiques moquant, plus tard, le défilé des journalistes parisiens sur le pont du navire et des photographes envoyés sur place pour immortaliser le *french doctor*, superbe et héroïque, avec un petit Vietnamien dans les bras, il y a le résultat, qui, rapporté à l'actualité d'aujourd'hui en Europe, force la réflexion et le respect : 35 000 migrants ont été secourus et près de 130 000 boat people ont obtenu un visa pour la France. Une fois sa mission terminée, l'*Île de lumière* sera le premier bateau à remonter le Mekong pour ravitailler Phnom Penh après la chute de Pol Pot, en 1979. Il reprendra son cabotage dans la région, jusqu'à son désarmement, en 1986. Le capitaine Herbelin navigue toujours et conseille l'association SOS Méditerranée. Et Bernard Kouchner est quant à lui devenu ministre de gouvernements de gauche et de droite. ◆ **ALAIN GENESTAR**











À bord du bateau-hôpital

Grâce aux dons de matériel et d'argent, l'équipe médicale a aménagé un centre de soins. Les conditions restent toutefois précaires. Quand les climatiseurs tombent en panne, la température du bloc opératoire atteint 45 °C. Les patients se partagent des lits superposés, et de simples rideaux assurent la séparation entre les différents « services ». Outre les soins aux réfugiés de l'île de Poulo Bidong et à ceux qui ne cessent d'arriver, l'équipe supervise à terre la construction d'un hôpital en bois destiné à prendre le relais médical à son départ.





MÉDECINS DU MONDE (7)



L'horizon de la liberté

Après des semaines de mouillage à Poulo Bidong passées à prodiguer des soins aux réfugiés de l'îlot, l'*Île de lumière* lève l'ancre en juillet 1979. Son nouvel objectif : secourir les boat people en mer. La Malaisie a en effet décidé de rejeter dans les eaux internationales des milliers de Vietnamiens arrivés sur son sol, certains à bord d'embarcations sans moteur ni vivres. Grâce à la mobilisation de l'intelligentsia, dont Raymond Aron et Jean-Paul Sartre, et du secrétaire d'État aux Affaires étrangères Olivier Stirn, la France accepte d'accueillir sur son sol tous les boat people que le cargo secourra. Entre 1975 et 1988, près de 300 000 Cambodgiens, Laotiens et Vietnamiens sont devenus français.

JACQUES PAVLOVSKY/SYGMA VIA GETTY IMAGE



Sur l'*Île de lumière*, l'équipage et le personnel soignant ne sont pas tous français. Suisses, Italiens, Allemands, Américains, et même Hébridais et Futuniens se partagent l'espace exigu du cargo









JACQUES PAVLOVSKY/SYGMA VIA GETTY IMAGE (4)

À la manœuvre

Le cargo est commandé par François Herbelin (en haut, à dr.). Habitué de la région, le jeune captaine (29 ans) parle malais. Outre l'équipe de Bernard Kouchner (en bas, à dr.), il accueille à bord des hommes politiques, tel le secrétaire d'État aux Affaires étrangères Olivier Stirn (ci-dessus, avec Bernard Kouchner), qui se rend sur place le 1er juillet 1979, et des journalistes, comme le photographe Jacques Pavlovsky (en haut, à g.). Récemment, François Herbelin a offert son expertise pour l'équipement de l'*Aquarius*.

MONDES ANCIENS

Sous la direction de Joël Cornette

L'héritage des grandes civilisations

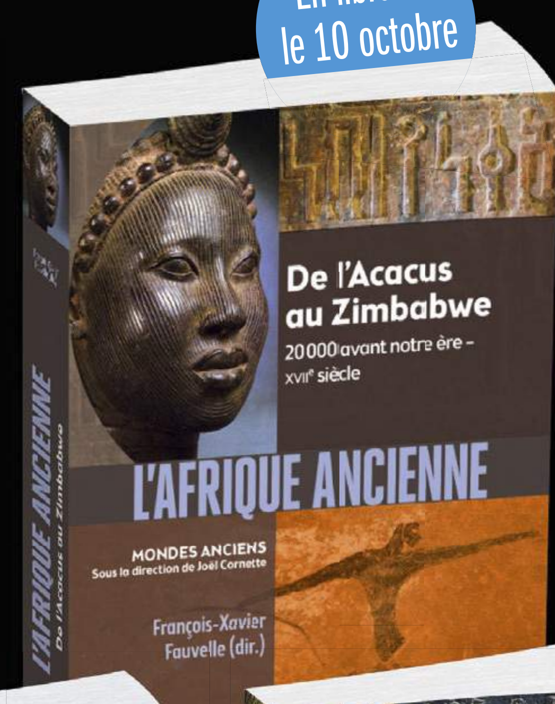
En librairie le 10 octobre

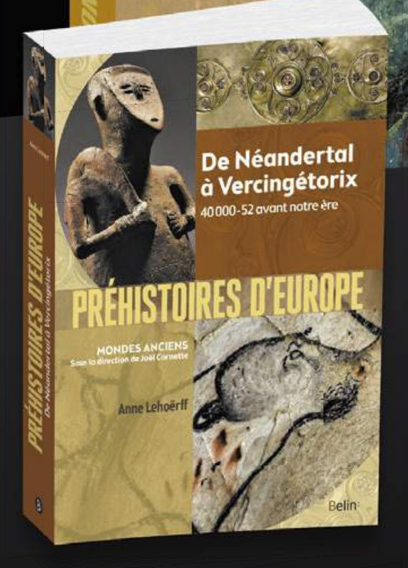
ROME, CITÉ UNIVERSELLE

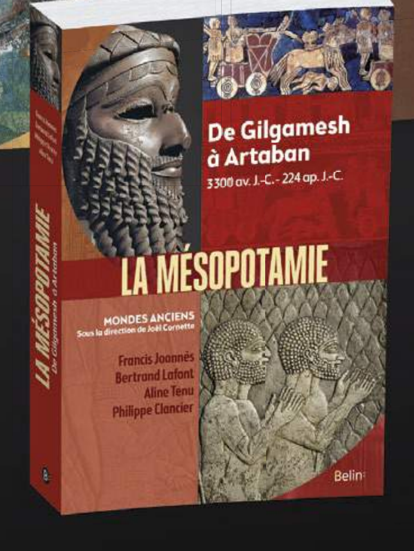
De César à Caracalla

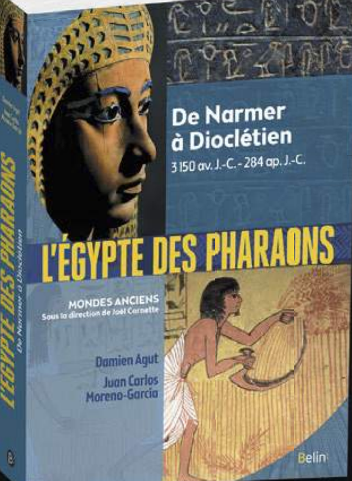
70 av. J.-C.–212 apr. J.-C.

Patrice Faure









PRÉHISTOIRES D'EUROPE · L'ÉGYPTE · LA MÉSOPOTAMIE · LA GRÈCE · ROME · BYZANCE

LE PROCHE-ORIENT ROMAIN · TERRES D'ISLAM · L'OCCIDENT MÉDIÉVAL · AFRIQUES



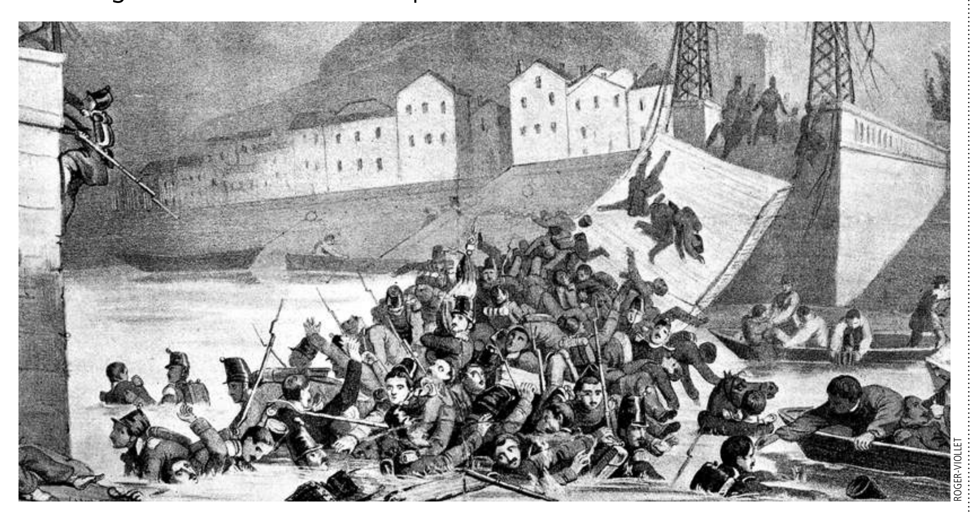
www.belin-editeur.com



INGÉNIERIE

Des ponts (trop) basculants

L'accident tragique de Gênes, en août dernier, rappelle que la construction d'ouvrages d'art reste un art simple mais d'exécution difficile.


ROGER-VIOLLET

LOURD BILAN POUR LE 11e LÉGER Le 16 avril 1850, plus de 200 militaires périssent lors de l'effondrement d'un pont à Angers : un drame qui jette l'opprobre sur la technique, alors nouvelle, des ponts suspendus.

Conceptualisés aux États-Unis par l'ingénieur James Finley (1756-1828), les ponts suspendus se répandent en Europe au début du XIXe siècle, mais leur construction est remise en cause par plusieurs catastrophes *(lire ci-contre)*. Celle d'Angers, le 16 avril 1850, est la plus meurtrière. Ce jour-là, des pluies et un vent violent ravagent la région. Mais il en faut plus aux hommes du 11e régiment d'infanterie légère, qui a survécu à la Berezina et à Waterloo, pour se laisser impressionner ! En route pour Marseille puis l'Algérie, la troupe traverse Angers. À 11 heures, baïonnette au canon, les soldats s'engagent sur le pont de la Basse-Chaîne. Celui-ci, construit en 1838, enjambe la Maine sur 140 mètres de longueur, suspendu à des filins d'acier reliés à quatre pilastres en forme d'obélisque. L'avant-garde s'amuse des ondulations du tablier sous l'effet du vent, mais alors qu'elle aborde l'autre rive, le pont se rompt dans un énorme fracas. Des scènes hallucinantes sont rapportées par les témoins : un officier, projeté dans les flots avec sa jument, regagne la berge, imperturbable sur sa selle ! Quant aux soldats, ils s'embrochent avec leur baïonnette ou sont blessés par la chute des obélisques avant d'être engloutis.
Le bilan ? 226 victimes et des responsabilités qui font encore débat. Les soldats ont-ils entendu l'ordre de rompre le pas à l'entrée du pont ? Les filins étaient-ils oxydés ? Le procès, en 1851, n'apporte pas de réponse. L'émotion est immense, particulièrement en Bretagne, dont la majorité des victimes est originaire. Le prince-président, Louis Napoléon Bonaparte, leur rend hommage sur place, et le pont est reconstruit de façon traditionnelle, comme pour effacer une technologie qui apparaissait encore comme un progrès diabolique.

JOËLLE CHEVÉ

LA PEUR DU VIDE

12 avril 1831 Le pont de Broughton (1826), près de Manchester, s'effondre sous le pas cadencé de soldats. 40 morts.

2 mai 1845 Des enfants regardent, du haut du pont de Great Yarmouth (Norfolk), la cascade d'un clown. Lorsqu'il passe sous le pont, le déplacement des enfants sur l'autre bord provoque l'effondrement. 79 victimes.

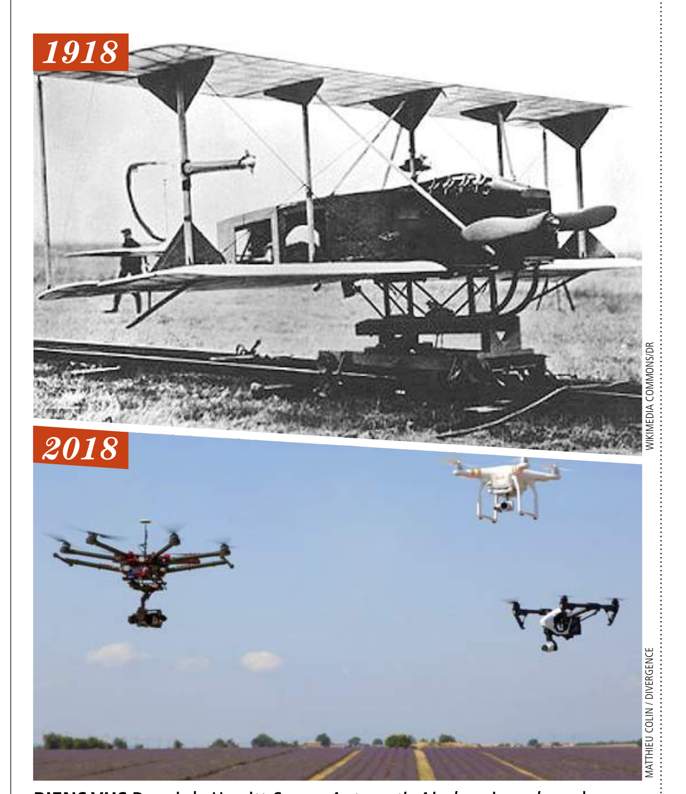
28 décembre 1879 Une tempête emporte le pont ferroviaire du Tay (Écosse), alors le plus long du monde. 75 morts.

24 décembre 1953 Le pont ferroviaire du Tangiwai (Nouvelle-Zélande) est emporté par une coulée. 151 morts.

Messagerie **Colloque sur la culture politique dans le Grand-Est** à l'époque contemporaine à la Maison des sciences de l'homme, à Nancy, les 10 et 11 octobre (https ://calenda.org/439214). **Journée consacrée aux sources du catharisme** le 25 octobre, à Mazamet (https ://calenda.org/444715). OLIVIER COQUARD

ARMEMENT Drôles de drones

De plus en plus de machines de guerre remplacent les hommes pour minimiser les pertes, et les drones illustrent cette tendance. Ils existent, sous cette appellation, depuis qu'en 1935 un avion de la RAF a été transformé en avion cible sans pilote surnommé *Drone* («faux-bourdon») en raison de sa durée de vie limitée et du bruit particulier de son moteur. Les militaires ont toujours cherché à créer des dispositifs pour observer leurs ennemis, se renseigner sur eux ou les frapper au loin. Pendant longtemps, ils ne sont pas parvenus à s'affranchir des limitations techniques. La rupture est intervenue dans les années 1960 avec l'utilisation de l'informatique, qui a entraîné une amélioration du guidage et la résistance aux contre-mesures. Grâce à la miniaturisation des composants, le «véhicule volant piloté à distance» est passé de l'avion Voisin (1 t, envergure: 14 m), qui effectua un vol sans pilote de 500 mètres en 1917, aux mini-drones Perdix (300 gr, envergure: 30 cm), volant en essaim d'une centaine d'unités et qui sont expérimentés par le Pentagone. FRÉDÉRIC GUELTON



WIKIMEDIA COMMONS/DR

MATTHIEU COLIN / DIVERGENCE

BIENS VUS Depuis le Hewitt-Sperry *Automatic Airplane* jusqu'aux drones actuels, les militaires cherchent à voir « de l'autre côté de la colline ».



D.R.

LA CHRONIQUE DE NOTA BENE

Retrouvez chaque mois dans nos colonnes le billet de Benjamin Brillaud, vidéaste n° 1 des chaînes d'histoire sur le Web, ainsi que sa vidéo sur www.historia.fr

PESTE ! UN MUR !

Que cela soit en Hongrie ou aux États-Unis, certains politiques pensent que pour fermer leurs frontières rien ne vaut la construction d'un beau mur qui endiguera les «indésirables». Peut-être une nostalgie de la RDA, ce qui serait cocasse pour Trump. Quoi qu'il en soit, les murs ont marqué l'Histoire, de celui d'Hadrien, en Grande-Bretagne, à la ligne Maginot. Dans le Vaucluse, on trouve les vestiges d'un de ces prodigieux murs qui changèrent – ou pas – la face de l'Histoire. Avant la Révolution, le Vaucluse n'existe pas, il n'y a qu'une possession du pape, le Comtat Venaissin. Celui-ci connaît en 1720 un des fléaux les plus redoutés de l'Histoire: la peste, débarquée à Marseille d'un navire chargé d'étoffes contaminées.

Le Comtat, informé de l'épidémie, décide d'ériger un mur de pierres sèches sur une hauteur de 1,90 m et une longueur de près de 27 km! Pendant cinq mois, près de 500 hommes participent à la construction de l'ouvrage, qui n'aura que peu de succès puisque la peste se déclare à Avignon après la fin des travaux. Cette épidémie sévit encore quelques mois dans la région, faisant 126 000 morts en Provence, dans le Languedoc et le Comtat Venaissin. Ballot, n'est-ce pas? Heureusement, le temps est généreux et nous permet de découvrir encore cet exploit technique que constitue le «mur de la peste»! ◆

Mémento

Confidentiel **Une pétition a été lancée après la découverte, à Alexandrie, d'un sarcophage** en granit noir datant de l'époque ptolémaïque : l'appel, signé par plusieurs dizaines de milliers de personnes, réclame le droit de pouvoir boire l'eau rougeâtre où baignaient les trois squelettes mis au jour, au nom d'un supposé pouvoir revitalisant. MATHILDE SAMBRE

SOCIÉTÉ « Sans distinction de race »

Le 12 juillet, l'Assemblée nationale a supprimé la référence à la « race » de l'article premier de la Constitution. Utilisé dès le XVI[e] siècle, le terme sert à classer les espèces végétales et animales. La découverte de l'Afrique et du Nouveau Monde modifie la donne. Les Européens doivent justifier l'exploitation de ces populations, notamment l'esclavage. Au XVIII[e] siècle, les sciences naturelles (Buffon, Linné) appliquent cette notion aux humains. Mais c'est Gobineau, dans son *Essai sur l'inégalité des espèces humaines* (1853-1855), qui théorise l'idée de l'existence de races et d'une hiérarchie entre elles. À l'heure des États-nations et du colonialisme, les scientifiques mesurent les crânes, étudient la pigmentation des peaux pour définir le nombre de races – trois, cinq ou sept ? –, démontrer la supériorité de la race blanche et quantifier le degré d'avancement moral de chacune. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et du génocide des Juifs au nom de la race, la conception biologique de la race est rejetée. Et l'Unesco déclare en 1950 : « L'humanité est une et tous les hommes appartiennent à la même espèce. » CARL ADERHOLD


PAUL D. STEWART/SPL/COSMOS

CLICHÉS CHOC Différents « types de Juifs », selon Francis Galton (1878), cousin de Darwin.



MORA-TOIRE ! Construire à Honfleur une réplique du navire amiral de la flotte de Guillaume le Conquérant, le *Mora* : ainsi se présentait le projet de l'association à l'origine de la renaissance de l'*Hermione*. Mais c'était compter sans une levée de boucliers de la part des maires de Dives-sur-Mer, Houlgate et Cabourg, qui estiment que le navire doit être reconstitué là où se rassembla la flotte du Normand, à Dives. HAROLD LEROY

83 000
VISITEURS

Pari tenu pour le musée de la Romanité, à Nîmes ! 83 000 personnes l'ont visité entre le 2 juin (date de son ouverture au public) et la mi-août. Un beau score pour ce lieu immersif, situé en face des arènes et qui fait revivre la romanisation de la région nîmoise. Avec son parcours permanent riche de 5 000 œuvres, retraçant vingt-cinq siècles d'histoire sur 3 500 m², son toit, d'où les visiteurs admirent le panorama à 360 degrés sur la ville, et son jardin archéologique, il s'impose comme le musée à ne pas rater du département du Gard et de la région Occitanie.
VÉRONIQUE DUMAS

Confidentiel **Un spécialiste anglais affirme que le *Salvator Mundi*** – peinture adjugée en novembre 2017 450 millions de dollars à un prince saoudien pour le compte du Louvre Abu Dhabi – ne serait pas de Léonard de Vinci, mais l'œuvre de l'un de ses assistants, Bernardino Luini. Selon le chercheur, ce dernier est l'auteur de nombreuses productions attribuées au maître. M. S.



XINHUA NEWS AGENCY

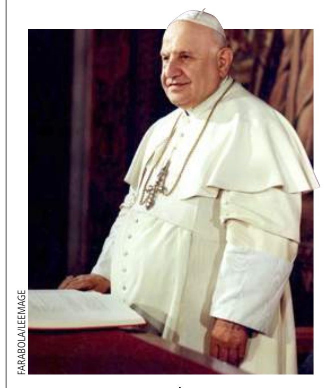
LA PHOTOGRAPHIE DU MOIS

Sous les cendres, l'Histoire

Les feux de forêt permettent parfois de surprenantes découvertes. Ce fut le cas au mois d'août, en Irlande. Les températures élevées qui ont affligé l'île cet été ont provoqué un terrible incendie sur sa côte Est, au sud de Dublin. Au sol, les pompiers ont constaté le spectacle de désolation habituel après un tel événement. L'armée de l'air, en revanche, en survolant la zone, a fait une surprenante découverte. L'incendie a mis au jour une gigantesque inscription: «Eire» («Irlande», en gaélique), réalisée avec de très grandes pierres. La même inscription se retrouve sur 80 promontoires dans le pays et fait référence à la neutralité de la république d'Irlande au cours de la Seconde Guerre mondiale: la finalité de ces monuments était d'indiquer aux aviateurs allemands et alliés qu'ils survolaient un territoire neutre. Les pilotes américains trouvaient parfois le mot «Eire» accompagné du numéro du poste d'observation le plus proche pour faciliter la fin de leur traversée de l'Atlantique. Les autorités irlandaises se sont félicitées de la découverte, d'autant plus qu'elle a eu lieu sur la côte Est du pays, alors que ces inscriptions sont surtout répandues sur la côte Ouest. Les fortes chaleurs ont permis de multiplier la résurgence de sites archéologiques ou historiques sur les îles britanniques. D'après la BBC, un Irlandais a ainsi découvert au nord de Dublin les restes d'un ancien cromlech, monument mégalithique formé de menhirs, datant d'environ cinq mille ans. OLIVIER TOSSERI

Mémento

Confidentiel L'ex-First Lady et ex-candidate à l'élection présidentielle américaine Hillary Clinton produira, aux côtés de Steven Spielberg, une adaptation télévisée du roman de l'écrivaine Elaine Weiss, *The Woman's Hour : The Great Fight to Win the Vote*, qui raconte le combat des femmes, mené il y a près de cent ans aux États-Unis, pour l'accès au droit de vote. M. S.



FARABOLA/LEEMAGE

CE JOUR-LÀ
28 OCTOBRE 1958

Élu à cette date, à l'âge de 76 ans, à la tête de l'Église catholique, Angelo Roncalli était considéré comme un « pape de transition », mais il a surpris le monde entier par son élan modernisateur. Né en 1881 dans une modeste famille lombarde, il gère des situations délicates en tant que délégué apostolique en Turquie et, à partir de 1944, comme nonce apostolique en France. Devenu pape sous le nom de Jean XXIII, le « paysan de Bergame » dialogue avec les grandes puissances et favorise l'apaisement entre les deux blocs. Il renouvelle l'Église en décidant, en 1959, de convoquer le deuxième concile du Vatican (11 octobre 1962-8 décembre 1965). Mort le 3 juin 1963, Jean XXIII n'assiste pas à la conclusion de son œuvre. L'Église lui rendra mérite avec sa béatification (2000), puis sa canonisation (2014). La date du 11 octobre (ouverture du concile) est celle dédiée à saint Jean XXIII. V. D.

LES PÉPITES DE LA BNF-GALLICA **http://gallica.bnf.fr/**

L'âge d'or des belles françaises

En 1912 s'ouvre la quatorzième édition du Salon de l'automobile de Paris. Cette manifestation de l'Automobile-Club de France est lancée en 1898, l'année même où Louis Renault, le fondateur de l'entreprise, construit sa première voiture. Le Salon se tient au Grand Palais depuis 1901. Il y demeurera jusqu'en 1961, date à laquelle il rejoint le parc des expositions de la porte de Versailles, où il a lieu toutes les années paires.

Des marques à profusion

Si les visiteurs se pressent pour admirer ces merveilles de la technologie, la voiture demeure un produit de grand luxe, surtout en Europe. Hormis quelques grandes firmes, dont la production en série est le trait de caractère, il existe avant la Première Guerre mondiale plus de 150 marques françaises : Talbot, Panhard & Levassor, Delahaye, De Dion-Bouton… Autant de noms qui ont fait la réputation de ce nouveau mode de locomotion. À la naissance de l'automobile, la France est à la pointe, avec presque la moitié de la production mondiale. Mais, dès 1910, un sérieux concurrent américain investit les marchés. Henry Ford, un ingénieur de Detroit, a lancé la Ford T en 1908, et continue d'améliorer la vitesse et le bas coût de la production de cette petite voiture, le premier grand succès de l'histoire automobile. La Ford T devient le symbole de la naissance du travail à la chaîne, celui que dénoncera plus tard Charlie Chaplin dans *Les Temps modernes* (1936).

FRÉDÉRIC MANFRIN



Salon de l'auto 1912, voiture Renault 12 chevaux. Photographie de presse, Agence Rol. BnF, département des Estampes et de la Photographie, EST EI-13 (214).

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE - COTE : N06922499

La chronique D'EMMANUEL DE WARESQUIEL



BONAPARTE ET MACRON

Les journalistes en font des gorges chaudes. Notre président de la République leur rappelle Napoléon Bonaparte, quand ce n'est pas son neveu Louis Napoléon. Vous me direz, ils avaient déjà fait le coup avec Sarkozy. Plus l'histoire leur échappe, plus ils se montrent friands de ce genre de comparaisons. Ils ne sont pas les premiers. Lucien, le frère de Bonaparte, s'était déjà livré à ce jeu politique en publiant en 1800 un *Parallèle entre César, Cromwell, Monck et Bonaparte*. Les exemplaires du livre furent saisis par la police de Fouché. Il n'était pas encore temps, Bonaparte avançait masqué. Le pouvoir personnel, ce serait pour plus tard, en 1802, et surtout en 1804, avec la proclamation de l'Empire… Depuis, il n'est pas un de nos hommes politiques contemporains qui n'ait eu droit à son parallèle. De Gaulle avec Louis XIV, l'un comme l'autre assis sur la grandeur de la France et la raison d'État, Giscard avec Louis XV, Mitterrand « le Byzantin » avec Mazarin – voire avec Talleyrand…

Il peut paraître séduisant de rapprocher l'hôte de l'Élysée de l'homme du 18 Brumaire. Le premier accède au pouvoir à 40 ans, le second à 30. L'un et l'autre sont jeunes et conquérants, ils partagent ce goût, d'ailleurs plus politique que romantique, pour la gloire et les héros, aiment des femmes plus âgées qu'eux – qui, elles aussi, se ressemblent un peu par leur aura, si l'on excepte toutefois, du côté de Joséphine, Barras, le capitaine Charles et d'autres amants ! La Révolution aussi les rapproche, dans leur volonté commune d'en finir avec elle. Au lendemain du 18 Brumaire, le Premier résume sa pensée en quelques mots : « La Révolution est fixée aux principes qui l'ont commencée, elle est finie. » Aujourd'hui, son successeur cherche à débarrasser le pays de ses derniers héritages : les vieux clivages et les vieux partis ; enfin, tout ce bric-à-brac politique et moral du manichéisme de 1789 qui a divisé la société française en deux parts presque égales.



L'UN ET L'AUTRE SONT JEUNES, CONQUÉRANTS, ILS PARTAGENT CE GOÛT POUR LA GLOIRE ET LES HÉROS, AIMENT DES FEMMES PLUS ÂGÉES… MAIS LA COMPARAISON S'ARRÊTE LÀ

Mais la comparaison s'arrête là. Tout le reste est si différent : la nature des régimes que les deux hommes trouvent en arrivant aux affaires, l'état de la société, l'économie, la démographie, l'Europe, le monde. N'en déplaise à nos Cassandre, la France de Bonaparte était plus divisée et meurtrie qu'elle ne l'est aujourd'hui. Nous sortions de près d'une décennie de guerre civile et étrangère, de la Terreur, de l'émigration et de la banqueroute et, par-dessus tout, d'un prodigieux déplacement des fortunes, des intérêts et des influences. Ce sont des morts, par centaines de milliers, qui précèdent Bonaparte et le mènent au pouvoir. Rien de tout cela pour Emmanuel Macron.

L'un et l'autre ne sont pas non plus arrivés aux affaires de la même façon. D'un côté, l'élection ; de l'autre, les victoires militaires, le plébiscite et le couronnement de 1804. C'est bien là que le bât blesse. Le « nouveau monde » de M. Macron n'est pas celui de Napoléon. Le principe de réconciliation que notre président tente de conduire, comme le fit Bonaparte en son temps, n'emprunte pas les mêmes voies brutales de la rupture et de l'audace. Je trouve même conformiste la politique engagée en 2017 : à l'égard des institutions, que Bonaparte, lui, bouleverse en revenant sur le principe de l'exercice collectif du pouvoir ; face à l'Europe, par la volonté affichée par Emmanuel Macron de respecter les critères de Maastricht ; face au monde, par sa volonté d'y faire mieux entrer la France dans tout ce que cela comporte d'esprit d'ouverture et d'acceptation de la nouvelle donne économique et financière qui régit notre planète. On est loin de la politique de fermeture économique et commerciale conduite par Napoléon, plus loin encore des royaumes de famille, de la conquête militaire, des marches et des batailles. Mais ce qui sépare le plus ces deux hommes d'État, c'est le jeu et le poids des opinions, celui des institutions, des administrations, des procédures et des lois, sans parler de la place de la France dans le monde.

Certes, l'hubris habitera toujours les hommes de pouvoir. Bonaparte en avait abusé jusqu'à la catastrophe. De nos jours, ses successeurs en nourrissent leurs rêves, à défaut d'y imprimer leurs actes. En un sens, heureusement ! ◆

DOSSIER

UN PEUPLE EN RÉVOLUTION

« Un peuple et son roi », de Pierre Schœller, retrace, à hauteur d'hommes, les grandes heures de la chute de la monarchie. En contrepoint du film, « Historia » revient sur les événements qui ont conduit les citoyens à se défaire de leur souverain – au point de le décapiter.

PAR OLIVIER COQUARD

Le peuple travaille. Il subit. Il gronde. Il se déchire. Sa colère explose. Il renverse, il espère, il construit, il tue et il crée. Le peuple est multiple, mouvant, sa masse puissante n'existe que par les individus uniques qu'il rassemble, différents par les origines, les caractères, les croyances. *Un peuple et son roi* porte à l'écran ces réalités qui, entre 1789 et 1793, constituèrent le peuple en héros dans le moment de la Révolution française. Pour la première fois, le spectateur est immergé dans ce peuple qui se soulève. L'histoire que raconte ce film est née d'une recherche récente, profondément modifiée par le recours à de nouvelles sources depuis quelque quarante ans. En effet, en 1789, à la veille de la Révolution, les colères populaires s'exprimaient avec force en France, mais pas contre la monarchie : celle-ci encadrait avec une certaine rigueur la vie quotidienne des sujets. Louis XVI continuait d'entretenir avec eux un lien direct, rare mais réel – il était le « père du peuple ». Le lien, cependant, était de plus en plus symbolique, et donc de moins en moins direct : Louis XVI ne connaissait à peu près rien de ses sujets. Ainsi, il voyagea beaucoup moins que ses prédécesseurs dans le royaume et ne visitait presque jamais Paris. Les retrouvailles entre le peuple et son roi furent l'un des objectifs des mouvements populaires parisiens. Il fallait que le monarque découvre les réalités terribles que vivaient ses sujets en cette fin de décennie 1780, une décennie de crise qui, pour les petites gens, signifiait immédiatement disette, maladie, misère.

Les sujets découvrirent lentement, difficilement, que le roi ne comprenait rien à leurs réalités. De cette découverte naquit une part importante des consciences révolution-



JÉRÔME PRÉBOIS/ARCHIPEL

Ça ira « En mettant le peuple des faubourgs, et surtout les femmes, au centre des événements, explique le réalisateur, je voulais redonner à la Révolution son visage populaire et contemporain. » Pari réussi.
• Françoise (Adèle Haenel) et Basile (Gaspard Ulliel). Toutes les photos de ce dossier sont extraites du film.

naires. Elle avait pour conséquence la rupture, bientôt la haine, entre le peuple et son roi. Les étapes célèbres (prise de la Bastille, journées d'Octobre, fuite à Varennes et massacre du Champ-de-Mars, assaut des Tuileries), ont été réinterprétées par l'historiographie récente comme jalonnées par des initiatives qui échappent assez largement au contrôle des organisations politiques, anciennes ou nouvelles (états généraux, assemblées législatives successives, Garde nationale, municipalités, clubs citoyens). Ces organisations politiques se nourrissaient largement de l'intervention spontanée de sujets qui devenaient citoyens, à des rythmes et selon des logiques individuelles. L'histoire de la Révolution n'est pas faite seulement par des « grands hommes » ; elle n'est pas non plus faite par « les masses » de sans-culottes : en tout cas, pas seulement.

Les héritiers d'une violence habituelle

Elle est faite de rencontres parfois inattendues, elle est faite de démonstrations collectives unissant des individus différents qui peuvent se retrouver dans une parole individuelle, comme celle de Marat ou de Robespierre, et dans des mouvements solidaires, comme ceux qui renversent les murs ténébreux de la Bastille. Cette période héritait d'une violence intense et habituelle dont les contemporains ne se sont pas départis – qu'il s'agisse des aristocrates ou des sans-culottes. Cette violence habituait les mères à accepter la douleur de la mort brutale de leur enfant ; elle habituait le travailleur à surmonter le handicap définitif d'une grave blessure et à reprendre, malgré tout, la tâche. Elle fut aussi, cette violence héritée, le berceau où voit le jour, dans la rupture entre le peuple et son roi, la citoyenneté en France. ◆

ENTRETIEN

PIERRE SCHŒLLER *

« Ce que j'ai voulu montrer, c'est la bascule de souveraineté »


JÉRÔME PRÉBOIS/ARCHIPEL

HISTORIA – Comment est né le projet d'*Un peuple et son roi* ?

PIERRE SCHŒLLER – Je voulais raconter un peuple citoyen, qui s'engage, s'invente une légitimité. La notion de « peuple actif » vit difficilement dans notre démocratie. Pourtant, la Révolution française témoigne de ce qu'il y a de plus politique en nous.

Sur quels documents vous êtes-vous appuyé ? Et à quels historiens avez-vous fait appel ?

J'ai compulsé une bibliographie allant de Michelet à Haim Burstin, auteur notamment d'*Une Révolution à l'œuvre. Le faubourg Saint-Marcel (1789-1794)* et de *L'Invention du sans-culotte*. Ensuite, j'ai travaillé avec les archives du site Gallica-BnF. Une mine à ciel ouvert… J'ai aussi l'habitude de faire une recherche poussée sur l'iconographie. J'en ai un besoin vital pour mettre en scène, pour intérioriser les événements et les personnages. En ce qui concerne les historiens qui ont suivi l'aventure du film, j'ai échangé avec Arlette Farge, Sophie Wahnich, Guillaume Mazeau ou Timothy Tackett.

En filmant 1789, avez-vous voulu créer une résonance avec 2018 ?

Au départ, j'avais l'image d'un big bang produit par la Révolution. Une partie de cette lumière est morte, l'autre est encore vivante. J'ai voulu rechercher ce rayonnement fossile. La langue de Barnave ou de Robespierre est toujours pleine. Je me sens plus vivant en lisant ces textes politiques du XVIIIe siècle qu'en écoutant nos politiques d'aujourd'hui.

Dans la filmographie sur la Révolution, quels films vous ont marqué ?

Le *Napoléon* d'Abel Gance (1927), bien sûr, magnifique et incontournable, et *La Marseillaise* de Jean Renoir (1938). *La Révolution française* de Robert Enrico (1989), « le film officiel » du bicentenaire, est hélas truffé d'erreurs historiques. Je n'oublie pas le *Danton* d'Andrzej Wajda (1983) ou *Les Adieux à la reine* de Benoît Jacquot (2012). Avec cette filmographie, je me suis surtout concentré sur la manière dont le roi, Robespierre ou Marat étaient campés. On ne peut pas imaginer mettre en scène Marat sans penser à Antonin Artaud en 1927 ou filmer Robespierre sans avoir en tête celui de Wajda.

Quel Louis XVI aviez-vous en tête ?

Plus que de filmer le roi dans une approche biographique, il m'importait de montrer la condition politique d'un monarque. Ce référent, ce père protecteur qui incarne une tradition supposée intangible. L'homme, sous la Révolution, m'émeut. Contrairement à une certaine lecture du personnage, je ne crois pas que le roi soit perdu, en dehors de son temps. Le rapport entre le temporel et l'intemporel fonde ses décisions. Et chaque fois qu'il approuve le sens des événements, le peuple le célèbre et le roi se raccroche à son lien légitime, naturel. L'esprit de 1789 concerne une régénération du royaume. La rupture survient avec la fuite à Varenne.


JÉRÔME PRÉBOIS

L'envers du décor La salle du Manège, où débattent les 700 députés, a été reconstituée dans le réfectoire de la maison de la Légion d'honneur, à Saint-Denis.

Le vote de la mort du roi est une séquence forte du film…
Le principal défi était de donner une impression de durée, sachant que ce vote s'est déroulé sur trois jours. Marat a fait décréter l'appel nominal. Les députés sont appelés à voter un à un à voix haute, département par département. Ils devaient répondre à trois questions. Lors de ce vote, on entend pour la première fois la voix d'une majorité de ces députés. Jusqu'à ce jour, 80 % d'entre eux n'étaient pas montés à la tribune.

Vos personnages ne sont pas des pions, et leurs sentiments semblent évoluer au fil des événements…
L'émotion, le sentiment au roi, la perception du danger, de l'urgence, changent sans cesse. Ce que j'ai voulu montrer, c'est la bascule de souveraineté, le passage de la monarchie constitutionnelle à la république. On n'a pas eu besoin de guillotiner le roi pour établir la république. Le régicide n'en est qu'une péripétie. C'est un événement politique, bien sûr, mais en janvier 1793 la république est déjà fondée.

Pourquoi insistez-vous sur le rôle des femmes dans la Révolution ?
À la veille de 1789, on constate une forte poussée de l'alphabétisation des femmes. C'est l'héritage des Lumières. Précisons qu'Octobre 1789 n'inaugure pas la marche des femmes à Versailles. C'est une caricature que de les montrer interpeller la « catin autrichienne ». Il était de tradition que les vendeuses de harengs, les maraîchères, les femmes des Halles demandent audience à la reine, qui était leur protectrice. Alors, oui, dans le contexte de 1789, cette marche prend un tout autre sens.

Quid des décors disparus ?
La salle du Manège, où débattaient les 700 députés, était située à la hauteur de l'entrée du jardin des Tuileries, côté Rivoli. Reconstituée dans le réfectoire de la maison de la Légion d'honneur, à Saint-Denis, nous l'avons dotée d'une tribune, d'où les 400 auditeurs assistaient aux débats. Pour l'hôtel des Menus-Plaisirs, qui accueille les États généraux à Versailles, nous avons tourné au tribunal de commerce de Paris. Et l'attaque des Tuileries est filmée dans la Cour carrée du Louvre, pour la similitude des façades. L'escalier où se déroulent les combats avec les gardes suisses est celui du Théâtre de l'Odéon.

Vous avez retrouvé les paroles et les mélodies des chants révolutionnaires…
J'ai mis la main sur des partitions, mais il y a eu aussi des chants spontanés lancés sur des airs connus d'opéra. Les paroles étaient souvent improvisées. Pour *Ça ira*, il y a des kilomètres de couplets ! Le film s'appuie sur la tradition orale. Et, en révolution, les chansons, le théâtre, les sentences sont le langage d'invention du peuple, son expression politique…

Lors de la prise des Tuileries, vous filmez une pluie de plumes dans la cour du palais. Volonté onirique ?
Non, réalité ! Les révolutionnaires ont éventré des édredons. La cour était tapissée de plumes blanches… et de cendres !

PROPOS RECUEILLIS PAR GUILLAUME MALAURIE ET ÉRIC PINCAS

*** Scénariste et réalisateur d'*Un peuple et son roi*, César du meilleur scénario en 2012 pour *L'Exercice de l'État*.**

Historia a vu le film



DR

La Révolution française n'est pas un thème nouveau au cinéma : elle a inspiré des classiques absolus (*Napoléon*, d'Abel Gance ; *Danton* d'Andrzej Wajda), des pochades loufoques (*Liberté, Égalité, Choucroute*, de Jean Yanne, 1985) comme des reconstitutions historiques assez grandioses (*Les Années lumière*, de Robert Enrico, 1989). Avec *Un peuple et son roi*, un regard nouveau est proposé : Pierre Schœller, s'appuyant sur cinq très grands spécialistes, est parvenu à faire toucher la réalité possible de la période révolutionnaire telle que la vécurent les gens du peuple. Le travail de « l'Oncle » (Olivier Gourmet), la réception des nouvelles et des innovations politiques, la promiscuité fraternelle au sein du faubourg Saint-Antoine, les mécaniques qui déclenchent les « grandes journées » sont palpables pour le spectateur. Les femmes ont ici, enfin, le rôle qui fut le leur. Certains acteurs sont habités par leur personnage (Izïa Higelin en Margot et, parmi les « grands hommes », Denis Lavant en Marat). Robespierre, Barnave et Louis XVI trouvent aussi de très belles incarnations. Enfin, l'atmosphère de l'Assemblée nationale n'a jamais, à ma connaissance, été aussi bien rendue. Les quelques passages pontifiants et ellipses (on déplore l'absence des massacres de Septembre) n'ôtent rien au sentiment final : *Un peuple et son roi* est à la fois un très beau film et une pierre solide dans l'histoire de la Révolution. O. C.

UN PEUPLE ET SON ROI, de Pierre Schœller, avec Gaspard Ulliel, Adèle Haenel, Olivier Gourmet, Izïa Higelin, 121 min, en salle le 26 septembre.

LES HUILES DU RÉGIME

Petit trombinoscope des principaux acteurs de 1789. Têtes pensantes, qui tombent, ou pas.

PAR OLIVIER COQUARD



GIANNI DAGLI ORTI / AURIMAGES

Louis XVI (1754-1793)

Marié à Marie-Antoinette depuis 1770, roi de France depuis 1774, homme des Lumières et réformateur velléitaire. À partir de 1789, il tente de préserver la monarchie absolue par tous les moyens. Déchu le 10 août 1792, jugé pour trahison en novembre 1792, il est exécuté le 21 janvier 1793.

Danton (1759-1794)

Avocat, membre des clubs des Cordeliers puis des Jacobins. Ministre de la Justice en août 1792, élu à la Convention, il anime la politique de défense nationale et du Gouvernement révolutionnaire. Il est guillotiné le 5 avril 1794.



AKG-IMAGES / ERICH LESSING

Marat (1743-1793)

Médecin et savant, s'engage dès 1789 dans la Révolution. Son journal, *L'Ami du peuple*, est poursuivi jusqu'à la chute de la monarchie. Élu de la Montagne à la Convention, il lutte contre les Girondins. Il est assassiné le 13 juillet 1793.



THE ART ARCHIVE / MUSÉE CARNAVALET PARIS / DAGLI ORTI/AURIMAGES



CHRISTOPHELART

Pétion (1756-1794)

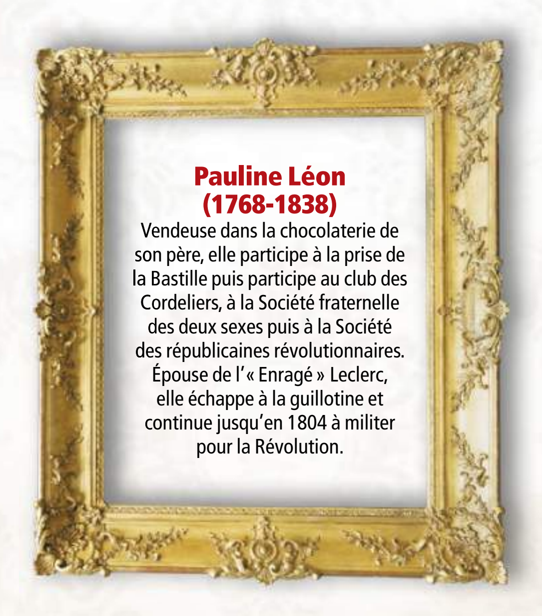
Avocat beauceron, élu aux États généraux, il se lie avec Robespierre. À la Convention, il se rapproche des Girondins et ne vote pas la mort du roi. Proscrit le 2 juin 1793, il s'enfuit en Normandie, puis en Gironde, et se suicide le 18 juillet 1794.



MUSÉE CARNAVALET / ROGER-VIOLLET

Robespierre (1758-1794)

Avocat, député aux États généraux, il s'impose aux Jacobins en 1792, s'illustre à la Convention, puis au Comité de salut public. Il organise le Gouvernement révolutionnaire. Rendu responsable de la Terreur, il est exécuté le 28 juillet 1794.



Pauline Léon (1768-1838)

Vendeuse dans la chocolaterie de son père, elle participe à la prise de la Bastille puis participe au club des Cordeliers, à la Société fraternelle des deux sexes puis à la Société des républicaines révolutionnaires. Épouse de l'« Enragé » Leclerc, elle échappe à la guillotine et continue jusqu'en 1804 à militer pour la Révolution.

Momoro (1755-1794)

Cet imprimeur se met très rapidement au service des révolutionnaires. Militant du club des Cordeliers, il publie *Le Père Duchesne*, le célèbre journal d'Hébert. Il participe aux combats du 10 août, impose à Paris la devise « Liberté, Égalité, Fraternité » puis, en 1794, soutient les Enragés. Il sera guillotiné avec eux le 25 mars 1794.



LAURE ALBIN GUILLOT / ROGER-VIOLLET



DR

Lazowski (1752-1793)

Cet ancien officier et inspecteur des manufactures d'origine polonaise, installé dans le faubourg Saint-Marcel, s'engage très vite dans l'action révolutionnaire, participant activement au 10 Août. Commandant de la Garde nationale, membre de la Commune insurrectionnelle, adversaire des Girondins, il meurt le 23 avril 1793.



DR

BRIDGEMANIMAGES.COM

Barnave (1761-1793)

Avocat grenoblois, il milite dès 1788 pour une monarchie constitutionnelle. Élu aux États généraux, il devient dirigeant modéré du club des Jacobins jusqu'en 1791. Après Varennes, il tente de préserver la Constitution de 1791. Retiré quelques mois à Grenoble, il est compromis par sa correspondance avec la famille royale et guillotiné le 29 novembre 1793.

Sieyès (1748-1836)

Prêtre favorable aux réformes, très célèbre dès 1788 pour son essai *Qu'est-ce que le tiers état ?*. Élu aux États généraux, puis à la Convention. Opposé au Gouvernement révolutionnaire, il revient lors de la période thermidorienne. Élu l'un des cinq Directeurs en 1796, il devient par la suite l'un des trois consuls avec Bonaparte. Il reste une autorité morale jusqu'à sa mort.

Saint-Just (1767-1794)

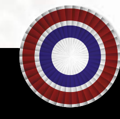
Issu de la petite noblesse provinciale, il adhère très tôt à la Révolution. Suivant le retour de Varennes, il rencontre Robespierre. Élu à la Convention, il joue un rôle essentiel lors du procès du roi, puis au Comité de salut public. Austère, radical, « l'archange de la Terreur » est guillotiné avec les robespierristes le 28 juillet 1794.



BRIDGEMANIMAGES.COM

Mirabeau (1749-1791)

Issu d'une noblesse provinciale déclassée, il s'engage contre le despotisme dès 1775. Élu aux États généraux par le tiers état, remarquable orateur, il anime d'abord le Parti patriote. Dès 1790, il œuvre pour préserver un fort pouvoir royal en lien avec la Cour. Panthéonisé le 5 avril 1791, il est dépanthéonisé en 1793.



CASTING ROYAL

« Un peuple et son roi » réunit des têtes d'affiche – souvent couronnées.



JÉRÔME PRÉBOIS/ARCHIPEL (7)

Laurent Lafitte, pensionnaire de la Comédie-Française, est habité par son personnage du roi, grave et dépassé.



Habitué des planches, Pierre-François Garel prête ses traits à l'avocat Barnave dans une interpréation remarquable.



Devenu Marat, Denis Lavant signe, de l'avis de son biographe Olivier Coquard, une « performance exceptionnelle ».



Vincent Deniard (Molière 2018 du second rôle) campe un Danton bluffant de réalisme et troublant de ressemblance.



L'inflexible Robespierre se plie au jeu tout en mesure de Louis Garrel (César du meilleur espoir masculin en 2006).



Céline Sallette se fond dans le rôle de Reine Audu, une figure féminine de la Révolution dès 1789.



Niels Schneider (César du meilleur espoir masculin en 2017) endosse le costume du glaçant Saint-Just.

SUR LES PAVÉS, LE PEUPLE

Dès le printemps 1789, « une armée de citoyens », selon Robespierre, se dresse et prend les armes.

PAR THIBAUT POIROT

« En mai dernier, on a pris la parole comme on a pris la Bastille en 1789 », écrit l'historien Michel de Certeau après Mai 68. Mais le peuple parisien n'a pas que « pris la Bastille » ; la décomposition du pouvoir monarchique lui a permis de partir à l'assaut de multiples lieux de parole.

L'espace-temps conquis par les révolutionnaires repose sur des théâtres politiques établis au XVIIIe siècle. Séditions et émeutes ont déjà marqué la vie de la capitale. Aux Halles, au Palais-Royal, dans les théâtres de rue, les cafés, les tavernes se distribuent bons mots et sommets d'humour contre le pouvoir. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, les ateliers, les fabriques sont aussi, à Paris et dans les grandes villes, des lieux d'apprentissage de la politique.

Ce qui change, en juillet 1789, c'est la résonance, partout dans la ville, de ces lieux de parole. Après le renvoi du ministre Necker par le roi le 12, Camille Desmoulins fait du jardin du Palais-Royal l'un des premiers lieux révolutionnaires. Il raconte : « Je gémissais, au milieu d'un groupe, sur notre lâcheté à tous […] ; on voit mon zèle, on m'entoure, on me presse de monter sur une table : dans la minute, j'ai autour de moi six mille personnes. » Tout concourt, dans la correspondance des acteurs de la Révolution, à décrire un surgissement. Le 16 juillet, cette masse est là quand le roi entre dans Paris. Robespierre décrit « une armée de citoyens » criant « Vive la Nation ! Vive la Liberté ! », des curés en chasuble à chaque porche d'église qui portent la cocarde tricolore. Cette capacité du peuple à faire corps autour du roi, et contre lui, constitue un des premiers modes de mobilisation révolutionnaire.

La tonalité change au fil des années, de la chorégraphie empesée de la fête de la Fédération, le 14 juillet 1790, au retour sous tension de la famille royale après sa fuite en juin 1791. Mais le rassemblement révolutionnaire apparaît dès juillet comme une masse qui fait sens. Ce rassemblement est facilité par la figure du « peuple en armes ». Dès le lendemain du 14 Juillet, la Garde nationale s'organise à Paris.

Floraison d'assemblées patriotiques

Toutefois, la fête ou le rassemblement armé ne sont pas le seul espace-temps révolutionnaire. Manifestations spontanées, pacifiques et non violentes sont nombreuses, bien que la mémoire collective ait surtout retenu les massacres. La Révolution crée aussi des lieux nouveaux. Les clubs favorisent l'expression politique. Celui des Jacobins, rue Saint-Honoré, près des Tuileries, issu du Club breton (formé par des députés de cette province) prend la tête d'un réseau composé de nombreuses sociétés amies et de correspondants en province. Il connaît scission et séances tumultueuses lors des débats sur l'entrée en guerre contre l'Autriche et la Prusse pendant l'hiver 1791-1792. Son recrutement reste élitaire ; et son règlement, en théorie, strict. Les Jacobins font office de seconde tribune pour les députés qui n'ont pas pu parler à l'Assemblée.



GRANGER COLL NY / AURIMAGES

Racine **La plantation rituelle d'un arbre de la Liberté (comme ici, le 10 août 1792) permet à la masse des citoyens d'un quartier de « faire peuple ».** • Gravure de P. É. Lesueur.

Le club le plus populaire est celui des Cordeliers, créé en 1790, avec ses orateurs célèbres, Marat ou Danton. Après la fuite du roi, les Cordeliers déposent une pétition au Champ-de-Mars le 17 juillet 1791 pour réclamer l'instauration d'une république. Elle se solde par une fusillade ; la Garde nationale ouvre le feu, le peuple tire sur le peuple.

À l'origine institutions électorales, les 48 sections créées à Paris en juin 1790 *(carte ci-contre)* entraînent la multiplication des assemblées patriotiques, où se discutent pétitions et mots d'ordre à destination de l'Assemblée. Certaines sont modérées, voire divisées sur la conduite à tenir à l'égard du roi en 1791-1792. D'autres voient au contraire le petit peuple des faubourgs de plus en plus impliqué. Les sections des faubourgs Saint-Antoine (Popincourt, Montreuil, Quinze-Vingts) et Saint-Marcel (Jardin des plantes, Observatoire, Gobelins et Panthéon-Français) fournissent des combattants lors des journées révolutionnaires dès 1791.

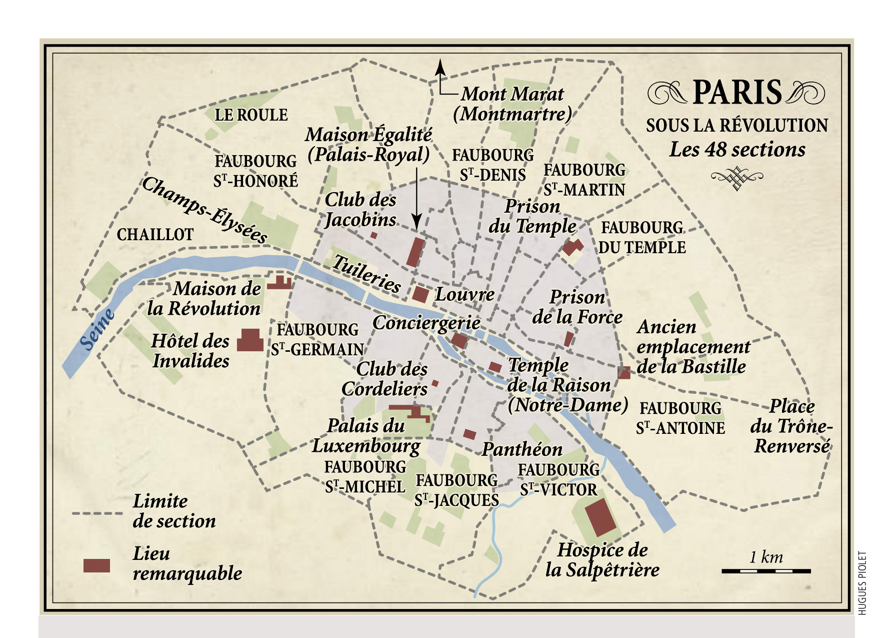
Le pouvoir éclaté en mille lieux

Avec la liberté d'imprimer, consacrée par la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, presses et ateliers constituent des points de fixation. Les colporteurs alimentent en gazettes et brûlots la capitale. La diffusion de l'information politique est renforcée après les journées d'octobre 1789, où le peuple ramène à Paris « le boulanger, la boulangère et le petit mitron ». Ce transfert entraîne le déménagement de l'Assemblée nationale dans la salle du Manège, près des Tuileries. Dès octobre, le cœur de Paris devient l'épicentre de la Révolution.

L'accès du peuple à la salle des séances en est facilité. Dans la mythologie révolutionnaire, délibérer « sous le regard du peuple » apparaît comme une nécessaire transparence. La tribune des assemblées interpelle, encourage, vilipende parfois, les représentants. « Les tribunes du peuple », hommes et femmes souvent issus des classes populaires, s'opposent aux « tribunes à billets », réservées aux invités, journalistes, citoyens des départements munis d'un laissez-passer. La salle du Manège accueille ainsi jour et nuit un vaste spectre politique. Le film *Un peuple et son roi* donne à voir la lumière irréelle qui s'en dégage lors des délibérations à la nuit tombante, en particulier lors du procès du roi.

S'il y a des tribunes, il y a aussi « la » tribune, faite de pétitions et de cortèges : cortèges de femmes des Halles alertant sur les subsistances à Paris, orateur de section réclamant des armes. En un mot, le peuple. Là encore, le 20 juin 1792, il défile en armes à la tribune, et plusieurs pétitionnaires prennent la parole. Il envahit ensuite les Tuileries pour demander au roi de suspendre son veto sur la formation d'un camp de fédérés à Paris, en réaction à l'invasion du territoire par les armées prussienne et autrichienne.

C'est là, sous le regard des tribunes, que l'Assemblée suspend le roi le 10 août 1792. Là encore, sous le regard du peuple, que plus de 700 Conventionnels jugent Louis Capet. Là où tout a débuté, là où tout a débordé, dans ce lieu repère qui irrigue tous les autres : au cœur de la souveraineté. Le peuple n'y a pas rempli le vide laissé par le roi, il y a réinventé et éclaté le pouvoir en mille lieux. ◆



HUGUES PIOLET

Paris au centre de l'échiquier politique

La vitalité des clubs politiques fait de Paris la ville qui crée l'événement révolutionnaire. Mais elle affermit également son rôle de capitale politique. Les journées d'octobre 1789 voient le déménagement de l'Assemblée nationale et la fin d'une administration dirigée de Versailles. Les ailes des Ministres du palais se vident. Paris devient le centre de promulgation de la loi, tant sacralisée par la Révolution, et la France vit aux rythmes des décisions prises dans la capitale. L'Assemblée est, elle, en lien constant avec les départements. Une partie des séances est occupée par la lecture de la correspondance avec les administrations locales. Dès août 1792, avec la déchéance de Louis XVI, l'envoi de députés en mission permet d'impulser la centralité de Paris dans la vie politique nationale. T. P.



Égéries Le 5 octobre 1789, des milliers de femmes (et des centaines d'hommes) marchent sur Versailles. Parmi elles, Reine Audu (Céline Sallette ; sur le canon, de face). Leur liberté d'action et leur violence inquiètent les hommes, qui voient d'un mauvais œil l'émergence des femmes comme force politique.

JÉRÔME PRÉBOIS/ARCHIPEL

DES PIQUES SUR LE CHEMIN DES DAMES

Aux premières loges dans les cortèges, la gent féminine n'inspire pourtant aux hommes que défiance et crainte. À l'image de Marat, l'un des hérauts de 1789, qui déclare que les femmes « ne doivent prendre aucune part aux affaires ».

PAR **JEAN-CLÉMENT MARTIN**

En cette fin de XVIII[e] siècle, la moindre émeute ou rébellion est inenvisageable sans les femmes. Dans une société fortement marquée par les liens de voisinage et d'entraide – où des femmes, notamment quand elles sont veuves, sont chefs de famille, possèdent des terres, voire des manufactures, sont organisées quand elles sont marchandes de la Halle –, aucun mouvement ne peut s'opérer sans leur participation. Leur présence a un avantage immédiat ; elle limite l'emploi de la force par les soldats et autres agents royaux ou seigneuriaux, qui évitent de leur asséner des coups violents (si bien que des manifestants s'habillent en femmes pour en profiter). Il est aussi d'usage que les femmes enceintes échappent à la peine de mort. Ce fut le cas de Marie-Jeanne Trumeau, condamnée avec d'autres émeutiers à la pendaison pour avoir participé au saccage des demeures du fabricant de papier peint Réveillon et du salpêtrier Hanriot, faubourg Saint-Antoine, les 27 et 28 avril 1789. Elle sera graciée.



JEAN-PAUL DUMONTIER / LA COLLECTION

Furies **Malgré leur contribution aux journées révolutionnaires, les « citoyennes » ne bénéficient pas des avancées concédées à leurs homologues masculins. Le politique anglais Edmund Burke les compare même à des tribus sauvages.**
• Gravure de Blanpain pour *La Révolution française*, de J. Janin (1862).

De la fin de 1787 à la prise de la Bastille, les femmes ont pris leur part dans la succession des insurrections qui ont secoué Paris et les grandes villes du pays, notamment Grenoble. Un certain nombre d'entre elles ont été présentes ou représentées dans les assemblées de baillage qui désignèrent les députés aux États généraux et rédigèrent les cahiers de doléances.

Toutes derrière et eux devant !

La rupture est d'autant plus forte quand Sieyès propose, à l'Assemblée, de considérer que seuls les hommes de plus de 25 ans pourront être citoyens actifs, excluant de la vie politique femmes, enfants et étrangers. Ce que Marat, quelques semaines plus tard, approuve, estimant que les femmes « ne doivent prendre aucune part aux affaires ». En conséquence de quoi la reconnaissance accordée aux « vainqueurs de la Bastille » ne concerne qu'une seule femme, Marie Charpentier, femme Haucerne, oubliant notamment Catherine Pochetat, futur sous-lieutenant dans la légion des Ardennes !

Le départ de Paris, au son du tambour, le 5 octobre 1789, de plusieurs milliers de femmes et de quelques centaines d'hommes s'oppose apparemment à l'orientation qui se dessine. La manifestation est née du mécontentement contre la cherté des aliments, l'arrogance de la reine et du roi, lequel n'a toujours pas accepté la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Arrivée à Versailles, le soir, la colonne envahit l'Assemblée, mais c'est Maillard, un homme, qui lui sert de porte-parole. En revanche, le roi reçoit une délégation de six femmes – plus ou moins suspectées ensuite d'avoir profité des largesses du souverain. Dans la nuit, le palais est envahi, des gardes du corps tués et décapités, la reine obligée de se réfugier dans les appartements de Louis XVI. Au matin du 6, la famille royale est contrainte de se montrer aux fenêtres, de subir quolibets, apostrophes et menaces, et de quitter Versailles pour s'installer à la hâte, le soir même, dans le palais des Tuileries. Les dames de la Halle ont joué le premier rôle au cours de ces deux jours. Distinguées parmi tous les corps de métiers de Paris, pouvant interpeller directement le roi, elles ont pris de court tous les responsables politiques, incapables de s'opposer à elles. Elles ont été rejointes par des femmes venues des faubourgs ou du Palais-Royal, sans compter les groupes d'hommes qui voulaient faire pression sur le roi.

Mais c'est la liberté prise par les femmes et leur violence qui choquent les esprits. L'image du cortège au retour, avec des femmes assises sur ›››

››› les canons, précédées de piques portant les têtes coupées, circule dans tout le pays et dans le reste de l'Europe, et fait peur aux hommes. Le politique anglais Edmund Burke s'en inspire pour écrire ses *Réflexions sur la Révolution française*, qui vont connaître un succès immédiat. Il dénonce une révolution qui a balayé les principes fondateurs de la culture européenne et compare, en décrivant ces journées, les femmes aux tribus sauvages. Quelques semaines plus tard, un boulanger parisien accusé d'avoir soustrait du pain à la vente est massacré dans une émeute où des femmes ont joué un rôle déterminant.

Campagnes misogynes, voire pornographiques

L'Assemblée réagit en votant la loi martiale, qui lui permet de réprimer les émotions populaires. Elle ouvre une enquête sur la marche à Versailles. Au moins une des participantes, Reine Audu, est jugée et envoyée en prison pour avoir porté un sabre. Le malentendu entre la Révolution et les femmes ne va cesser de s'accroître. Alors que beaucoup d'entre elles entrent dans des clubs, soutiennent les décisions prises, acceptant leur position subalterne dans la vie politique, la méfiance à leur égard ne faiblit pas. Les hommes, à l'exception de quelques-uns, dont Condorcet, refusent de les reconnaître comme des citoyennes, s'opposent à ce qu'elles soient armées et laissent se diffuser des campagnes misogynes, voire pornographiques, pour les dévaluer. Théroigne de Méricourt, trop révolutionnaire, et la reine, symbole de la Contre-Révolution, sont parmi les victimes de ces pratiques qui visent à confiner les femmes dans les tâches familiales, l'éducation des enfants et le soin des malades.

L'hostilité des hommes révolutionnaires croît devant le nombre important de femmes engagées dans les processions en faveur des prêtres insermentés, donc vues comme des contre-révolutionnaires dangereuses. L'année 1792 représente en cela un tournant important. Le 20 juin, c'est une foule composite, avec femmes, hommes et enfants, qui se lève et envahit l'Assemblée législative puis le palais des Tuileries pour influencer les députés et s'opposer au roi. Théroigne y est alors la bienvenue, et ses déclarations écoutées par les députés. En août, c'est le noyau autour de la Commune insurrectionnelle qui lance la journée du 10 Août, au cours de laquelle la monarchie s'écroulera. Les femmes n'y sont pas associées, sauf à piller le château et à participer aux violences sur les défenseurs. Théroigne y est prise à partie, échappe de peu à la mort et commence à sombrer dans la folie. Les massacres de Septembre, quelques semaines plus tard, sont l'occasion de viols de prisonnières et sont aussi marqués par la mise à mort atroce de la princesse de Lamballe, dont le corps est profané.

Quand d'aucunes fondent le Club des citoyennes républicaines révolutionnaires, les hommes récusent leur liberté de parole – et de mœurs – et leur volonté de combattre

Les clubs où se retrouvent les femmes perdent de leur influence, d'autant qu'ils sont le plus souvent proches des Girondins, ce qui suscite l'hostilité des Montagnards et des sans-culottes. Mais quand les femmes les plus militantes se regroupent dans le Club des citoyennes républicaines révolutionnaires, les mêmes hommes récusent leur liberté de parole et de mœurs, leur volonté de combattre et leurs réclamations égalitaristes qui les rapprochent des Enragés. La place des femmes est, pour les sans-culottes, derrière les fourneaux et dans les lits.

Septembre 1793 verra les clubs féminins fermés, les Enragés emprisonnés, tandis que la répression la plus brutale s'abat sur les Vendéens. Il faudra cent cinquante ans et la sortie de la guerre, en 1944, pour que les femmes obtiennent le droit de vote. ◆

L'énigme de « la reine de la Halle »

S'appelait-elle Leduc ? Était-elle fruitière ? Vivait-elle avec un militaire nommé Cœur-de-roi ? Rien n'est très sûr à propos de Louise Reine Audu, cette jeune femme devenue une figure de la Révolution. On dira d'elle qu'elle était, avec Théroigne de Méricourt, revêtue d'un habit de cheval rouge, en tête de la marche sur Versailles les 5 et 6 octobre 1789 ; elle aurait porté un sabre, ce qui lui aurait valu d'être emprisonnée pendant treize mois par la cour du Châtelet, chargée par l'Assemblée de poursuivre les crimes commis pendant ces journées. Libérée, sans avoir été jugée, par l'amnistie accordée le 15 septembre 1791, elle est l'objet d'une pétition – soutenue auprès de l'Assemblée législative, en janvier 1792, par « 300 citoyens » – pour qu'elle reçoive une aide financière. Elle aurait été présente aux Tuileries le 10 août ; a-t-elle tué plusieurs suisses de sa main ? La chose reste incertaine, même si elle aurait gardé de cette journée une blessure à la cuisse. Est-ce pour sa beauté, sa force, son audace qu'elle fut appelée « la reine de la Halle » ? J.-C. M.

LE VERBE EN VERVE

PAR HERVÉ LEUWERS

C'est grâce à la parole que s'est déployée la Révolution. À l'Assemblée, là où sont rédigées les lois qui doivent effacer l'« ancien régime », pour en inventer un nouveau, l'éloquence est une arme. La plupart des députés de la Constituante (1789-91), de la Législative (1791-92) et de la Convention (1792-95) ont fréquenté les collèges, où ils ont appris à combiner les arts du raisonnement (logique) et de l'expression (rhétorique). Mais, pour s'exprimer devant plusieurs centaines de députés et des tribunes publiques, il faut une voix forte, une autorité naturelle, voire un physique. À côté des Mirabeau, Barnave, Vergniaud, Danton et Robespierre, « nos Démosthène et nos Cicéron », d'autres représentants, moins éloquents, ont convaincu par leur originalité, leur force de conviction ou leur jeunesse.

« Prouvons que nous savons être heureux avec une république » (mars 1793)

Pierre Vergniaud (1753-1793)

Talentueux avocat à Bordeaux, Vergniaud confirme ses talents à l'Assemblée législative, puis à la Convention ; il devient de la Gironde, et excelle dans l'improvisation. Mis en accusation le 2 juin 1793, il est condamné par le Tribunal révolutionnaire en octobre suivant.

« La révolution s'avance rapidement vers son terme » (sept. 1790)

Antoine Barnave (1761-1793)

Avocat dauphinois élu du tiers état, Barnave prend très souvent la parole à l'Assemblée constituante. Il fait preuve d'une grande éloquence et improvise aisément. Il est l'un des principaux rédacteurs de la Constitution de 1791 et croit en la fin prochaine de la Révolution. Il meurt sur l'échafaud en 1793.

« Le peuple a pris la licence pour la liberté » (sept. 1789)

L'abbé Maury (1746-1817)

Reconnu comme l'un des meilleurs orateurs de l'Assemblée constituante, y compris par ses adversaires, l'abbé Maury a été le défenseur ardent de la religion et de la royauté. Membre de l'Académie française et auteur d'un *Essai sur l'éloquence de la chaire*, il peine à imposer son opinion. Il émigre après la Constituante et reviendra en France sous l'Empire.



EXPLORER ARCHIVES/KEYSTONE-FRANCE/GAMMA-RAPHO



JÉRÔME PRÉBOIS/ARCHIPEL (4)

« Les malheureux sont les puissances de la terre ; ils ont le droit de parler en maîtres aux gouvernements qui les négligent » (février 1794)

Louis Antoine de Saint-Just (1767-1794)

Ce juriste et homme de lettres picard, élu à la Convention et siégeant à la Montagne, possède le sens de la formule. En 1794, après avoir obtenu l'élimination des « factions » qui menaceraient le pays, il déclare : « On ne fait point des républiques avec des ménagements, mais avec la rigueur farouche, la rigueur inflexible envers tous ceux qui ont trahi. »

« Si je m'en vais, je demande de n'être pas payé, et il doit en être de même pour tous les autres députés » (juin 1790)

Michel Gérard (1737-1815)

Député par le tiers état de Rennes, Michel Gérard est un laboureur aisé, mais peu cultivé. À l'Assemblée constituante, il porte l'habit paysan, ne se soucie pas d'éloquence, et adopte des mots simples pour défendre la Révolution. Bien que parlant peu, il symbolise le bon sens populaire. Collot-d'Herbois emprunte son nom pour vulgariser les principes de la Constitution nouvelle dans l'*Almanach du père Gérard* (1791).

« Il me paraît que la logique des poumons est aussi nécessaire dans cette assemblée que la logique du raisonnement » (oct. 1789)

Vicomte de Mirabeau (1754-1792)

Après une carrière militaire, ce cadet de Mirabeau est élu par la noblesse de Limoges aux États généraux. Homme d'esprit, mais médiocre orateur, à l'Assemblée, il aime provoquer et troubler les débats.



La société doit au peuple une instruction publique” (1791)

Marquis de Condorcet (1743-1794)

Mathématicien et philosophe, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française, il siège à la Législative, puis à la Convention. S'il convainc, c'est plus par son savoir et ses idées que par son éloquence ; sa voix est faible, et il se contente souvent de lire ses discours. Proche des Girondins, il est décrété d'accusation en 1793. Il décède l'année suivante.

« Quand je secoue ma terrible hure, il n'y a personne qui osât m'interrompre »

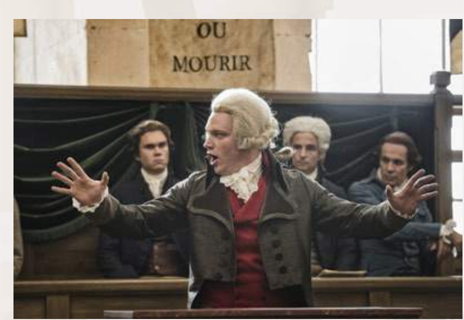
Comte de Mirabeau (1749-1791)

Élu aux États généraux par le tiers état de Provence, Mirabeau fascine par son visage grêlé par la petite vérole et son sens de la formule. À l'été 1789, sa défense des droits de la nation (« nous sommes ici par la volonté du peuple ») et sa dénonciation des armées menaçant Paris et Versailles lui valent une grande notoriété. Après sa disparition, en avril 1791, l'Assemblée lui rend hommage en créant le Panthéon.

« Je soutiens toujours que la France n'est point, ne peut pas être une démocratie » (sept. 1789)

L'abbé Sieyès (1748-1836)

Élu aux États généraux par le tiers état de Paris, il a connu un foudroyant succès avec son livre *Qu'est-ce que le tiers état ?*, paru au début de 1789. Tout en siégeant à la gauche de l'Assemblée, il est, comme la majorité des constituants, hostile au suffrage universel masculin et à une large liberté de la presse. Réélu à la Convention, il s'y montre prudent : « J'ai vécu », dira-t-il plus tard à ceux qui lui demandent ce qu'il a fait durant la Terreur.



« La nature m'a donné en partage les formes athlétiques et la physionomie âpre de la liberté » (janv. 1792)

Georges Danton (1759-1794)

Avocat à la voix forte et à la verve populaire, le « Mirabeau de la rue » enflamme l'Assemblée législative en exhortant au patriotisme contre les Austro-Prussiens. À la Convention, il compte parmi les grands tribuns de la Montagne.



Cinq à six cents têtes abattues vous auraient assuré repos, liberté et bonheur" (juillet 1790)

Jean-Paul Marat (1743-1793)

Médecin et savant, Marat bâtit sa notoriété sur ses convictions démocratiques, qu'il distille dans son journal, *L'Ami du peuple*. À la tribune, ce Montagnard développe une éloquence âpre, souvent brutale, qui le conduit devant le Tribunal révolutionnaire au printemps 1793. Le 13 juillet, il est assassiné par Charlotte Corday.

« J'ai juré de mourir à mon poste, je tiendrai mon serment » (juin 1793)

Charles Barbaroux (1767-1794)

Beau, grand et robuste, avec le verbe haut et l'accent chantant, Barbaroux est juriste et scientifique. En 1793, il quitte Paris pour soulever la Normandie contre la Convention. Il sera exécuté à Bordeaux.

« CITOYENS, VOULIEZ-VOUS UNE RÉVOLUTION SANS RÉVOLUTION ? » (nov. 1792) Maximilien Robespierre (1758-1794)

Avocat et homme de lettres, Robespierre est l'un des principaux orateurs démocrates, tant à l'Assemblée constituante qu'à la Convention et aux Jacobins. À l'Assemblée, il aime jouer sur le pathos et émouvoir.





« Les Français ont toujours senti qu'ils avaient besoin d'un roi » (juillet 1789)

Jean Joseph Mounier (1758-1806)

À l'Assemblée, cet avocat de Grenoble prend souvent la parole et s'exprime avec clarté. Dès l'automne 1789, il dénonce le risque d'anarchie. Il démissionne après les journées d'octobre, qui ont contraint Louis XVI et sa famille à s'installer à Paris.

SUR LE FRONT DE L'INFORMATION

Des journaux politiques par dizaines, une pluie de tracts et de caricatures… La Révolution fut-elle rendue possible par la mobilisation de l'opinion ?

PAR GUILLAUME MAZEAU

N°. 312.

L'AMI DU PEUPLE, OU LE PUBLICISTE PARISIEN. JOURNAL POLITIQUE ET IMPARTIAL,

Par M. MARAT, auteur de l'Offrande à la patrie, du Moniteur, et du plan de constitution, etc.

Vitam impendere vero.

Du Jeudi 16 Décembre 1790.

Vices énormes de la constitution, la misere et l'asservissement des citoyens doivent en être les effets nécessaires ; la ruine et la dissolution de l'état, l suites infaillibles. — Nécessité indispensable de la refaire. — Devoir sacré pour tous les François d'une nouvelle insurrection générale. — Nouvelle expédition contre l'Ami du peuple.

DEPUIS la rentrée des Belges sous la domination autrichiénnne, le comité de St. Cloud se berce des plus douces espérances ; Louis XVI a même levé le masque, et n'a pas craint de renouveller les scenes scandaleuses du 23 juin et du 4 octobre 89, qu'il s'attende au même dénouement.

Il faut que ce bonhomme, que les égrillardes de la cour ont nommé le *Gros Claude*, soit effectivement bien bouché pour avoir pris le change et conclure la réduction des François de la réduction des Belges. Les insurrections de ces deux peuples n'ont rien de commun.

JEAN VIGNE/KHARBINE TAPABOR

« Les grands n'voulont rien payer/Pa ce qu'i zont ruiné la France/Faut ben suer, ben travailler/Pour engraisser leur excellence […]. » Vendus sur l'île de la Cité en décembre 1788, ces couplets auraient été impensables un an auparavant. Mais depuis la convocation des États généraux, le 8 août 1788, les digues semblent sauter dans le royaume de France. Avec la levée de la censure et surtout la légalisation de la liberté d'opinion par la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen (26 août 1789), une marée d'écrits, d'images et de paroles submerge une des monarchies les plus anciennes et mieux tenues d'Europe, à tel point que Condorcet, dans son *Tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1793), désignera l'essor des médias écrits comme la première cause du progrès de la civilisation.

Le plus connu d'entre eux est le journal. En quelques mois, près de 200 titres paraissent à Paris, dans les départements, mais aussi dans les colonies. Beaucoup couvrent les débats des assemblées, comme le *Courrier de Provence* de Mirabeau ou le fameux *Moniteur universel*. Les Français ont conscience de s'inscrire dans un mouvement international : dans ses *Révolutions de France et de Brabant* (1789), Camille Desmoulins couvre en parallèle les deux révolutions voisines. Ces journaux, à l'apparence souvent classique, contribuent à structurer le débat politique : ainsi, *L'Ami du roi* de Royou s'oppose au *Patriote français* de Brissot, tiré à plus de 10 000 exemplaires en 1790. D'autre part, Marat, qui considère que l'information doit être une œuvre collective, ouvre les colonnes de *L'Ami du peuple* à des anonymes. Mais s'ils sont vus comme un outil d'éducation citoyenne, telles *La Feuille villageoise* de Cerutti, ou, sous le Directoire, *La Décade philosophique*, les journaux ne doivent pas faire oublier le rôle des milliers d'autres écrits.

Le champ de bataille des chants

Publiés sur du mauvais papier, les pamphlets et les libelles inondent les rues de leur présence volatile, comme ils l'avaient déjà fait lors des grandes crises des siècles précédents. Rapides et faciles à imprimer, les affiches jouent un rôle central dans la diffusion des nouvelles à l'échelle locale : souvent placardés à la sortie des églises ou sur les places publiques, ces papiers multicolores provoquent régulièrement des attroupements et déclenchent des mobilisations. Les murs de la capitale, que l'écrivain Louis Sébastien Mercier surnomme « Paris-affiche », en sont bientôt tellement saturés qu'en 1791 le blanc est réservé aux affiches de loi.

Pourtant, peu de Françaises et de Français savent alors lire et écrire. Au quotidien, c'est par la parole et l'image qu'ils forgent leurs opinions. En 1789, la chanson n'est pas qu'un divertissement : elle fait aussi partie de la culture politique populaire, ce qui fait la fortune de Ladré, auteur du fameux *Ça ira !*, qui, comme de nombreux chansonniers, ne cesse d'adapter des airs connus. Ornant les almanachs et calendriers, certains chants sont devenus célèbres : composés en 1792, *La Carmagnole* ou *La Marseillaise* sont restées dans les mémoires, et la seconde est même devenue l'hymne national. Pourtant, la plupart de ces airs, chantés en langues régionales et essentiels dans la formation des opinions, sont aujourd'hui per-





AKG-IMAGES

Satire à boulets rouges

L'article 11 de la Déclaration des droits de l'homme (août 1789) consacre la liberté d'expression. Près de 200 journaux sont créés en 1789, comme *L'Ami du peuple* (ci-dessus, à g.), que Marat lance en septembre. L'information passe aussi par les affiches, placardées partout (ci-contre, 1792), les libelles, pamphlets et tracts (ci-dessus, 1789), où la farce féroce tient une place de choix (ci-dessus, le roi ravalé au rang de porc, 1792).

LEEMAGE.COM

dus. La Contre-Révolution n'est pas en reste : aux rythmes débridés ou plus martiaux des airs révolutionnaires, les royalistes opposent la tradition des chants religieux ou inventent des hymnes politiques, comme *Ô Louis, ô mon roi* (1791), défendant une autre vision de la Révolution.

Mais les événements se donnent surtout à voir. Certains journaux sont illustrés, comme l'hebdomadaire *Les Révolutions de Paris*. Toutefois, la majorité des images se vend à l'unité. Elles fixent plus rapidement les imaginaires que ne le font les écrits : en quelques jours, l'assassinat de Marat par Charlotte Corday, commis le 13 juillet 1793, est le sujet de dizaines d'estampes, ce qui renforce l'impact dramatique de l'événement. Les images satiriques sont donc utilisées comme des armes : les gravures révolutionnaires décrédibilisent l'Ancien Régime en imposant, par exemple, le stéréotype de l'aristocrate dégénéré.

Assiettes, habits… tout devient média

Après 1793, le gouvernement anglais fait même diffuser en France des caricatures réalisées par Gillray qui représentent les sans-culottes en batraciens ou en cannibales. Et puisque la politique s'insinue partout, tout devient média : les assiettes en faïence, les panneaux décoratifs, les meubles, les éventails et les habits eux-mêmes servent à l'occasion de supports à l'information.

Sans que l'on puisse parler vraiment de révolution médiatique, la Révolution française entraîne donc une explosion et une diversification des médias, qui accélèrent et dramatisent souvent la dynamique des événements. Toutefois, ce phénomène reste sélectif étant donné que les femmes, les pauvres, les habitants des campagnes et les esclaves restent largement en marge de l'information et de la représentation, lesquelles ne sont pas considérées comme des droits universels. ◆

LEEMAGE.COM

1791-1793 : LA SPIRALE DE LA VIOLENCE

Après les fastes années 1789 et 1790, portées par les réformes, l'élan révolutionnaire retombe : cherté du grain, menaces aux frontières, échec de la monarchie constitutionnelle… Les positions se radicalisent.

PAR OLIVIER COQUARD



Tocsin Le 10 août 1792, la prise des Tuileries, où réside la famille royale (réfugiée à l'Assemblée), se poursuit par un déchaînement de haine contre les fidèles de l'Ancien Régime.
• Tableau de Jacques Bertaux (1745-1818), musée du Château de Versailles.

Dans *Un peuple et son roi*, la violence est omniprésente. Elle est présentée sans fard, pratiquement du début à la fin du film. L'image traditionnelle de la Révolution est bien celle d'une période de violences juridiques, d'émeutes sanglantes, de guerres civiles meurtrières. Cette violence fut effectivement présente. Elle imprègne les pratiques et les préoccupations des révolutionnaires, et cet aspect est fidèlement rendu dans le film de Pierre Schœller. *Un peuple et son roi* s'arrête quand Louis Capet est exécuté – c'est-à-dire quand commence, dans notre culture commune, cette période qu'on a appelée « la Terreur », avec les lois sur les suspects et la traque féroce des prétendus traîtres, souvent innocents ; avec la guillotine, le sinistre « rasoir national » et ses quelque 40 000 victimes ; avec les guerres de Vendée et leurs 300 000 morts blancs et bleus. La violence n'est cependant pas née après « l'année heureuse » de 1790, dans un « dérapage » de la Révolution qu'avait théorisé l'historien François Furet : l'une et l'autre notion est aujourd'hui dépassée par la recherche historique.

La violence est, sous l'Ancien Régime comme dans les premières années de la Révolution, un élément constitutif de la vie quotidienne. La mort demeure très présente : malgré les progrès de la médecine, plus de trois enfants sur cinq n'atteignent pas leur cinquième année. La violence de rue et les duels sont par ailleurs monnaie courante (entre 1789 et 1791, beaucoup opposent des élus de l'Assemblée). Enfin, en dépit de l'abolition de la torture par le roi, et jusqu'à ce que ces peines infamantes soient abolies en 1790, il n'est pas rare que des condamnés soient exposés au pilori et soumis au harcèlement des passants sur les places publiques. Le milieu du travail est aussi d'une grande brutalité, et les accidents y sont fréquents. Le monde dans lequel les révolutionnaires ont grandi est marqué par cette violence constante.

La revendication sociale passe également le plus souvent par cette voie. En avril 1789, des dizaines d'émeutiers sont tués par la troupe après avoir mis à sac la manufacture de papier peint Réveillon, faubourg Saint-Antoine, après que le patron eut laissé entendre qu'il allait baisser les salaires, dans un contexte de quasi-disette. En octobre 1789, des citoyennes marchent sur Versailles pour un même type de revendication (elles vont chercher « le boulanger, la boulangère et le petit mitron »), et cette fois elles apportent des canons pris à la Garde nationale parisienne. Pendant ces journées des 5 et 6 octobre, à plusieurs reprises, le sang coule. Ces émeutes sont fréquentes dans tout le royaume : la Grande Peur de juillet 1789 mêle craintes politiques, angoisses coutumières et revendications sociales dans toute la France. On détruit, mutile, brûle ; on menace les aristocrates, soupçonnés de vouloir massacrer les députés de l'Assemblée. La peur est telle que la noblesse et le clergé cèdent, acceptant l'abolition des privilèges féodaux et le rachat des droits lors de la nuit du 4 août 1789.



JÉRÔME PRÉBOIS/ARCHIPEL

Assaut Depuis Varennes, le peuple voit en Louis XVI un traître à la patrie. Et quand, à l'été 1792, les puissances étrangères veulent rétablir le roi sur le trône, le peuple conclut à un complot ourdi par la famille royale.

Hors de tout cadre

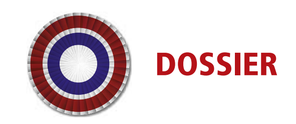
Des émeutes frumentaires se sont succédé chaque année de 1789 à 1793 dans l'ensemble du pays, coûtant la vie à la fois à nombre d'émeutiers et à certains de ceux qui voulaient leur résister, tel Simonneau, maire d'Étampes, massacré par la foule en 1792. Avant comme pendant la Révolution, les Français prennent les armes et s'organisent, souvent hors de tout cadre institutionnel, pour défendre leurs droits, à commencer par celui à la subsistance.

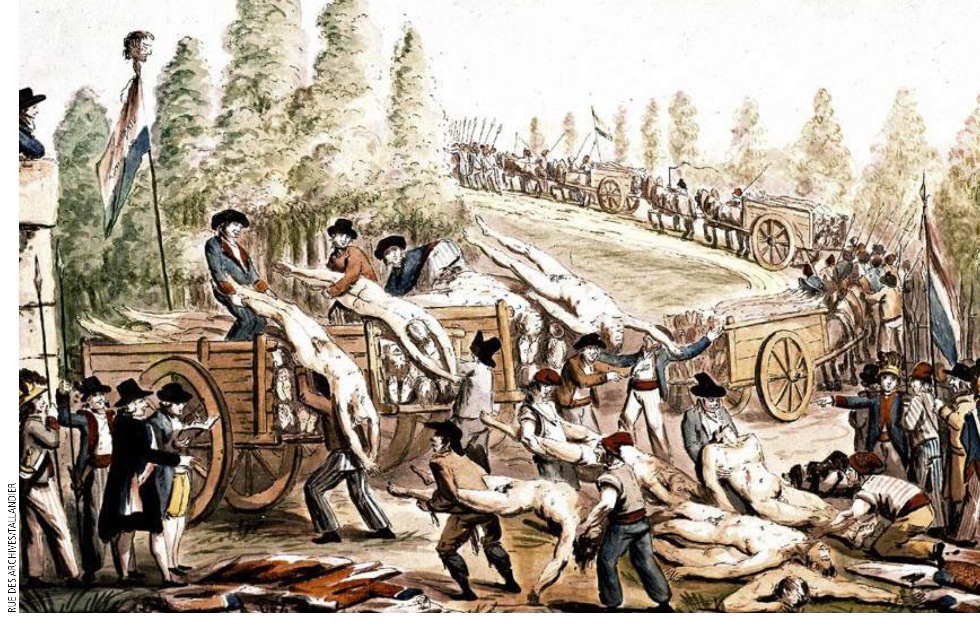
La violence accompagne aussi la revendication politique. La prise de la Bastille fait une centaine de victimes ; celle des Tuileries, le 10 août 1792, ›››

LA LOI DU PLUS FORT

La monarchie constitutionnelle devait être le socle politique du royaume. Mais l'épisode de Varennes a ruiné l'espoir d'une telle symbiose. De peur que la France sombre dans l'anarchie, le député constituant Adrien Du Port, dans une forme de fuite en avant, préconise de « terminer la Révolution » en combattant ses excès. « Le gouvernement doit être fort et stable. » Déjà s'esquisse cette fermeté qui mènera à la Terreur. X. D.

LEEMAGE.COM

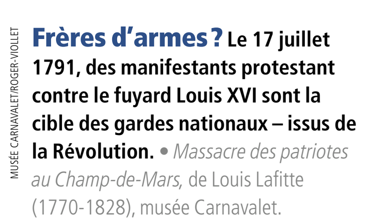




RUE DES ARCHIVES/TALLANDIER

Septembre noir
Après le 10 Août, une chasse aux sorcières a lieu dans les prisons où croupissent les opposants à la Révolution. Des milliers d'entre eux sont froidement exécutés.

››› plus d'un millier ; les massacres de septembre 1792, sans doute plus de 1 500. Comme dans le cas des luttes sociales, l'initiative échappe, dans ces trois exemples, à tout organisme institutionnel national. Ni les assemblées ni les grands clubs n'interviennent : l'initiative est prise localement, à l'occasion de rassemblements improvisés, dans des assemblées de district puis de section, dans des clubs informels (celui de l'évêché pour le 10 Août). Dans la ferveur de sa victoire, le peuple recourt à des formes de violence extrême, chargées d'une symbolique forte : il faut détruire, disloquer le corps du vaincu pour que la victoire soit totale et aussi pour s'approprier une part de sa puissance, selon des processus que des anthropologues ont analysés dans les sociétés traditionnelles. Ainsi, Flesselles, le gouverneur de la Bastille, ou le prévôt des marchands, de Launay, sont-ils mis en pièces après la chute de la forteresse, leurs têtes étant fichées sur la pointe de piques et exhibées en procession par les vainqueurs du jour.




MUSÉE CARNAVALET/ROGER-VIOLLET

Frères d'armes ? **Le 17 juillet 1791, des manifestants protestant contre le fuyard Louis XVI sont la cible des gardes nationaux – issus de la Révolution.** • *Massacre des patriotes au Champ-de-Mars,* de Louis Lafitte (1770-1828), musée Carnavalet.

Disloquer le vaincu

Lors du retour de la famille royale après la fuite à Varennes, le 22 juin 1791, la foule démembre un noble haï, le comte de Dampierre, dont les lambeaux précèdent le cortège jusqu'à Paris *(lire encadré ci-contre)*. Plus massif, le massacre par les vainqueurs du 10 Août des gardes suisses du roi, qui se sont pourtant, pour la plupart, rendus : tous sont passés par les armes dans une débauche de sauvagerie. De ce point de vue, les massacres de Septembre constituent à Paris au moins, une sorte de paroxysme en même temps qu'une rupture. Les sectionnaires, souvent les mêmes que ceux qui ont pris les Tuileries, envahissent les prisons de la capitale et « jugent » les captifs ; à l'Abbaye, des dizaines de prêtres sont ainsi « élargis » (massacrés) en quelques heures. Des scènes épouvantables sont racontées par les témoins et les survivants. Car survivants il y a : si sommaire et illégale soit-elle, la justice improvisée prononce aussi des acquittements. La violence populaire ne peut plus s'exprimer sans un simulacre de forme légale.
En effet, les pouvoirs politiques, de 1789 à 1793, se sont tous ingéniés à reprendre le contrôle de la violence populaire, qu'elle les ait contestés, comme le pouvoir absolu lors de la prise de la Bastille, ou qu'elle ait prétendu amplifier leur action, comme l'engagement dans la guerre que les « septembriseurs » ont pensé rendre moins risqué en tuant les supposés

comploteurs des prisons. Souvent, dans cette période, la violence populaire a été légalisée après coup : il n'y a pas eu de répression dans les campagnes après la Grande Peur ; une Société des vainqueurs de la Bastille a été fondée pour honorer les émeutiers du 14 Juillet ; les massacreurs des Suisses et des prisonniers ont vu leurs forfaits oubliés, dissous dans la gloire d'avoir renversé la monarchie et sauvé la patrie.

La Fayette fait feu

Les institutions nouvelles (municipalité parisienne en juillet 1789, Commune insurrectionnelle en août 1792, Garde nationale…) adoptent de nouveaux règlements, travaillant souvent avec des institutions anciennes : le tribunal du Châtelet fonctionne à Paris jusqu'en 1790, et la police s'apparente à celle de l'Ancien Régime. L'organisation du 10 Août est révélatrice de cette intrication entre institutions nouvelles (les sections parisiennes, équivalents des arrondissements), assemblées révolutionnaires improvisées (le Club de l'Évêché) et structures traditionnelles (l'armée des volontaires, dont les Marseillais, venus à Paris avant de partir pour le front défendre la patrie).
La répression des mouvements populaires peut se révéler aussi redoutablement violente : en septembre 1790, près de Nancy, des dizaines de soldats sont exécutés après s'être révoltés pour demander leur solde ; de même, le 17 juillet 1791, les pétitionnaires en faveur de la république qui se rassemblent pacifiquement au Champ-de-Mars, à Paris, sont mitraillés par la Garde nationale, commandée par La Fayette, sur instruction du maire de Paris, Jean Sylvain Bailly. La mort de Louis Capet représente également, comme l'ont affirmé nombre de députés, la récupération par la république du monopole de la violence. Entre 1789 et 1793, la violence d'État a ainsi été révolutionnée. ◆



JÉRÔME PRÉBOIS/ARCHIPEL

Majesté Au moins jusqu'à l'été de 1792, tous les citoyens n'ont pas perdu la foi en leur roi. Malgré Varennes, le « charme royaliste » opère toujours sur une partie des Français.

Le cortège funèbre

Le 22 juin 1791, le cortège qui ramène la famille royale à Paris après la tentative de fuite à Varennes s'éloigne de Sainte-Ménehould. Anne-Elzéar du Val, comte de Dampierre, armé de pistolets et de son fusil, arborant sa croix de Saint-Louis, vient à cheval, écartant la foule des spectateurs pour présenter ses respects au roi. Il est repoussé par la Garde nationale, qui escorte le convoi ; il tire un coup de fusil en l'air, sans doute pour un dernier hommage à son suzerain. Immédiatement, un autre coup de fusil éclate, cette fois dans sa direction. Son cheval tombe. La foule se rue sur lui dans une curée épouvantable. Son corps est mutilé, certains lambeaux sont placés sur des piques et précèdent à partir de ce moment le cortège royal. Cet acte de sauvagerie traduit, en premier lieu, une violence coutumière symbolique : les paysans (comme le faisaient déjà leurs ancêtres au temps de la Grande Jacquerie de 1356) détruisent le corps de leur seigneur. Or celui-ci, second élément, est détesté ; il s'est arc-bouté sur ses privilèges féodaux, même après les décrets du 4 août 1789. Son colombier, ses chasses sont, depuis, l'objet d'attaques régulières et en 1790, la Garde nationale a dû venir empêcher la foule de prendre d'assaut son manoir. Enfin, son attitude exacerbe une « grande peur » présente partout en France, celle d'un complot unissant le roi et ses nobles contre la patrie : la tentative de fuite a donné à cette peur une consistance nouvelle. Le coup de feu respectueux du militaire est compris par les paysans comme la preuve qu'un assaut pour libérer le roi est préparé par ce seigneur détesté. La violence révolutionnaire intègre, dans cet épisode, des aspects coutumiers, des aspects sociaux autant que la volonté réelle de protéger la nation. O. C.

LA DERNIÈRE MARCHE VERS L'ÉCHAFAUD

Sa duplicité envers les ennemis de la République a fait perdre au roi ses derniers soutiens. Pour autant, le sort du prisonnier du Temple divise. Captif encombrant ou monnaie d'échange ?

PAR JEAN-CLÉMENT MARTIN

Le 21 janvier 1793, Louis Capet, ci-devant roi de France, monte sur l'échafaud dressé place de la Révolution (actuelle place de la Concorde), en face des Tuileries. Il a quitté deux heures plus tôt la prison du Temple, dans le Marais, où il était emprisonné depuis le 11 août 1792, traversant Paris dans une voiture, avec son confesseur Edgeworth, au milieu d'une centaine de milliers d'hommes en armes. Après avoir accepté d'avoir les mains liées et cherché vainement à s'adresser au peuple – en fait, plusieurs dizaines de milliers de gardes nationaux et de soldats –, la lame s'abat sur sa nuque et son corps est déposé dans la profonde fosse creusée dans le cimetière de la Madeleine puis recouvert de chaux vive, pendant que quelques individus réussissent à obtenir des linges trempés de son sang.

À quelques centaines de mètres, dans la salle de la Convention, les députés siègent à l'accoutumée et n'accordent pas d'attention au rapport qui leur est fait sur l'événement. Le procès s'était achevé, le 19 janvier, par le refus de tout sursis après quatre jours de scrutins successifs. Le 15, les députés avaient, à la quasi-unanimité, reconnu le roi « coupable de conspiration contre la liberté publique et d'attentats contre la sûreté générale de l'État ». Le même jour, 283 avaient voté pour que le jugement de Louis Capet soit soumis à la ratification du peuple, refusé par 424 ; le 16 avait commencé la longue litanie des verdicts édictés, un par un, à la tribune.

Le résultat fut proclamé le 18. Sur 721 députés, 286 se prononçaient pour la détention, deux pour les fers et 46 pour la mort sous certaines conditions, soit 334 ; 361 pour la mort, 26 autres avec un délai, soit 387. Enfin, le 19 janvier, 380, contre 310, refusèrent tout sursis, rendant la sentence exécutoire.

Ces chiffres ont suscité d'innombrables exégèses. Relevons que les partisans de la peine de mort avaient 43 voix de majorité, chiffre faible, mais qui n'est pas cette majorité d'une seule voix qu'une tradition tenace répète, l'attribuant à Philippe Égalité, ex-duc d'Orléans, cousin du roi. L'amalgame, réalisé dès janvier 1793, ajoute aux 334 partisans d'un emprisonnement les 26 partisans de la peine de mort avec un délai, soit 360 voix contre 361 ; il est encore cité par de bons auteurs ! Il serait plus judicieux de relever que la majorité simple appliquée ici contrevenait au Code pénal adopté en 1791, qui exigeait la majorité des deux tiers. Danton l'avait imposée, et la Convention avait suivi.

« On ne peut point régner innocemment »

Ce scrutin a partagé la Convention presque par moitié : avec moins de 150 Girondins et autour de 200 Montagnards, le clivage a d'abord touché les 400 députés du Marais ou de la Plaine. Or si les Montagnards ont été régicides, nombre de Girondins l'ont été également ! Le plus connu étant Vergniaud, guillotiné le 31 octobre suivant, qui vote la mort au motif que « la loi parle ». Son compatriote bordelais et ami Gensonné, qui subira le même sort, vote lui aussi la mort, mais il réclame que les assassins de septembre 1792 soient punis.

Parmi les Girondins ayant voté la mort du roi, Jospeh Bonet de Treyches (Haute-Loire) échappe à la guillotine – il meurt en 1828 –, malgré son hostilité à Robespierre. Mais parmi les députés de la Montagne, certains se positionnent contre Marat ou avec Robespierre, ils seront plus tard des thermidoriens, participant à la chute de Robespierre.

BAROUD D'HONNEUR

Au cours de son procès, Louis XVI comparaît deux fois, les 11 et 26 décembre 1792. Les historiens s'accordent à reconnaître que ses prestations ne changent pas la physionomie d'un procès perdu d'avance. D'ailleurs, la veille de sa seconde apparition à la barre, le roi déchu a déjà rédigé son testament : « Je prie tous ceux qui ont de la charité d'unir leurs prières aux miennes pour obtenir de Dieu le pardon de mes péchés. » X. D.



Couperet **Le 21 janvier 1793, vers 10 h 20, Louis Capet gravit les degrés qui le rapprochent de la mort. Ses dernières paroles, couvertes par le roulement des tambours, resteront inaudibles à la foule massée place de la Révolution. « Je prie Dieu que le sang que vous versez ne retombe jamais sur la France », clame le condamné.**

JÉRÔME PRÉBOIS/ARCHIPEL

Les débats ont été âpres. Robespierre a joué un rôle important, mais a perdu politiquement. Le 2 décembre 1792, il a amené les Conventionnels à juger le roi – ce qu'ils évitaient de faire depuis le 10 Août – en dressant un cadre qui semblait infranchissable : « Il n'y a point ici de procès à faire. Louis n'est point un accusé. Vous n'êtes pas des juges. » Estimant que « Louis fut roi et la République est fondée », il demandait que la Convention le déclare « traître à la nation française, criminel envers l'humanité ». Saint-Just n'avait pas dit autre chose avec cette formule : « On ne peut point régner innocemment. » C'est donc contre leurs avis que l'Assemblée organisa un procès et donna des avocats au roi. Même si la procédure fut boiteuse, la quasi-totalité des députés, dont Marat, avait accepté le procès et désavoué Robespierre.

Dans l'éventail des opinions exprimées, peu de députés sont aussi radicaux que Chabot, pour qui « le sang du tyran doit cimenter la République », ou que Paganel (Lot-et-Garonne), pour qui « les rois ne peuvent plus nous être utiles que par leur mort ». Mais près d'un député sur deux s'est opposé à la peine de mort, sans qu'il faille les penser royalistes. Ils soutiennent l'effort de guerre et veulent garder le roi comme monnaie d'échange, ou craignent qu'un culte naisse à son égard.

Dans la salle bondée de la Convention, ils supportent insultes, crachats, voire menaces. Le député vendéen Gaudin, ennemi du royalisme, se retire du vote et traite les Conventionnels d'assassins ; il essuie trois coups de feu à sa sortie de l'Assemblée (mais mourra dans son lit vingt ans plus tard). Si Fouché s'étonne de voir autant de députés ne pas condamner le roi à mort, le très républicain Huguet, fusillé plus tard comme ami de Babeuf, demande que la peine de mort soit appliquée « contre ceux qui insulteront les non-votants pour la peine de mort ».

Que le peuple se fasse justice lui-même !

C'est dans cette complexité qu'il faut revenir sur l'appel au peuple rejeté par les députés, ordinairement présenté comme la preuve de la duplicité girondine. La chose est moins simple. En janvier 1793, la République, née le 21 septembre 1792, attend encore sa Constitution. La Convention n'est qu'une assemblée constituante dont la légitimité tient du coup d'État du ›››



De glace Le premier jour de son procès, le 11 décembre 1792, le roi subit le feu roulant des questions pendant quatre heures. « Il n'a pas montré la moindre impatience tout le temps qu'on l'a tenu debout, lui devant qui aucun homme n'avait le privilège de s'asseoir », écrit Marat.

››› 10 Août. L'équilibre politique est très instable. La Convention est dirigée par les Girondins, ce que contestent les forces sans-culottes, qui tiennent la Commune de Paris depuis août. Ce ne sont pas les royalistes qui sont à craindre, mais bien les Parisiens, qui réclament le partage du pouvoir.

C'est en effet un discours de Jacques Roux, meneur des Enragés, rivaux des sans-culottes, proches des Montagnards, le 1er décembre, qui avait poussé Robespierre à intervenir pour éviter que le peuple ne se fasse justice lui-même. Les députés de la Montagne et de la Plaine craignent eux aussi ce peuple qui réclame son dû. Tel est l'enjeu du procès. Après le 10 Août, les sans-culottes contrôlaient seuls le souverain et sa famille dans la prison du Temple, mais ils craignaient que la Convention temporise trop, mette en cause leur rôle et condamne les massacres de Septembre.

Un coup à gauche, un coup à droite

À raison puisque le 20 janvier 1793, justement, l'Assemblée décrète que la justice poursuivra les assassins « des premiers jours de septembre » en même temps que les royalistes du 10 Août ! Un coup à gauche, un coup à droite. Rien ne se fera, mais la fragilité de l'alliance entre la majorité des députés et les sans-culottes est réelle ! Cela fait écho au massacre du 17 juillet 1791, sur le Champ-de-Mars, quand l'Assemblée constituante avait refusé les réclamations du peuple contre le « traître Louis » au lendemain de la fuite à Varennes, sans oublier celui du 14 juillet 1789, concernant les assiégeants de la Bastille, rappelé pendant le procès du roi.

La mort de Louis XVI a donc moins scellé le destin national qu'elle n'a figé, un court instant, les rivalités pour le pouvoir, avant que celles-ci ne s'emballent et n'éliminent, dans les deux années suivantes, les Girondins, les sans-culottes, les dantonistes, les robespierristes, enfin les Jacobins et même une partie des thermidoriens, tandis que l'image du roi était réhabilitée par son exécution. C'est ce tableau contrasté qui fait du 21 janvier 1793 une journée inclassable et dérangeante pour la mémoire nationale. ◆

« Citoyens, je vous parlerai avec la franchise d'un homme libre : je cherche parmi vous des juges, et je n'y vois que des accusateurs »

Raymond de Sèze, avocat de Louis XVI, plaidoirie du 26 décembre 1792


BALTEL/SIPA

CARTE BLANCHE À
FRANCK FERRAND

Gare au parapluie bulgare

Une pluie d'ennuis
Menée en collaboration avec le « grand frère soviétique », l'opération vise à faire taire les voix de l'opposition bulgare : le dramaturge Georgi Markov en mourra (à g.), mais le transfuge Vladimir Kostov (à dr.) échappera de peu au fatal parapluie.

En mars dernier, l'ancien espion russe Sergueï Skripal et sa fille étaient victimes d'une tentative d'empoisonnement. Une affaire qui rappelle un épisode célèbre de la guerre froide : celui fomenté, en 1978, à l'aide d'un – apparemment – bien anodin riflard…

Espionnage et contre-espionnage, réseaux dormants, agents infiltrés, liquidation d'opposants… L'univers de la guerre froide ne s'est pas soudainement évaporé, en 1972, à la faveur de l'invitation de Richard Nixon et de Henry Kissinger au Kremlin. Loin de là. Presque jusqu'à l'effondrement du bloc soviétique, en 1991, un affrontement souterrain, mais violent, n'a cessé d'opposer les deux superpuissances issues de la Seconde Guerre mondiale. Enjolivé à l'envi par les aventures d'OSS 117 ou de James Bond, ce conflit de l'ombre aura fait d'innombrables victimes, reconnues ou non… Au nombre des plus fameuses : le dissident bulgare Georgi Markov.

Dans la nuit du 7 au 8 septembre 1978, dans son appartement londonien, cet intellectuel se réveille nauséeux et fiévreux. Georgi se masse la jambe ; la veille dans la soirée, il a été piqué, peut-être par un insecte ; s'est formé sous sa peau un renflement rougeâtre qui prend, dans la matinée du vendredi 8, un aspect des plus inquiétants. Sa femme le conduit à l'hôpital le plus proche, en lisière de Hyde Park. Or les médecins, qui craignent la septicémie, se montrent perplexes.

Waterloo, sinistre lieu d'une étrange rencontre

Pressé de questions par son entourage, Georgi Markov s'efforce de se rappeler les circonstances de la piqûre… Il pouvait être 18 h 30, le jeudi 7 septembre, lorsque, attendant son bus au pont de Waterloo pour se rendre aux studios internationaux de la BBC, il a ressenti à la cuisse une brûlure aiguë. Au même moment, le Bulgare a entendu un homme à l'accent étranger s'excuser d'avoir laissé choir son parapluie ; puis il l'a vu ramasser ce grand objet noir et disparaître. De là à penser que l'embout du parapluie ait pu être empoisonné… Il est vrai qu'à deux reprises, déjà, Markov a fait l'objet d'attaques manquées de la part des services secrets bulgares, la redoutable DS (*Darzhavna Sigurnost*, « Sécurité d'État »). Notons au passage que le 7 septembre, jour de l'attentat, était aussi celui de l'anniversaire de celui qui, depuis 1955, avait fait main basse sur le Parti à Sofia : Todor Jivkov, secrétaire général du comité central du PC bulgare jusqu'à sa chute, en 1989.

À près de 50 ans, Markov, romancier, dramaturge, était devenu la plume de l'opposition bulgare en exil. Neuf ans plus tôt, en 1969, il avait demandé à l'Italie l'asile politique, avant de venir se fixer en Grande-Bretagne ; depuis lors, dans un anglais fraîchement appris mais d'autant plus précis, il dénonçait les travers du régime. Le dissident londonien était un ennemi déclaré du pouvoir communiste bulgare, brocardant Jivkov et ses sbires, les dépeignant comme inféodés jusqu'à l'absurde à l'URSS. Ses pièces, enfin traduites et montées, ont eu du succès. Ses tribunes ont marqué l'époque sur les ondes britanniques de la BBC, mais aussi ›››



HO / AFP PHOTO
AFP PHOTO
PROD DB / ALLPIX / AURIMAGES

Agents turbulents Les services du dirigeant bulgare Todor Jivkov (à dr.), ici en 1970 au côté de Leonid Brejnev, alors premier secrétaire du PC d'Union soviétique, se distinguent par leur zèle à traquer les opposants réfugiés à l'Ouest.

SOVFOTO/UIG VIA GETTY IMAGES

››› sur celles, américaines, de Radio Free Europe, enfin sur celles de la Deutsche Welle (le service international de diffusion de l'Allemagne), il a fait entendre une voix si dissidente que les Bulgares, par contumace, l'ont condamné à six ans et demi de prison. À moins que la DS n'ait secrètement choisi d'aller plus loin…

Un coup d'éclat suivi d'un coup manqué

Le samedi 9, la tension artérielle de Markov est au plus bas. Le dimanche, il crache du sang et meurt dans la matinée du lundi 11 septembre 1978. Or, à ce stade, personne ne saurait étayer la moindre hypothèse quant aux causes d'une mort si soudaine. Certes, on pratique une autopsie, mais sans pouvoir en tirer de conclusion définitive. Les choses auraient pu, auraient dû rester nébuleuses si, depuis l'autre rive de la Manche, un second réfugié bulgare ne s'était manifesté.

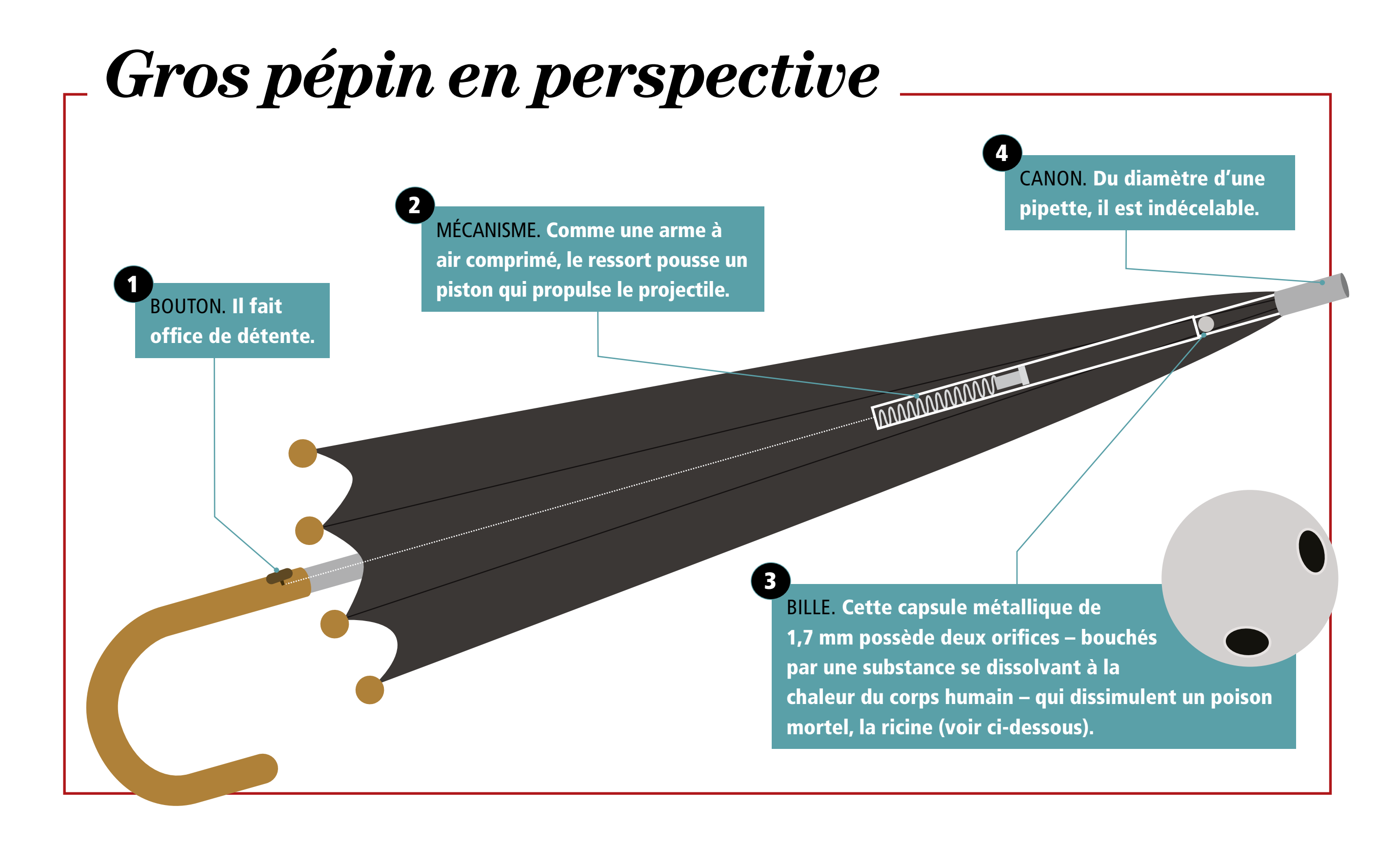
Vladimir Kostov, 46 ans, réside alors à Paris depuis quatre ans ; un temps correspondant de l'agence de presse bulgare, il a obtenu de la France l'asile politique en 1977. Un acte de défiance, au regard de Sofia – une trahison, selon ses camarades du Parti. Or, moins de trois semaines avant la mort de Markov, le 26 août 1978, Vladimir était avec sa femme et ses enfants dans un escalier mécanique du métro, sur les Champs-Élysées, quand il a ressenti, au niveau des omoplates, une douleur virulente. Un homme l'a aussitôt dépassé d'un pas vif – il portait un sac sous le bras. Le lendemain, le réfugié se plaint de sa brûlure dans le dos ; fiévreux, il décide alors de se rendre aux urgences, où un interne n'attribue son malaise qu'à une piqûre de guêpe. Lui n'en croit rien et redoute un coup des services secrets bulgares… Force est cependant d'admettre que son état s'améliore très vite ; le plus simple serait peut-être de tourner la page.

C'est en apprenant par les journaux, quinze jours plus tard, le sort fait à son compatriote Markov, à Londres, que Kostov établit des rapprochements : le coup furtif et douloureux porté, dans la rue, par un passant pressé, la boursouflure, la fièvre… Vladimir s'en convainc : le dissident londonien et lui ont certainement été victimes de la DS bulgare, opérant de façon similaire, avec des résultats différents – heureusement pour lui.

Il alerte la police judiciaire, qui, de son côté, se met en rapport avec Scotland Yard. Les Britanniques prennent l'affaire au sérieux et dépêchent illico deux agents sur le continent. Sous contrôle de plusieurs services occidentaux, un chirurgien procède, dans une maison

Un opposant bulgare assassiné à Londres, un autre, blessé à Paris : les services occidentaux sont sur les dents et découvrent une arme aussi indétectable qu'implacable

Gros pépin en perspective



discrète, à l'inspection minutieuse du dos de Kostov, jusqu'à en extraire une minuscule bille creuse, de la taille d'une tête d'épingle et qui se révélera d'un alliage de platine et d'iridium. Or, le minuscule projectile porte d'indiscutables traces de poison – et quel poison : de la ricine ! D'infimes perforations ont été pratiquées dans la bille, obturées à l'origine par un mélange cireux censé se dissoudre à la température du corps. Ainsi les policiers ont-ils découvert l'instrument pervers d'un empoisonnement à retardement.

Un scénario digne d'un film à succès

Ordre est dès lors donné par les autorités britanniques d'exhumer le corps de Georgi Markov afin d'y pratiquer une seconde autopsie. Les médecins légistes retirent alors de la cuisse une petite bille identique à celle extraite du dos de Kostov ! Preuve sera faite, *post mortem*, d'un empoisonnement à la ricine.

Comment la bille est-elle entrée dans les chairs du dissident bulgare ? En recoupant les éléments dont ils disposent, les enquêteurs penchent pour l'utilisation d'un pistolet à air comprimé, dissimulé, imaginent-ils, dans l'embout du parapluie qu'avait fait tomber, selon Markov, le passant à l'accent étranger. Ainsi, l'empoisonnement ne se serait pas fait par contact avec le parapluie, mais par le truchement d'un coup de feu discret.
À l'époque, le procédé du crime est sciemment divulgué ; il frappe l'opinion et, en France notamment, marque les esprits. À l'automne 1980 sortira même une comédie de Gérard Oury, façonnée sur mesure pour Pierre Richard : *Le Coup du parapluie*. Il y est question d'un assassinat devant être commis avec l'embout empoisonné d'un parapluie – à l'évidence un scénario inspiré, quoique librement, des affaires Markov et Kostov… C'est dire l'immense retentissement public de l'« affaire du parapluie bulgare ».
Durant des années, une brigade de Scotland Yard va se démener pour tenter d'élucider l'affaire. Sans grand succès. Il aura fallu attendre l'effondrement du bloc soviétique pour que l'enquête soit menée, en Bulgarie, de façon plus efficace. Aussi savons-nous aujourd'hui à peu près comment la cible – Georgi Markov, alias « Vagabond » – a été désignée par le chef du rensei- ›››

LA RICINE, UN ASSASSIN SI DISCRET

La ricine est issue des graines d'un arbre tropical, le ricin. Alors que l'huile extraite de ces graines est bénéfique pour la santé, la ricine inhalée, ingérée ou injectée dans le système sanguin – même à dose infime – entraîne une baisse de la pression artérielle, de graves dommages au foie et aux reins, enfin le coma et la mort. Avantage supplémentaire pour les assassins : la ricine laisse peu de traces derrière elle.

F. F.


PICOT/GAMMA

Remake **Une fois n'est pas coutume, les services secrets occidentaux rendent public le *modus operandi* des Bulgares. Une aubaine pour Gérard Oury, qui, deux ans après les faits, présente à Cannes le célébrissime *Coup du parapluie*, avec Pierre Richard, Gérard Jugnot et Valérie Mairesse.**

››› gnement bulgare en personne, Vladimir Todorov, puis repérée et atteinte par un certain agent « Piccadilly », sans doute un Danois d'origine italienne, Francesco Gullino. Bien des années plus tard, un journaliste allemand retrouvera ce Gullino quelque part en Autriche. Lorsqu'il lui demandera, devant la caméra, s'il s'est trouvé à Londres au moment des faits, ce dernier répondra de manière laconique : « C'est possible. »

Précisons que Kostov, de son côté, quoique soumis au même traitement que son compatriote, n'a jamais vu de parapluie dans l'Escalator fatidique. Ce détail lui aurait-il échappé ? À moins que, dans son cas, le mini-canon à air comprimé n'ait été dissimulé dans un autre accessoire – peut-être le sac porté par le passant pressé ? Du reste, le fait que lui, a survécu à l'empoisonnement pose bien des questions : fonctionnement imparfait du retardateur chimique ? Insertion de la bille dans des tissus moins exposés ? Résistance au poison ? Le 26 août, à Paris, les températures étant fraîches pour la saison, Vladimir s'était vêtu plutôt chaudement – assez peut-être pour amortir l'impact et diminuer ses conséquences…

Une chance inouïe, qui dévoile l'opération

Ce qui est certain, c'est que l'opération menée par la *Darzhavna Sigurnost* ne s'est ébruitée que parce qu'elle a échoué. Si Kostov était mort empoisonné, les deux attentats seraient passés pour des morts mystérieuses, à défaut d'être naturelles. Comment ne pas supputer, dès lors, qu'un procédé aussi discret – aussi raffiné, si l'on peut dire – ait servi à d'autres reprises, sans que personne, jamais, ne s'en soit douté ? C'est d'autant plus plausible que le procédé appartenait au tristement célèbre KGB. Si l'on en croit en effet Vladimir Fédorovski dans son *Roman de l'espionnage*, ce sont bel et bien les Soviétiques qui avaient caché le petit canon à air comprimé dans les embouts d'un lot de parapluies américains, acheté du reste à Washington. Le renseignement bulgare n'avait fait qu'emprunter son jouet au « grand frère ». ◆

Le communisme ? Le soviet plus les poisons !

Si la mort de Sergueï Skripal a semé un tel trouble outre-Manche, c'est que Londres a plusieurs fois été, par le passé, le théâtre de crimes perpétrés par les services russes et soviétiques ; déguiser des assassinats politiques en morts naturelles est, il est vrai, une grande habitude en leur sein. Dans son ouvrage *La Fabrique de poisons du KGB, de Lénine à Litvinenko*, Boris Volodarski, ancien officier du GRU (le pendant militaire du KGB), livre mille précisions sur les laboratoires secrets de l'Union soviétique, fondés sur ordre de Lénine en personne. Cyanure, ricine… le comble du savoir-faire est atteint avec les substances radioactives : de l'empoisonnement au thallium du « traître » Nicolas Kholkhov, en 1957, à celui, en 2006, de l'ancien agent Alexandre Litvinenko, à l'aide de polonium 210. F. F.

Ils ont gouverné pendant 14 siècles : Tous les rois & empereurs français depuis Clovis jusqu'à Napoléon III





Dictionnaire des Rois de France

Avec les 66 magnifiques portraits de la galerie des rois du Château de Versailles réalisés sur ordre de Louis-Philippe Ier

La vie publique et privée de nos rois, des plus connus aux plus obscurs

Habiles politiques… Administrateurs avisés… Guerriers infatigables… Mais aussi : Monarques retors et sans scrupules pour les ennemis du royaume… Justiciers parfois cruels… Invétérés coureurs de jupons…

Louis XIV, Henri IV, François Ier, Saint Louis, Charlemagne… Redécouvrez l'histoire mais aussi la vie publique et privée de tous nos rois, des plus connus aux plus obscurs.

De grands rois qui sont aussi des êtres très humains

Si nos rois sont si attachants, c'est qu'ils allient les qualités des grands souverains aux défauts des hommes ordinaires :

Clovis, monarque cruel, est aussi le premier roi chrétien… Philippe le Bel, très pieux, fait brûler les Templiers sans aucune pitié… Le bon Louis XVI sera l'un des responsables de la Révolution et de ses dérives…

Abandonnés par le destin, l'Histoire leur rend justice

Le petit Louis XVII qui finit sa vie dans la sinistre tour du Temple… L'obscur Jean Ier échangé, selon la légende, au berceau avec un autre bébé… Charles VI peut-être devenu fou à la suite d'un empoisonnement…

Fondateurs de dynasties et héritiers indignes

"Qui doit être roi ? Celui qui gouverne ou celui qui porte la couronne ?" demande Pépin le Bref au pape… Charles III le Simple doit partager le trône avec deux usurpateurs et termine ses jours en prison…

Hugues le Grand, plus puissant seigneur qu'on ne vit oncques, fut père de roi, fils de roi, mais jamais roi !

Napoléon Ier et son neveu ne pourront pas se maintenir sur le trône et connaîtront le cruel destin de l'exil.

Tous les rois et souverains en 1 seul volume somptueusement illustré !

Le "Dictionnaire des Rois de France" comprend les biographies de tous nos rois, souverains et empereurs de 419 à 1873. Complet, passionnant et fourmillant d'anecdotes, c'est un somptueux ouvrage magnifiquement illustré.

Relié plein cuir véritable, avec les 3 tranches dorées, il est imprimé sur mon superbe vergé ivoire de 120 g/m² garanti sans bois, un papier fait pour durer des siècles sans s'altérer. Les gardes polychromes sont encadrées d'une fine galope dorée, raffinement devenu rarissime très apprécié des bibliophiles. Signet large et tranchefiles confèrent à l'ouvrage une finition inégalée. Format 14,5 x 22 cm. 336 pages.

En raison de son caractère exceptionnel, je suis dans l'obligation de limiter strictement cette offre aux 100 premières demandes. Merci de votre compréhension si je ne peux accepter les bons tardifs.
Arnaud de Vesgre

Disponible aussi en ligne :
www.devesgre.fr/540
et par téléphone :
0 970 465 238

Ma garantie absolue : "Enchanté ou remboursé"

Cette édition est soignée jusque dans les plus petits détails. Vous devez être entièrement satisfait. Si, pour une raison ou un autre, vous êtes déçu, retournez-moi l'ouvrage dans les 30 jours suivant sa réception et je vous rembourserai immédiatement, sans la moindre discussion.

Arnaud de Vesgre

Ouvrage rigoureusement complet de tous les souverains, y compris ceux restés mythiques ou n'ayant pu régner : Pharamond, l'ancêtre supposé de Clovis… Jean Ier, officiellement mort à l'âge de 5 jours… Louis XIX, roi pendant 20 minutes… Henri V, qui n'occupa jamais sur le trône…

Bon pour 40 € de réduction et 3 livres GRATUITS

à envoyer (ou à recopier) aujourd'hui même à Arnaud de Vesgre Éditeur 38 rue de Berri - 75008 Paris - Tél. 0 970 465 238 - Fax. 01 53 01 66 41

OUI, *Je souhaite recevoir votre magnifique édition du* **"Dictionnaire des Rois de France"** *(14,5 x 22 cm), superbement reliée plein cuir véritable avec les 3 tranches dorées, ainsi que mes 3 livres gratuits.*

Je bénéficie de votre Offre Découverte *(99 € seulement au lieu de 139 € + les frais d'envoi à 0,01 € au lieu de 12 €), avec 30 jours d'examen sans engagement.*

Je n'envoie pas d'argent. *Je réglerai à réception de votre facture, avant envoi du livre, la somme de 99,01 € (ou 3 x 33,01 €) (au lieu de 151 €). Si je vous retourne l'ouvrage, vous me rembourserez immédiatement et je conserverai mes 3 livres gratuits.* ROIS-0539

Date : Signature :

Nom .... Prénom ....

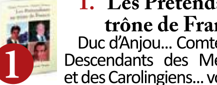
Adresse ....

....

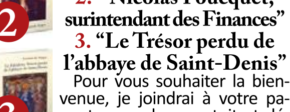
RÉPONDEZ TOUT DE SUITE - N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT !

Arnaud de Vesgre
Éditeur à l'enseigne du cheval
38 rue de Berri - 75008 Paris
Tél. 0 970 465 238 - Fax. 01 53 01 66 41
(Vente uniquement par courrier, téléphone et en ligne.)

VOS 3 LIVRES GRATUITS :



1. **"Les Prétendants au trône de France"** Duc d'Anjou… Comte de Paris… Descendants des Mérovingiens et des Carolingiens… vous connaîtrez tout de ces héritiers vraiment pas comme les autres !
2. **"Nicolas Foucquet, surintendant des Finances"**
3. **"Le Trésor perdu de l'abbaye de Saint-Denis"**



Pour vous souhaiter la bienvenue, je joindrai à votre paquet, en cadeau gratuit et définitif, ces 3 livres passionnants. Répondez tout de suite !

Roxelane ou le sultanat des femmes

Arrachée à son Ukraine natale et vendue comme esclave à Soliman le Magnifique, la jeune Ruthénienne va se jouer des traditions pour l'épouser et devenir son éminence grise.

PAR VIRGINIE GIROD


BRIDGEMANIMAGES.COM

Une douce lumière filtre à travers les moucharabiehs. De lourds parfums orientaux emplissent l'air chaud. Les notes de rose, de musc et d'ambre se font entêtantes. Il n'y a que des femmes ou des eunuques autour d'elle. Voilà donc à quoi ressemble un harem. De prime abord, tout n'est que luxe, calme et volupté ; pourtant, la jeune esclave sent bien les regards circonspects de ses nouvelles compagnes et celui, mauvais, de la favorite du sultan, qui pressent déjà une rivale en elle.

Elle est née libre en Ukraine à l'aube du XVIe siècle, mais depuis qu'elle a été enlevée par des Tatars lors d'un raid elle n'est plus que la Ruthénienne. Un objet vendu sur le marché aux esclaves. Sa chance, c'est d'être belle. Très belle. Elle mérite bien d'être offerte à Soliman le Magnifique, le nouveau sultan de l'Empire ottoman. En franchissant les portes du harem, la Ruthénienne a laissé son passé dans les limbes de l'Histoire. De sa vie avant son arrivée à Constantinople, on ne sait presque rien. Les écrivains nationalistes ukrainiens du XIXe siècle ont prétendu qu'elle se nommait Alexandra Lisovska et qu'elle était la fille d'un prêtre orthodoxe. Rien n'est moins sûr.

Embrasser la foi d'Allah pour ne plus être un pion

Dès 1520, elle devient Hürrem, la « Souriante » en turc, ou Roxelane pour les ambassadeurs occidentaux. Elle doit apprendre les us et coutumes des Orientaux. Pour cela, le harem est une bonne école. On y enseigne aux esclaves de nombreuses matières et autres disciplines,



BRIDGEMAN IMAGES/RDA

qui vont des mathématiques à la rhétorique, de la danse à la religion. Roxelane comprend vite qu'être chrétienne est une faiblesse. En terre d'islam, les juifs et les chrétiens libres sont des *dhimmis*, des citoyens de second ordre. Son statut de mécréante justifie son esclavage. Si elle se convertit à l'islam, elle peut espérer un affranchissement. Embrasser la foi d'Allah ne saurait être une garantie de liberté, mais offre parfois la possibilité de s'élever, de ne plus être un pion, à défaut d'être une reine.

Le sultan ne se lasse pas de son rire. Souvent, par jeu, il teste ses connaissances, étonné de voir qu'elle ait autant lu et qu'elle ait autant retenu

Dans le harem, les apparitions du sultan sont toujours un moment d'effervescence. Soliman visite ses femmes pour se distraire et choisir celle qui passera la nuit avec lui. L'élue est souvent la belle Mahidevran, qui lui a déjà donné un fils, Mustapha. Mais, à force de croiser le regard de la belle esclave, Soliman finit par tomber sous son charme et, un soir, c'est elle qu'il choisit pour partager sa couche.

Roxelane, sublime dans ses voiles, est amenée dans la chambre de Soliman. Alors que toutes celles qui l'ont précédée en ce lieu ont tenté de séduire le sultan, de devenir la favorite, elle s'y refuse. Ruse-t-elle pour capter son attention ? Nul ne peut le gager, mais Roxelane oppose au désir de Soliman un argument imparable : elle est désormais musulmane, et l'islam condamne la fornication. Le Magnifique est un homme sage. Que peut-il reprocher à la pieuse esclave ? On ne viole pas une musulmane, même fraîchement convertie. La frustration alimente le désir du sultan. En outre, l'aplomb de Roxelane le séduit. Il faut bien du courage pour oser lui dire non. Les nuits se suivent, et Soliman réitère ses demandes. Roxelane se refuse encore et toujours, ›››

Et plus si affinités. **Choisie par le sultan, qui a déposé sur son épaule droite un mouchoir de soie, Roxelane a une journée pour le séduire. L'élue, superbe dans sa robe d'épousée, a compris que la beauté ne suffit pas pour survivre dans cet impitoyable univers féminin et se refuse à lui pour gagner admiration et respect.**

COLLECTION DAGLI ORTI/AURIMAGES

LE PALAIS DES DAMES

❶ Bercé de fantasmes, le XIXe siècle représente le harem comme un haut lieu de débauche. C'est surtout un espace dévolu à l'éducation, où les mathématiques, la rhétorique, mais aussi le chant et la danse sont enseignés. Quant à la constante nudité suggérée par les artistes, elle ne sied guère au climat d'Istanbul…

❷ « Harem » dérive du mot arabe *haram*, qui désigne ce qui est proscrit par la loi. Le harem est la partie secrète d'une maison où les femmes – avec enfants et domestiques – sont protégées des hommes autres que leur mari. Dans le Palais impérial, il est l'endroit le plus caché de l'*enderûn*, domaine privé du sultan, opposé au *birûn*, consacré à la vie de cour et de l'État.

❸ Garant de la bonne marche du lieu, l'eunuque est au service des épouses, des concubines, des enfants, mais aussi du sultan, dans un rôle de conseiller. Comme l'islam condamne la mutilation, il vient de pays chrétiens. À partir du XVIe siècle, les Turcs préfèrent aux Arméniens ou aux Géorgiens les Noirs, qui supporteraient mieux la castration.

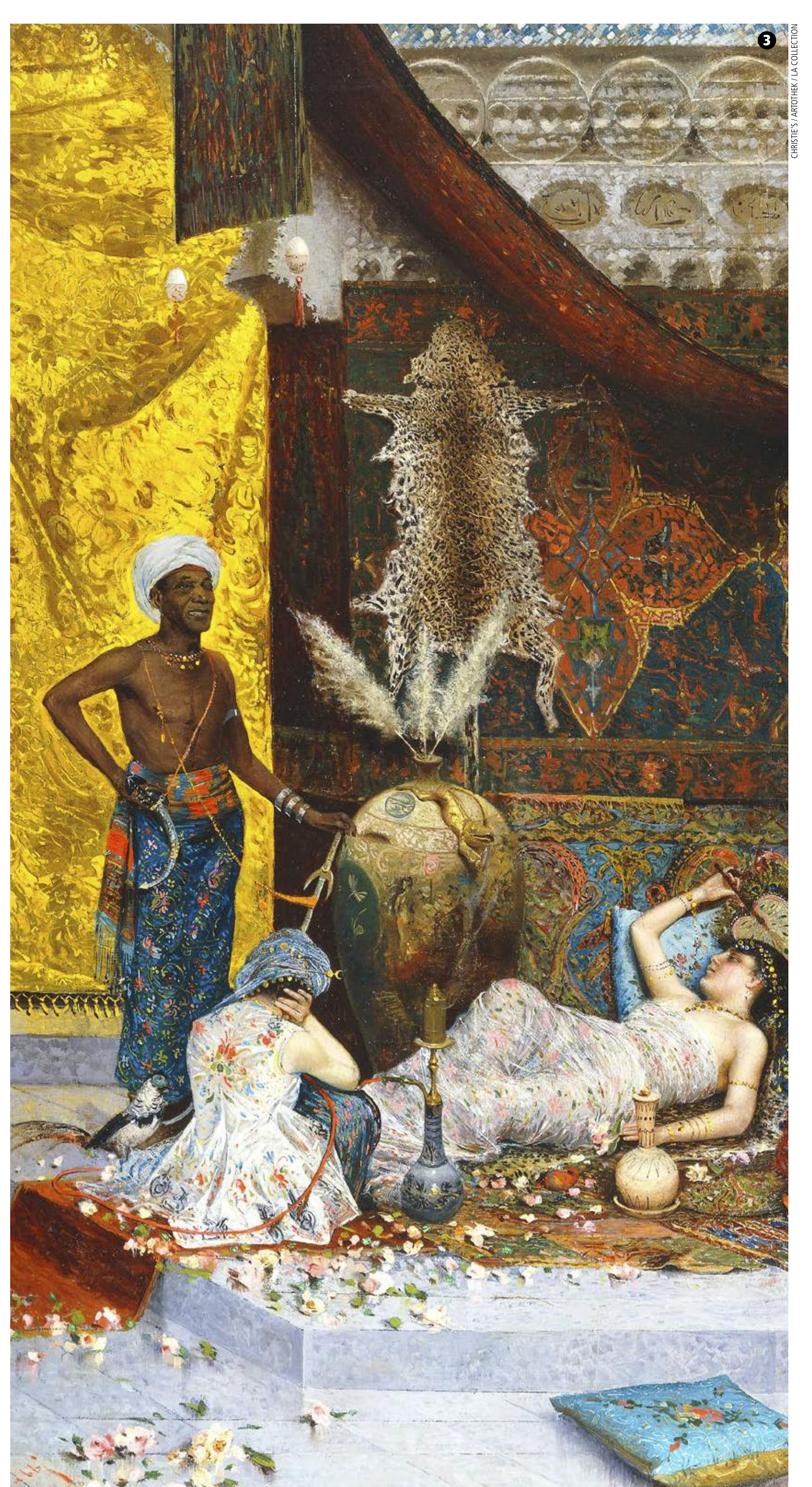


❶



❷

CHRISTIE'S / ARTOTHEK / LA COLLECTION


3
CHRISTIE'S / ARTOTHEK / LA COLLECTION

››› prenant doucement mais sûrement la place de la favorite.
Roxelane sait cultiver le désir. Pour autant, elle met fin à son jeu avant de lasser le sultan. Elle a été assez fine pour se l'attacher en alternant les nuits de discussions et les nuits d'amour. Elle est à ses yeux résolument différente des autres femmes. Soliman s'éprend de sa belle Ukrainienne et lui écrit, sous son nom de plume, Muhibbi (« Amoureux »), des poèmes romantiques. Leur relation, devenue exclusive, plonge les autres femmes du harem dans un abîme de solitude sentimentale. Mahidevran voue une haine incommensurable à cette femme qui lui a ravi son statut de favorite. Il lui reste toutefois un privilège, être la mère du fils aîné de Soliman. Mais Roxelane s'avère toujours menaçante.

Elle redoute plus que tout une certaine loi successorale

En 1521, un an après son arrivée au harem, elle met au monde son premier enfant, Mehmed. L'année suivante naît une fille, Mihrimah, puis trois autres fils, Sélim en 1524, Bayezid en 1525 et Cihangir en 1531. Les années passent sans entamer l'affection que se portent le sultan et sa favorite. Au cours de l'année 1534, il épouse officiellement son ancienne esclave. Cette union est d'autant plus inhabituelle que les mères des fils et filles aînés du sultan restent de simples favorites, même si elles reçoivent des titres honorifiques. Hürrem sultan, la Ruthénienne, l'étrangère bravant la tradition, devient enfin la reine du harem.
À l'ombre des moucharabiehs du palais de Topkapi, une cruelle partie de jeu de dames s'engage. Mahidevran, favorite déchue, est prête à tout pour que son fils, Mustapha, succède à son père. Reconnu comme aussi sage que le sultan, celui-ci jouit de la faveur du grand vizir, Pargali Ibrahim Pacha, un ami d'enfance de Soliman. De son côté, Roxelane espère que l'un de ses fils ›››

››› succédera à son époux et renoncera à cette loi successorale qui la terrifie : le massacre des cadets. Dans l'Empire ottoman, la coutume veut que le nouveau sultan assassine légalement ses frères pour éviter que les héritiers ne se livrent à une guerre fratricide. Outre ses ambitions personnelles, Roxelane tremble réellement pour ses fils, refusant qu'ils s'entre-tuent.

En 1543, un premier deuil frappe la sultane reine. Son aîné, Mehmed, nommé gouverneur de la ville de Manisa, meurt mystérieusement à l'âge de 22 ans. On ignore s'il est victime de la variole ou d'un complot dont Mahidevran serait l'instigatrice. Mustapha et Mehmed s'appréciaient beaucoup. Ils affichaient les mêmes qualités, et le fils de Roxelane avait pris celui de Mahidevran pour modèle. La favorite déchue pouvait craindre que Mehmed ne fasse ombrage à son fils, ce qui aurait justifié un passage à l'acte.

Le cœur de mère de Roxelane souffre de cette perte irréparable. La simple idée que Mustapha hérite de l'Empire et tue ses enfants lui devient intolérable. Dans son esprit retors germe alors un projet terrible : un complot dont le seul dessein est d'assassiner Mustapha en le rendant odieux aux yeux de son propre père. Roxelane commence par distiller un cruel poison dans l'esprit de son époux en lui faisant accroire que son aîné ambitionne de le renverser. Soliman prend une première précaution en lui confiant des missions politiques ou militaires qui l'éloignent de Constantinople. Profitant de l'absence de l'héritier, Roxelane salit des mois et des années durant la réputation de Mustapha, détruisant méthodiquement toute l'affection que lui porte son père.

Une triple alliance fatale

En 1553, Mustapha jouit de l'appui de l'armée ottomane, qui le respecte. En revanche, l'héritier n'a plus de soutien à la cour. Le grand vizir Pargali Ibrahim Pacha a été assassiné une quinzaine d'années plus tôt. Sa brillante ascension et la faveur du sultan lui avaient valu tant de jalousies qu'un complot lui a coûté la vie. La place de grand vizir est désormais occupée par Rüstem Pacha, un ambitieux proche de Roxelane, dont il a épousé l'unique fille, Mihrimah. Rüstem Pacha ne s'entend guère avec Mustapha. Mihrimah, tout aussi avide de pouvoir que sa mère, apprécie d'être l'épouse d'un homme puissant. Quant à Roxelane, en plus de sauver la vie de ses fils, elle entend bien devenir la valide sultan, la sultane mère, à la mort de son époux, le Magnifique. Tous les trois s'allient pour précipiter la chute de Mustapha.

Alors que Soliman mène sa troisième campagne contre les Perses, Roxelane et Rüstem convainquent le sultan que son aîné a passé une alliance avec le shah et s'apprête à lui ravir le pouvoir avec le soutien des janissaires, cette puissante milice d'élite composée d'esclaves chrétiens d'Europe. Cédant à la panique, Soliman convoque son fils à Ereglie, où il a installé son camp. Mustapha sait qu'il doit se justifier d'un complot imaginaire. Courageusement, il entre dans la tente de son père. À peine distingue-t-il sa silhouette derrière une tenture que sept « muets » de sa garde rapprochée (ces exécuteurs des basses œuvres à qui l'on a coupé la langue) fondent sur lui. L'héritier se bat avec bravoure, mais le combat est inégal. Mustapha meurt étranglé sous les



AKG-IMAGES



ROGER-VIOLLET

Passionnément, à la folie. Instrumentalisant ses fils, les eunuques et jusqu'au sultan lui-même, la « Souriante » joue depuis le palais de Topkapi un rôle politique de premier plan. Entaché, toutefois, de l'assassinat de Mustapha (gravure, au fond), le fils aîné de Soliman et de la précédente cadine, ordonné par son père, sous l'influence de Roxelane.

yeux de son propre père. Alors que Mahidevran, jetée à la rue, pleure les larmes d'un deuil amer, Roxelane jubile. Ses fils n'ont plus de rivaux.

Le bonheur de la sultane reine est de courte durée. Quelques mois plus tard, son troisième fils succombe à Alep des suites d'une pleurésie, même si certains chroniqueurs romantiques affirment qu'il est mort de chagrin consécutivement au meurtre de Mustapha. Alors que Sélim, son cadet, s'impose comme le nouvel héritier, Roxelane poursuit son œuvre politique dans la douceur apparente du harem. En tant qu'européenne, elle écrit aux ambassadeurs slaves, avec qui elle entretient des rapports très amicaux. Évergète généreuse, elle finance sur ses propres deniers des œuvres caritatives et éducatives à Constantinople, à La Mecque ou encore à Jérusalem. Elle dote notamment la capitale d'une mosquée, de deux écoles coraniques ainsi que d'un hôpital pour femmes.

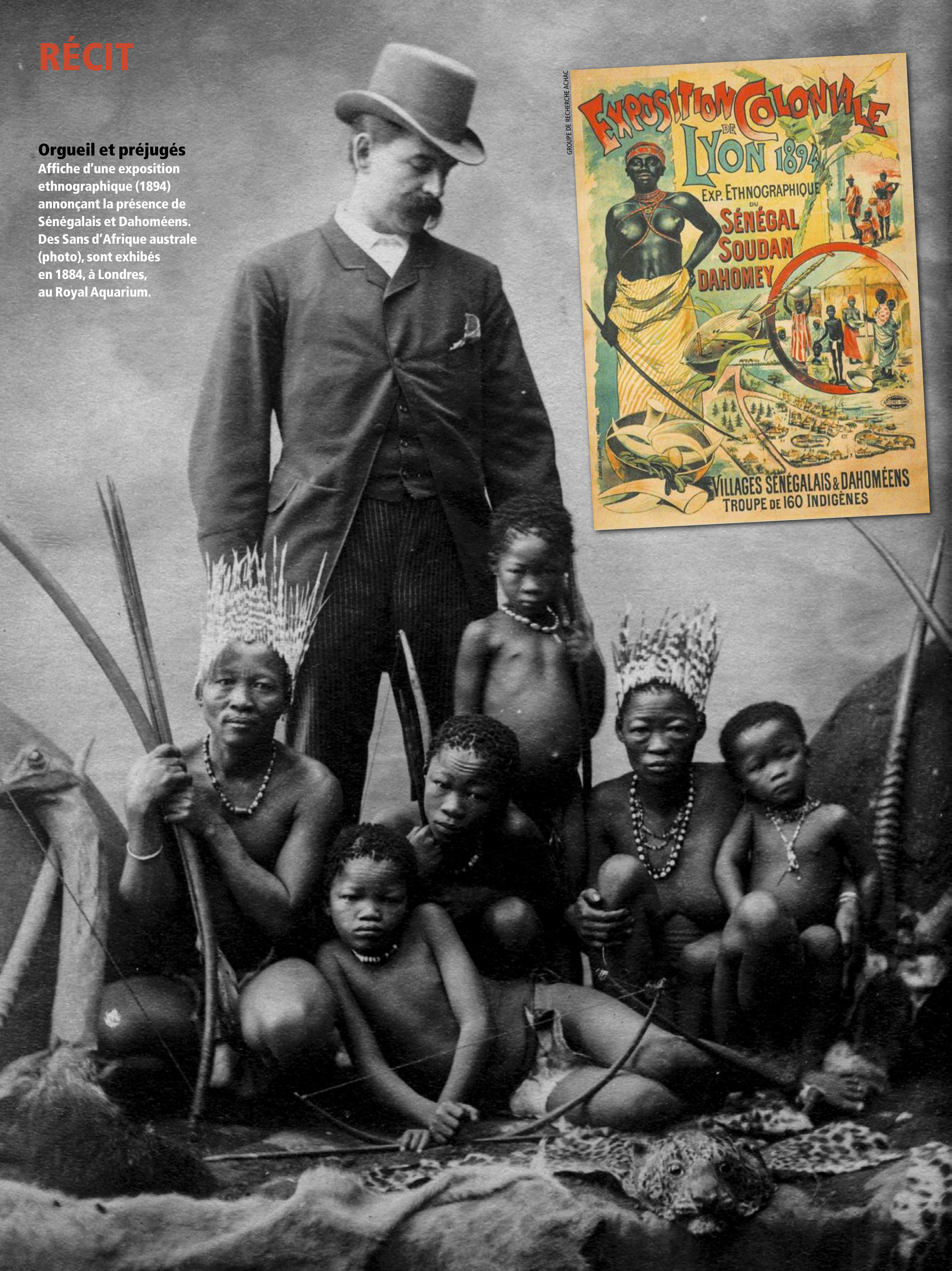
Après une longue vie faite d'amours et d'intrigues, Roxelane s'éteint en 1558. Sa dépouille est déposée dans un mausolée de la mosquée Süleymaniye, le plus beau complexe religieux de la capitale, construite à l'initiative de Soliman. Morte avant le sultan, celle que l'on nommait la Souriante ne verra jamais ses deux derniers fils se battre à mort pour succéder à leur père. Vindicatif, Sélim poussera Bayezid à trouver refuge en Perse, où le shah, peu hospitalier, autorisera le nouveau sultan à envoyer un émissaire pour assassiner son frère, conformément à la loi successorale ottomane.

Roxelane est la preuve que les femmes du harem impérial ont pris une part active aux affaires politiques. Outre son influence sur Soliman, l'incroyable destin de la Ruthénienne, esclave puis sultane reine, n'a cessé de fasciner, génération après génération. Opéra, pièces de théâtre, romans et documentaires célèbrent encore la mémoire de cette femme audacieuse, qui a su mettre l'un des plus grands monarques de son temps à ses pieds. ◆



Au temps de Soliman le Magnifique

Alors que François Ier règne sur la France, Charles Quint sur l'Espagne et Henri VIII sur l'Angleterre, Soliman le Magnifique dirige la Sublime Porte. Sage administrateur, conquérant chevronné et amateur d'art, Soliman mène son empire à son âge d'or. En près de quarante-six ans, il annexe de nombreux territoires en Europe, dans la péninsule d'Arabie et dans le Maghreb actuel, créant une continuité géographique dans un territoire ottoman jusque-là morcelé. Sa flotte, commandée par le célèbre Barberousse, sème tant et si bien la terreur en Méditerranée que François Ier lui propose une alliance maritime contre les Espagnols. S'il est surnommé « le Magnifique » en Occident, en Orient il est « le Législateur ». Soliman entreprend une grande réforme du droit pénal, fiscal et foncier, seuls domaines juridiques qui ne sont pas concernés par l'immuable charia, la loi canonique de l'islam. Défenseur des arts, le Sultan favorise la création de nombreuses sociétés d'artisanat financées par le Palais. Il pare plusieurs villes de nouvelles mosquées, qui sont autant de joyaux architecturaux. Soliman est aussi un poète. Ses œuvres littéraires témoignent de son amour pour Roxelane et de sa conscience aiguë de la vanité du pouvoir. V. G.



Orgueil et préjugés
Affiche d'une exposition ethnographique (1894) annonçant la présence de Sénégalais et Dahoméens. Des Sans d'Afrique australe (photo), sont exhibés en 1884, à Londres, au Royal Aquarium.

Au cœur des zoos humains

Entre 1810 et 1940, des expositions assouvissent la soif d'exotisme des Européens. Leurs pièces maîtresses ? Des individus raflés de par le monde pour démontrer la suprématie des empires coloniaux. Un documentaire revient sur ces pratiques. PAR PASCAL BLANCHARD

À la suite des grandes découvertes, quand l'Europe explore le monde de façon intensive, les Occidentaux font venir des populations « exotiques » et « indigènes » des terres lointaines pour les présenter dans les cours royales. À partir du XIXe siècle, la mode des exhibitions ethnographiques se répand dans les foires, les théâtres, les Expositions universelles, et touche désormais un large public. Les « zoos humains » accueilleront ainsi des centaines de millions de visiteurs de 1810 à 1940 – avec une accélération du phénomène à partir de 1870 –, du Japon à l'Europe en passant par les États-Unis. C'est cette histoire incroyable, méconnue et oubliée que raconte le film *Sauvages. Au cœur des zoos humains*, diffusé sur Arte le 29 septembre.

Tout au long des trois ans de recherche nécessaires à la préparation de ce film, trois critères ont guidé notre choix : aborder les différentes étapes qui jalonnent ces exhibitions (1870-1900, 1900-1920, 1920-1940) ; retrouver des archives pour tenter de restituer des parcours de vie. Et, enfin, nous voulions rencontrer les descendants de ces exhibés. Pour certains, cela a été impossible, comme pour les Fuégiens du Chili, dont la population a entièrement disparu aujourd'hui. Pour les autres, nous avons retrouvé des descendants et échangé avec eux sur la mémoire et la transmission de ces récits.

Voyager loin… en restant chez soi !

Comment s'orchestrent ces exhibitions ? Dans un premier temps, des imprésarios organisent la venue de ces « sauvages ». Au départ, ils raflent des populations aux quatre coins du monde puis, très vite (car ces captifs refusent de jouer aux « sauvages » et ne sont pas assez « rentables »), décident de les rémunérer. C'est ainsi que ces petits groupes deviennent d'immenses troupes parfaitement organisées, évoluant dans des villages itinérants. Ils participent aussi à de gigantesques spectacles, comme ceux organisés par l'Allemand Carl Hagenbeck (1844-1913), célèbre marchand d'animaux, concepteur et organisateur d'exhibitions zoologiques, ou par Buffalo Bill (1846-1917).

Ce sont à ces manageurs privés que les autorités publiques font appel pour « animer » les pavillons exotiques des expositions universelles ou les expositions coloniales à partir de 1883 (avec celle d'Amsterdam). Puis, rapidement, les puissances coloniales envoient leurs propres organisateurs pour soutenir la propagande coloniale en exhibant « leurs indigènes ». C'est un succès : le public vient en masse. On compte, de 1810 à 1940, près d'un milliard et demi de visiteurs. Pour la majorité des Occidentaux, c'est le seul (et unique) contact avec l'« autre », à une époque où l'on ne voyage pas.

Parmi les destins à découvrir dans le film, celui de Petite Capeline, une Amérindienne issue d'un peuple originaire de Patagonie, illustre dramatiquement cette soif d'exotisme. Au XIXe siècle, les explorateurs qui « découvrent » les Fuégiens les décrivent comme des « sauvages ». À partir de 1870, des colons s'approprient leurs terres et pillent tout sur leur passage. ›››

À voir sur Arte
Ce récit reprend les différents thèmes du documentaire *Sauvages. Au cœur des zoos humains*, de Pascal Blanchard et Victor Pujebet, qui sera diffusé le 29 septembre à 20 h 55.



MUSÉE DU QUAI BRANLY - JACQUES CHIRAC / DR

››› Petite Capeline est enlevée avec dix autres Fuégiens à l'été 1881 par un pêcheur de phoques prénommé Waalen. Ces quatre hommes, quatre femmes et trois jeunes enfants ont été « commandés » par Hagenbeck, installé à Hambourg et considéré en Europe comme le « roi des zoos humains ». Pour l'Allemand, il s'agit de la troupe la plus lointaine qu'il ait jamais présentée en Europe. Il pense ainsi avoir trouvé le « sauvage du bout du monde » et le « chaînon manquant » entre les hommes et les animaux. Une attraction, pense-t-il, qui fascinera les visiteurs.
Les Fuégiens traversent l'Atlantique dans des conditions éprouvantes – on ne leur donne qu'un peu de foin pour les couvrir en plus de leurs capes en peau de phoque. Les Occidentaux qui les ont capturés leur attribuent des surnoms que vont retenir les spectateurs : « le Féroce », « Petite Mère », sa fille « Petite Capeline ». Tous débarquent au Havre le 18 août 1881.
À leur arrivée dans le port français, ils sont « accueillis » par Albert Geoffroy Saint-Hilaire, le directeur du Jardin d'acclimatation de Paris. Informé – Hagenbeck a soigneusement diffusé l'information dans toute l'Europe – qu'une troupe de « sauvages » venus de Terre de Feu débarquerait en France avant de se rendre en Allemagne, le Français estime qu'il s'agit de « spécimens » dignes d'être exhibés au Jardin d'acclimatation dans des shows ethniques – lancés par Geoffroy Saint-Hilaire lui-même afin de renflouer les caisses de l'institution parisienne. Ce n'est donc pas la première troupe qu'il décide de livrer aux regards du public : depuis 1877, des Lapons, des Esquimaux et des Nubiens ont déjà été les « hôtes » du Jardin. Avec, à chaque fois, un immense succès.
Quelques semaines plus tard, les Fuégiens arrivent dans la capitale. Pour les visiteurs qui la découvrent, Petite Capeline n'est ni normale ni vraiment humaine puisqu'elle appartient à une « espèce inférieure », venue du plus bas niveau de l'évolution humaine. D'autant que les organisateurs, tout comme la presse, s'empressent de présenter les Fuégiens comme de redoutables « cannibales » – un atout de poids pour attirer des Parisiens avides de nouveautés et de frissons…

Terribles clichés Venus de Terre de Feu, des familles fuégiennes sont embarquées sur des navires (ci-dessus, vers 1882) à destination de l'Europe : comme Petite Capeline (ci-dessous), elles y représenteront la figure du « sauvage ».



GROUPE DE RECHERCHE ACHAC

La presse relaie alors toutes les élucubrations possibles à leur sujet: articles, affiches et guides colportent une histoire, celle de prétendus « sauvages », inventée de toutes pièces. Le public se rend par dizaines de milliers au Jardin d'acclimatation – où se dresse aujourd'hui la Fondation Louis-Vuitton – et s'amuse de ces « enfants sauvages ». Pourtant, l'état de certains d'entre eux – déjà malades avant leur capture – s'aggrave et, bien vite, plusieurs sont incapables de se maintenir debout. En outre, les voilà victimes de réactions consécutives aux vaccins administrés à leur entrée en Europe: « On les avait tous vaccinés dès leur arrivée au Jardin et [...] ils avaient aux bras de belles pustules qui ne laissaient pas que de les inquiéter », observe aors Léonce Manouvrier dans le *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*.

Une petite victime

Le 30 septembre 1881, Petite Capeline meurt la première, quinze jours seulement après avoir débarqué à Paris. Âgée d'à peine 2 ans et demi, elle est emportée par une broncho-pneumonie. C'est la première fois qu'un enfant exhibé décède au Jardin d'acclimatation. Sa mort a été enregistrée dans un acte de la mairie de Neuilly, retrouvé à l'occasion de notre enquête: « Acte de décès d'une enfant du sexe féminin, âgée de 2 ans et demi environ, née à l'île L'Hermite (Terre de Feu), issue d'une famille fuégienne, décédée au Jardin d'acclimatation. »

Les Fuégiens insistent pour organiser une cérémonie en son hommage. Ils refusent également que son corps soit transféré au Muséum ou à l'Institut pour y être disséqué et étudié, comme l'avait été le corps de Saartjie Baartman, la « vénus hottentote », par Georges Cuvier au début du XXe siècle. Le soir venu, les Fuégiens entourent le corps de Petite Capeline d'une peau de fourrure. On l'enterre à quelques pas du campement, à l'intérieur du Jardin d'acclimatation, puis un grand feu est allumé, ›››

GROUPE DE RECHERCHE ACHAC

Pulsion scopique
Les expositions d'« indigènes » organisées par le Jardin d'acclimatation de Paris assurent le succès de l'institution, où se pressent des dizaines de milliers de Parisiens.
• *Les Malabares*, cartes postales, 1902.



GROUPE DE RECHERCHE ACHAC

››› dans lequel les dix survivants jettent en offrande de la viande et du pain. Le lendemain, le spectacle reprend, comme si de rien n'était. La mère de Petite Capeline devra oublier sa fille, enterrée à quelques dizaines de mètres. L'imprésario conduit ensuite les Fuégiens en Allemagne, où Hagenbeck les attend. Au passage, il doit s'acquitter des taxes en franchissant la frontière car les Fuégiens sont considérés comme des « marchandises », au même titre que des animaux de cirque.

Ils sont ensuite exhibés au zoo de Berlin ; plusieurs sont malades. Le 14 novembre, Carl Hagenbeck constate qu'il ne peut présenter les Fuégiens en raison de leur état de santé déplorable. Cependant, très vite, les « représentations » reprennent et Hagenbeck remporte le succès commercial attendu : « Les affaires à Berlin et à Paris ont très bien marché, ce qui me fait reprendre confiance. À Paris, nous avons eu plus d'un demi-million de visiteurs pour les Fuégiens et à Berlin j'ai réussi à faire le double en six semaines… », écrit-il le 2 décembre 1881. Les Fuégiens sont, malgré leur situation sanitaire déplorable, contraints de poursuivre leur périple. Ils quittent Berlin le 5 décembre 1881 et traversent plusieurs villes de l'empire avant d'arriver à Zurich en février 1882. Ils sont toujours malades ; pis, quatre décèdent ; ils ne sont désormais plus que six. La tournée s'arrête, car Hagenbeck ne peut plus « commercialiser » des Fuégiens tombés dans un tel état d'épuisement. Le spectacle n'est plus attractif ; les visiteurs se plaignent.

La dernière étape du voyage européen se produit à Anvers, en Belgique, en avril 1882, d'où les Fuégiens prennent le bateau pour rentrer chez eux, à Punta

Exhibés au zoo de Berlin, les Fuégiens s'affaiblissent. Leur état de santé devient suffisamment précaire pour que leur « manager » s'inquiète de son commerce

Des stars bien malgré elles

Le documentaire évoque plusieurs récits. En voici cinq, divers et poignants. Aux États-Unis, le roi des exhibitions humaines se nomme Phineas Taylor Barnum (1810-1891). Il veut exhiber de prétendus « sauvages » aux côtés de ses « monstres » de foire. Il mandate un imprésario irlandais, Cunningham, qui recrute une troupe de neuf Aborigènes, les baptisant au passage de noms simples à retenir. Parmi eux se trouve Tambo *(ci-dessous)*. En 1884, un an après avoir foulé le sol américain, Tambo meurt au cours de la tournée. Cunningham fait alors momifier son corps et vend sa dépouille au musée d'une fête foraine, à Cleveland. Un siècle plus tard, l'un de ses descendants (Grand Dad Walter) retrouvera la dépouille et la rapatriera en Australie.

L'histoire de Moliko est également racontée dans le documentaire. Cette femme fait partie du peuple Kali'na (Amérindiens de Guyane française). Le ministère des Colonies a décidé de les exhiber à Paris pour mieux faire connaître cette « colonie modèle ». Moliko sera l'une des rares survivantes à retourner en Guyane après un périple mortifère en France, dont les descendants se souviennent encore.



COLL. MUSEUM OF SAINT-LOUIS

Tambo, un Aborigène d'Australie (v. 1883) qui mourra loin de sa terre.



Arenas, au Chili. Trois d'entre eux meurent avant leur retour, tandis que les trois survivants repartent malades. Un décède pendant la traversée; les deux derniers Fuégiens vivants sont accueillis par une mission anglicane.

Génocide microbien

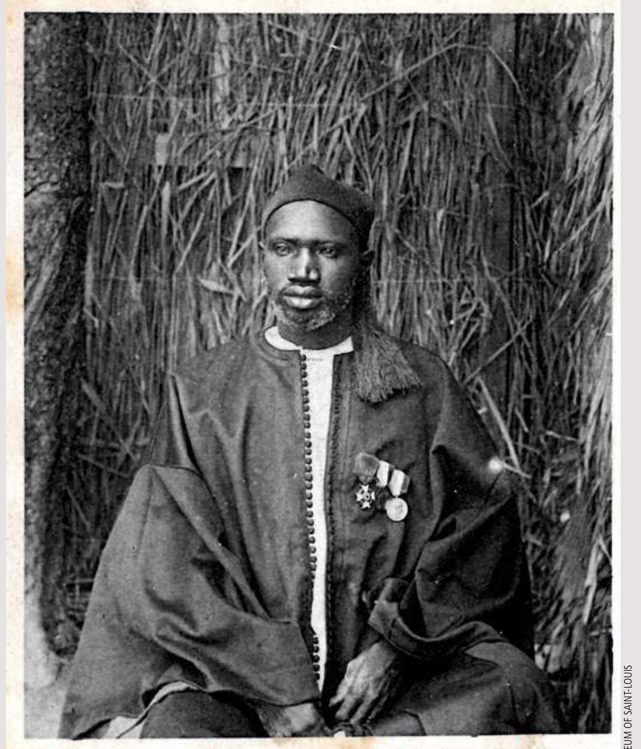
Quelques mois plus tard, le révérend Thomas Bridges, qui dirige la mission, constate la présence d'une maladie pulmonaire dans la région: les survivants l'ont sans doute rapportée avec eux. Cette terrible épidémie va décimer les Fuégiens, et la dernière représentante de ce peuple mourra en 1966.
Le film documentaire *Sauvages. Au cœur des zoos humains* révèle ces histoires incroyables et tente de redonner un nom à ces exhibés, parmi des milliers restés à jamais anonymes. On estime qu'ils ont été, de 1810 à 1940, entre 30 000 et 35 000, et que les visiteurs de ces exhibitions dans les zoos, les Expositions universelles et coloniales, les théâtres ou les villages itinérants, furent entre 1,4 et 1,6 milliard. Certaines troupes ont été vues par plus d'un million de personnes, avec un record de 50 millions de visiteurs lors de l'Exposition universelle de Paris en 1900. C'était l'attraction du dimanche. Aujourd'hui, devenu un lieu de divertissement et de culture, le Jardin d'acclimatation fut l'un des « temples du racisme » en Europe, et tout cela sans grande opposition à l'époque ni critique. C'est cette réalité que raconte le film, tel un tour du monde qui permettrait de comprendre comment, du temps des empires coloniaux, nous sommes passés d'un racisme scientifique à un racisme populaire. ◆

L'exposition au Mémorial ACTe, en Guadeloupe

À Pointe-à-Pitre, Pascal Blanchard et Lilian Thuram ont inauguré le 28 juin dernier l'exposition « Zoos humains. L'invention du sauvage » au Mémorial ACTe. Présentée pendant six mois et dévoilant plus de 400 pièces exceptionnelles (affiches, photographies, objets…), elle retrace la longue histoire des zoos humains à travers plusieurs focus, notamment sur les Kanaks de Nouvelle-Calédonie, les Kali'na de Guyane et les populations antillaises de Martinique et de Guadeloupe. P. B.

La troisième histoire évoque celle du Pygmée originaire du Congo belge Ota Benga *(ci-contre, à g.)*. En 1904, il est « recruté » avec quatre autres Pygmées et emmené aux États-Unis pour l'Exposition universelle de Saint-Louis. Il reviendra en 1906 aux États-Unis pour être présenté au zoo du Bronx, avant de se suicider en mars 1916.
Le quatrième personnage, un Kanak, Marius Kaloïe, arrive en France, avec une centaine d'autres Kanaks, en 1931. Il y est présenté comme « cannibale » au Jardin d'acclimatation et, deux fois par semaine, à l'Exposition coloniale internationale de Vincennes, où on l'exhibe cette fois-ci comme un brave « indigène » de l'Empire. Certains Kanaks sont « loués » à Hambourg, dans le zoo de Carl Hagenbeck. Mais l'exhibition fait scandale et leur retour est organisé en 1932. Marius refuse de partir: il restera par amour et se mariera avec une Française avec laquelle il aura une fille, Sylvette, qui livre un témoignage particulièrement émouvant sur son père dans le documentaire. Jean Thiam, dernier personnage dont on raconte l'histoire, vient du Sénégal. Ancien exhibé, maître bijoutier-horloger, il devient recruteur de troupes et l'un des « chefs de village » les plus réputés. Il sera onze fois médaillé pour sa participation à des expositions, notamment celle de Marseille en 1922.
Et il recevra, en 1920, la Légion d'honneur, « pour services rendus à la France ». P. B.

COLL. MUSEUM OF SAINT-LOUIS



COLL. MUSEUM OF SAINT-LOUIS

Jean Thiam, exhibé à de nombreuses reprises, et récipiendaire en 1922 de la Légion d'honneur pour services rendus à la France.

66. Expos
72. Ecrans
78. Livres
90. Voyage
94. Gastronomie

Expos

Le Verrou (1778), de Jean Honoré Fragonard (1732-1806), musée du Louvre, Paris.

MUSÉE DU LOUVRE / ANGÈLE DEQUIER

VERTIGES DE L'AMOUR AUX CIMAISES DU LOUVRE-LENS

♥♥♥ *En sept chapitres (galanterie, romantisme, séduction, libertinage, adoration, passion et mariage), le musée décline un sentiment universel.*

L'amour, l'amour toujours recommencé ! Source inépuisable d'inspiration pour les artistes, c'est un sentiment universellement partagé depuis des millénaires dans toutes les civilisations. Mais peut-on comparer les sociétés antiques – où la femme est un animal fatal, la culture du viol générale, et l'homosexualité un idéal – aux sociétés chrétiennes ou musulmanes – où les relations entre les sexes et les tabous sont différents, quoique reposant sur le même invariant : l'infériorité féminine ?
Les manières d'aimer ont évolué selon les cultures et les époques. En Occident, l'émancipation des femmes et la notion de genre ont modifié le couple, constitué désormais de deux sujets à part entière, et redéfini le sentiment amoureux autour du plaisir et du désir, et de la nécessité du consentement notamment féminin face aux contingences et aux violences de la société capitaliste.
Sept chapitres (séduction, adoration, passion, galanterie, libertinage, romantisme, mariage d'amour) constituent les piliers d'une réflexion illustrée par des chefs-d'œuvre philosophiques, littéraires et



Amour
MUSÉE LOUVRE-LENS
jusqu'au 21 janvier

PAR ÉRIC TEYSSIER

artistiques. Du *Banquet* de Platon au *Roman de la Rose*, et de Beaumarchais à Sade, Stendhal, Fourier ou Claudel, quel est l'idéal amoureux entre codes rigides et tabous sacrés, licence effrénée, partage des femmes ou liberté affirmée des deux sexes?

Un pinceau de feu

De l'Éden médiéval aux paillardises de la Renaissance, au puritanisme de l'âge classique et au romantisme échevelé du XIXe siècle, tous les grands peintres se sont essayés à la représentation de la beauté, de l'innocence primitive, de l'amour éternel, de la passion tragique, des orages du désir, de la sérénité conjugale. Les Étrusques ont bâti des tombeaux à l'effigie de couples éternels, les peintres du Moyen Âge ont magnifié la femme sous les traits de la Vierge, et ceux de la Renaissance dans les splendeurs de sa nudité, Bernin l'a saisie dans ses extases mystiques et Boucher a célébré les coquineries et galanteries des courtisanes des Lumières. Les artistes romantiques ont sublimé leurs passions d'un pinceau de feu, et les sculpteurs néo-antiques ont modelé quelques-uns des corps de marbre les plus sensuels de l'histoire, de Michel-Ange à Canova ou Rodin. À chaque époque ses représentations, ses évolutions, ses cycles. Peut-on croire encore à l'amour éternel? La vogue des romans de gare semble l'affirmer quand la réalité des divorces, des *speed dating* et des sites de rencontre proclame le temps du désamour.
L'exposition est magnifique, où se croisent tableaux, sculptures, estampes, gravures, affiches, films, signés des plus grands noms; parmi eux, Fragonard, dont l'extraordinaire *Verrou* saisit dans un tourbillon la force éphémère du désir masculin « et » féminin, qui abolit les tabous, libère les énergies et réconcilie les époques!

JOËLLE CHEVÉ

À la lisière de Blois

♥♥♥ **La plus grande université populaire, libre et gratuite – regroupant 300 historiens et proposant un Salon du livre (présidé cette année par Alain Mabanckou), 500 conférences et débats, expositions, ateliers pédagogiques, films, spectacles, concerts, dîners – ouvre ses portes sur le thème de la puissance des images. Conférence inaugurale par Michel Pastoureau, clôture avec Plantu, Christiane Taubira, invitée d'honneur, et la romancière Nancy Huston… J. C.**

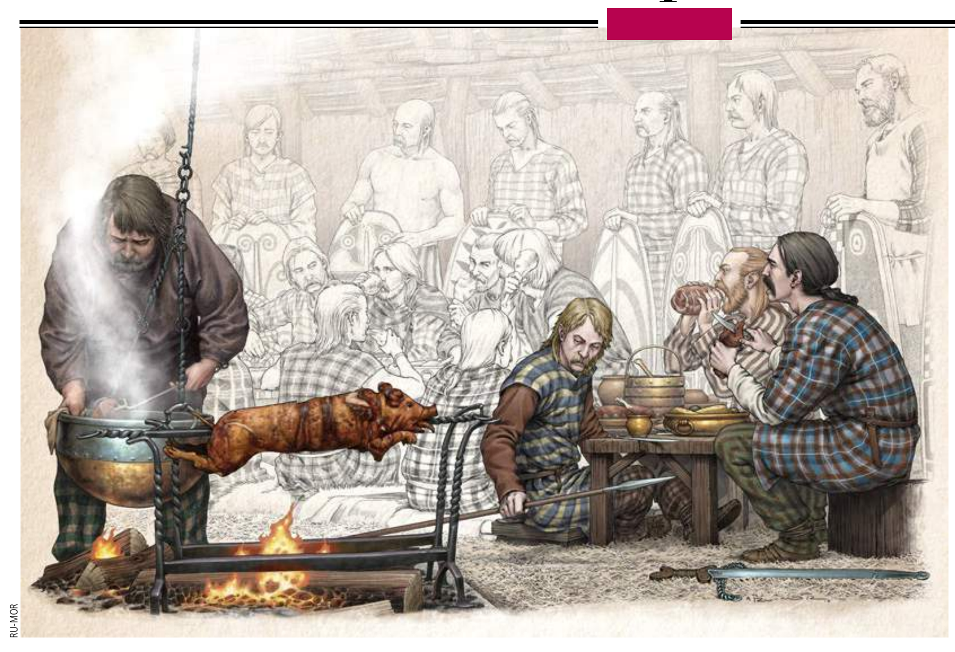
■ **21es Rendez-vous de l'Histoire,** Blois (41), du 10 au 14 octobre.
Programme disponible sur le site : www.rdv-histoire.com



ASSOCIATION FRANCE 40

LES SOLDATS DE L'AN 40

Jean-François Catteau commence la reconstitution historique à l'âge de 20 ans, en 1980, à une époque où elle est encore confidentielle. Depuis, le virus ne l'a plus lâché. Pas plus que son thème, le « Français 40 ». Incarner un grognard ou un poilu, on comprend, mais revêtir l'uniforme d'un vaincu… il fallait une certaine conviction. Pourtant, la période ne manque pas d'intérêt. Si la France connaît en 1940 l'une de ses pires défaites, ses soldats n'ont pas démérité. De plus, contrairement à ce que deux films récents (*Dunkerque* et *Les Heures sombres*) laissent croire, les Anglais n'ont pas été les seuls acteurs de la campagne de France. En réalité, les Allemands se sont souvent cassé les dents sur des blindés français bien meilleurs que leurs panzers. Ce sont ces chars que l'association de Jean-François, France 40 véhicule, s'attache à restaurer et à présenter au public. C'est cela, l'histoire vivante: démolir les idées reçues, conserver le patrimoine, le partager avec le public. Jean-François Catteau travaille à présent au Service historique de la Défense comme officier de réserve. Il a réuni 30 associations au sein du Collectif France 40 et collabore, avec ce collectif, à des documentaires produits par RMC Découverte (le dernier, signé Serge Tignière, est consacré à la bataille de Stonne). Avec leur passion, les reconstituteurs y apportent cette plus-value d'authenticité nécessaire quand on transpose l'Histoire à l'écran. Ça valait le coup de choisir cette thématique. Les soldats de l'an 1940 l'ont bien mérité… ◆


RU-MOR

GRAIN DE CELTE Deux expositions mettent à l'honneur ce peuple installé en Champagne et en Bourgogne.

LES SÉNONS, « BARBARES » TRÈS EN VUE

♥♥♥ Les Sénons sont entrés dans l'Histoire par la grande porte : la prise de Rome en 390 av. J.-C. Une Rome républicaine encore fragile, qui devra compter avec ce peuple celte originaire de Champagne-Bourgogne et dont une partie demeure en Italie. Deux expositions complémentaires, à Troyes et à Sens, évoquent leur histoire au travers d'un matériel varié issu de fouilles récentes – céramiques, bijoux, armes… –, avec des reconstitutions de domaines ruraux ou de lieux de culte, des maquettes et des dessins illustrant des scènes de banquet, d'inhumation, d'incinération, de célébration rituelle.

La présence des Sénons est attestée depuis l'âge du bronze (1350 av. J.-C.) dans un territoire stratégique entre espace atlantique et nord des Alpes, et à la confluence de la Seine et de l'Yonne. Guerriers, agriculteurs, artisans, commerçants, peu à peu se lève le voile sur ces « Barbares », alliés de Vercingétorix contre César, et qui intégrèrent les modes de construction, rites, hiérarchies sociales et modèles politiques de leurs conquérants. Un grand peuple auquel ne manquait que l'écriture ! J. C.

■ **Les Sénons. Archéologie et histoire d'un peuple gaulois,** musée Saint-Loup, Troyes (10), et Palais synodal, Sens (60), jusqu'au 29 octobre.

Tout feu, tout flamme à la Cité des sciences


PHILIPPELEVY.NET

♥♥♥ Le feu, comment l'apprivoiser, le combattre ? Objets, installations, multimédia, jeux, films irrigueront le cerveau du visiteur. De la nuit originelle à l'éblouissement de nos sociétés industrielles, le phénomène est explicité dans ses aspects physiques et chimiques (le mystère n'est éclairci qu'au XVIIIe siècle !), dans ses usages anciens (chauffer, éclairer, transformer la matière, mais aussi faire société autour du feu). Reste le paradoxe d'une planète prométhéenne prise au piège de ses incendies… J. C.

■ **Feu,** Cité des sciences et de l'industrie, Paris (19e), jusqu'au 6 janvier. Rens. : 01 40 05 80 00 et www.cite-sciences.fr

ET AUSSI

Salon international du patrimoine culturel
Carrousel du Louvre, Paris, du 25 au 28 octobre.

■

Gabrielle de Rochechouart et Mme de Montespan, de Versailles à Fontevraud. Être femme au XVIIe siècle
Abbaye de Fontevraud, jusqu'au 4 novembre.

■

Les écritures du monde : île de Pâques, les bois parlants
Musée Champollion, Figeac, jusqu'au 4 novembre 2018.

■

Rock ! Une histoire nantaise
Château des Ducs de Bretagne, Nantes, jusqu'au 10 novembre.

■

Nous les appelons Vikings !
Château des Ducs de Bretagne, Nantes, jusqu'au18 novembre.

■

Jack London dans les mers du Sud
Musée d'Aquitaine, Bordeaux, jusqu'au 2 décembre.

■

Country Life. Chefs-d'œuvre de la collection Mellon
Musée de la Chasse et de la Nature, Paris, jusqu'au 2 décembre.

■

Au temps de Galien, un médecin grec dans l'Empire romain
Musée royal de Mariémont (Belgique), jusqu'au 2 décembre.

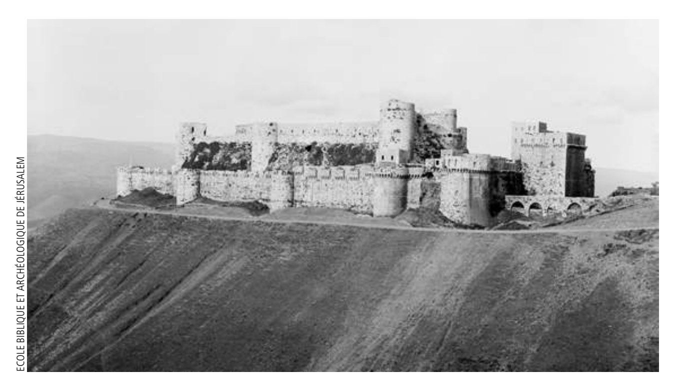
■

Le nouveau visage de la guerre. Combattre : Meuse, 1918
Mémorial de Verdun, jusqu'au 21 décembre.

À Chaillot, le crac décortiqué

♥♥♥ « Le plus beau château du monde ! », selon Lawrence d'Arabie, a derrière lui une longue histoire qui symbolise les relations de l'Occident et de l'Orient depuis l'Antiquité. Dominant la plaine de Homs, en Syrie, ce fut d'abord un site fortifié romain, puis arabo-musulman. Les croisés s'en emparent en 1099 et les hospitaliers, puis les sultans ottomans, en font le crac qui va hanter l'imaginaire chrétien jusqu'à sa redécouverte au XIXe siècle. Au centre de l'exposition, composée de maquettes, moulages, photos, dessins, peintures, etc., la figure de l'historien Paul Deschamps, qui conduit, alors que la Syrie est sous mandat de la France, les premières restaurations ; il sauve, par des moulages et des photos, des décors aujourd'hui disparus et fait rayonner ce symbole de « la Grande France », clef de la Terre sainte, mais aussi enjeu touristique et économique. Le crac (ou krak) est une des perles du patrimoine syrien. Classé par l'Unesco « patrimoine en péril », il a fait l'objet d'un relevé numérique. Mais à quand la paix ? J. C.

■ **Le crac des chevaliers. Chroniques d'un rêve de pierre,** Cité de l'architecture et du patrimoine, Paris (16e), jusqu'au14 janvier. Rens. : 01 58 51 52 00 et www.citechaillot.fr



ECOLE BIBLIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE JÉRUSALEM



DAVIDBORDES.COM

PÉRIL EN LA DEMEURE Le « beau château » figure sur la liste de l'Unesco des 55 biens du patrimoine mondial menacés. • *Ci-dessus, photo du début du XXe s. et maquette du crac des chevaliers exposée au palais de Chaillot.*

LES ARABESQUES SENSUELLES DE L'ART NOUVEAU

Art mineur, l'art nouille ? Un siècle après son avènement, un grand musée parisien célèbre l'un de ses plus meilleurs ambassadeurs.

PAR ÉLISABETH COUTURIER

« L'artiste doit rester fidèle à lui-même et à ses racines nationales », déclare Alphons (ou Alphonse) Mucha à la fin du XIXe siècle, dans un Paris où les avant-gardes internationalistes servent de jauge. Peintre, décorateur, photographe, illustrateur, graphiste, l'artiste, né en Moravie (auj. en République tchèque), accède à la gloire à 34 ans grâce aux affiches qu'il réalise pour Sarah Bernhardt. Il représente la tragédienne entourée d'entrelacs de végétaux rehaussés de tons pastel. Des images séduisantes qui propulsent leur auteur au firmament du mouvement de l'Art nouveau, baptisé « style Mucha » ou « style nouille », par ses détracteurs.
Prolixe et polyvalent, Mucha le surdoué, franc-maçon et pacifiste convaincu, poursuit un projet autrement ambitieux : défendre la culture slave et la cause de son pays, alors sous la coupe de l'Empire austro-hongrois. À partir de 1910, à son retour en Bohême, parallèlement à ses travaux d'illustrateur, l'artiste entame un ensemble de peintures historiques intitulé « L'épopée slave ». Mucha, militant activiste ?



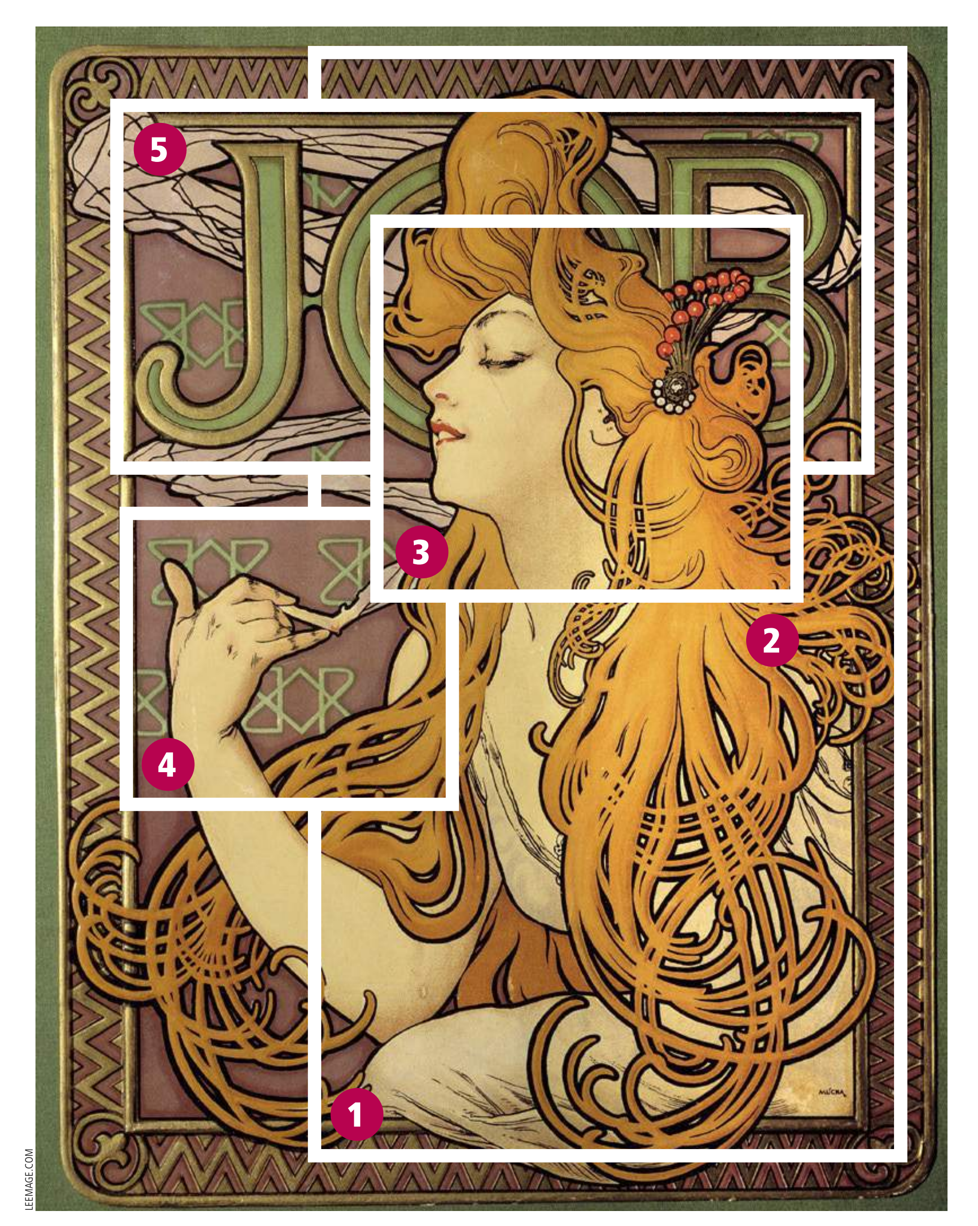
Alphonse Mucha
MUSÉE DU LUXEMBOURG
jusqu'au 27 janvier 2019

Cette facette, peu connue, est dévoilée par l'exposition du musée du Luxembourg. Mucha n'achèvera ce cycle de 20 tableaux qu'au bout de dix-huit ans – pour certains gigantesques (le plus grand mesure 8,1 x 6,1 m ; le plus petit, 4,8 x 4,6 m) – consacrés à l'histoire tchèque et au peuple slave. Le pacifisme, le patriotisme et la passion démocratique de l'artiste se reflètent dans ses mises en scène grandiloquentes représentant les épisodes marquants de l'histoire de son pays. Par exemple, l'influence des réformateurs du XVe siècle, Jan Milic et Jan Hus, ou celle de l'apôtre de la non-violence Petr Chelcický. Outre les origines mythiques des Slaves, Mucha peint également la fondation de la république monastique du mont Athos, la suppression du servage en Russie.
En 1928, l'artiste et son mécène américain Charles Crane font don de l'ensemble à la ville de Prague. Après plusieurs déménagements, « L'épopée slave » prendra place dans l'ancien Musée lapidaire, non loin du centre de Prague. Cet ensemble monumental aura traversé les soubresauts et les menaces des deux guerres mondiales et la partition de la Tchécoslovaquie. Mucha pouvait-il l'imaginer lorsqu'il entama son incroyable défi ? ◆


DR

ENTRELACS ET ENTRECHATS D'ALPHONSE MUCHA

Né en 1860 dans le sud de la Moravie, Mucha tente en vain, à 18 ans, d'entrer aux beaux-arts de Prague. Il peint, à Vienne, des décors de théâtre, puis est accepté aux beaux-arts de Munich. Il complète sa formation à Paris, à l'académie Julian, puis à l'académie Colarossi. Il y vit pendant vingt ans, fréquente les nabis, Gauguin et Sérusier. Pour gagner sa vie, il devient illustrateur : les affiches fleuries, les costumes et décors qu'il signe pour Sarah Bernhardt le rendent célèbre. Il s'engage aussi dans la défense des pays slaves et adhère au Grand Orient de France. En 1904, aux États-Unis, il rencontre Charles Crane, un milliardaire qui soutient la cause slave. Six ans plus tard, Mucha débute son « Épopée slave ». En 1918, il signe les billets de banque et timbres-poste du nouvel État de Tchécoslovaquie. En 1939, la Gestapo l'arrête en tant que franc-maçon. Il est libéré, mais sa santé se dégrade. Il meurt le 14 juillet à Prague. É. C.



PAPIER À CIGARETTE JOB

1896, LITHOGRAPHIE EN COULEURS, 66,7 x 46,4 CM, FONDATION MUCHA, PRAGUE.

Pour gagner sa vie dans la bohème parisienne de la fin du XIXe siècle, Alphonse Mucha signe de nombreuses illustrations. Un genre dénigré par les artistes, mais qu'il élève au rang d'art.

1 La femme blonde fumante. Tel est le sous-titre de cette première affiche dessinée et lithographiée par Mucha pour la marque de papier à cigarette Job (éditée par Champenois en 1896), ainsi désignée pour la différencier d'une affiche où Mucha, deux ans plus tard, représente une brune.

2 La chevelure. Elle occupe la majorité de l'espace. Son traitement est caractéristique du style de Mucha, fait de lignes sinueuses et douces, sensuelles autant que caressantes. La femme est alors comparée à une fleur qui s'épanouit.

3 Le modèle. A-t-il été inspiré à Mucha par le portrait *Beata Beatrix* (mêmes port de tête, yeux clos, chevelure rousse), de l'Anglais Dante Gabriel Rossetti, en 1872 ? Mucha aurait inversé la figure féminine et modifié son expression.

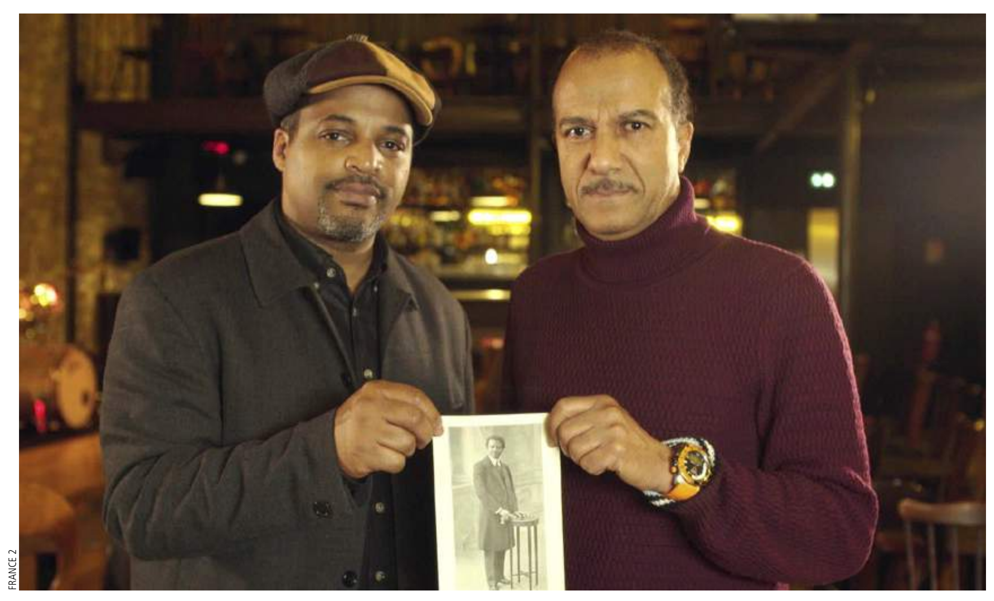
4 Transgression. Représenter une femme qui fume est presque inconcevable à cette époque où les manuels de savoir-vivre fustigent cette pratique associée aux filles de mauvaise vie. Utiliser un papier à rouler sa cigarette permettrait-il de contourner cet interdit, et aux femmes de la bonne société de fumer, comme ici, avec élégance ? C'est une des visées commerciales de l'affiche.

5 La cigarette. Depuis 1843, elle investit l'espace social. Après la fabrication manuelle, par les ouvrières de la Régie des tabacs, la production se mécanise au début des années 1870 : la machine révolutionnaire, surnommée « Gauloise », est présentée par son inventeur, Anatole Découflé, à l'Exposition universelle de 1889. Cependant, les cigarettes fabriquées à la main restent la norme : Job et Zig Zag sont alors les deux grandes marques de papiers à rouler.

Écrans

L'HEXAGONE, CETTE FIGURE MULTIETHNIQUE

♥♥♥ *Intégration, assimilation, crispation… La France de la fin du XIXe siècle aux années 2000 vue par ses enfants issus de l'immigration.*



FRANCE 2



FRANCE 2

PANEL. Réunion de famille, avec les humoristes Pascal Légitimus (ci-contre, à dr.), arrière-petit-fils du deuxième député noir de l'histoire de France, et Frédéric Chau, auteur de *Je viens de si loin* (éd. Philippe Rey).

En 1925, le visage jovial et joufflu du premier bébé Cadum s'affiche en grand sur les façades un peu partout en France. Le modèle est un bébé juif, né en France d'une mère polonaise et d'un père roumain. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il sera dénaturalisé avec toute sa famille et déporté pour faits de résistance. Même sort pour le futur Prix Nobel de physique Georges Charpak, arrivé de Pologne en France à 7 ans… Deux exemples parmi d'autres du meilleur et du pire de ce que la France a réservé comme traitement à ses immigrés. Deux destins qui reflètent les réussites en matière d'accueil, d'assimilation et d'instruction, mais aussi les trahisons qui ont émaillé l'histoire de l'immigration en France depuis les débuts de la IIIe République. Ces récits d'étrangers devenus français, évoqués dans quatre volets passionnants, qui vont de la fin du XIXe siècle aux années 2000, racontent le destin d'une nation dont nombre d'acteurs, venus d'ailleurs, ont contribué à façonner le visage de la France d'aujourd'hui.

Histoires d'une nation
DOCUMENTAIRE DE FRANÇOISE DAVISSE ET CARL ADERHOLD
Diffusion sur France 2 les 25 sept. et 2 oct. à 20 h 55 (4 x 52 minutes)

Cet ailleurs ne fut d'abord pas si lointain. Ce sont les petits pays, que la IIIe République va s'acharner à unir pour créer une nation et littéralement « faire des Français ». Le sentiment d'appartenir à un tout doit primer sur l'identité locale et régionale. Ardéchois, Bretons et Auvergnats deviendront ainsi de « bons petits Français » par l'école et la caserne, qui lissent les particularismes et les différences, notamment par l'usage du français. Puis ce seront, au fil des besoins en main-d'œuvre, mais aussi des bouleversements politiques en Europe et dans le monde, les voisins belges et surtout italiens, les Polonais, les Arméniens rescapés du génocide, les Russes blancs après la révolution bolchevique, les Espagnols, les Portugais et, enfin, dans le sillage de la décolonisation, les Nord-Africains, les Asiatiques, les Africains. Qui se

Qui se souvient que la France fut le premier pays d'immigration devant les États-Unis en 1918 et que Toul fit figure d'Ellis Island français ?

souvient que la France a fait venir des Chinois pendant la Grande Guerre, qu'elle fut en 1918 le premier pays d'immigration devant les États-Unis, et que Toul fit figure d'Ellis Island français de l'immigration polonaise de l'entre-deux-guerres ?
Le concept d'immigration choisie n'est pas nouveau, pas plus que les interrogations relatives à la cohésion nationale quand arrivent massivement des étrangers. De fait, quelle que soit la vague d'immigration, des constantes se dégagent : communautarisme, difficultés d'intégration, accès de xénophobie plus ou moins exacerbés suivant l'origine des immigrés et le contexte politique.

Volonté politique

Pourtant, en premier lieu grâce à l'école républicaine et laïque et à sa promesse d'ascension sociale par le mérite et le travail, la France a longtemps réussi à assimiler ses nouveaux citoyens. Qui le lui ont bien rendu. En témoigne par exemple l'engagement dans la Résistance de nombreux immigrés. La mort du dernier survivant du groupe Manouchian l'a récemment rappelé. Les enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants des immigrés d'hier, touchants témoins d'histoires familiales parfois dramatiques, sont également la preuve que, si elle a pu trahir, la France a aussi su accueillir. Les plus connus – présentateurs télé, sportifs, acteurs, chanteurs, intellectuels… – attestent qu'après quelques décennies nombre d'immigrés ont si bien fait racine que leurs descendants comptent souvent parmi les personnalités préférées des Français.

Les émeutes dans les banlieues, comme celles de 2005, ont fait resurgir les interrogations relatives à l'intégration, à la cohésion nationale, au pacte républicain. Le grand mérite de cet excellent documentaire est de montrer de manière dépassionnée que, dans la longue histoire de l'immigration en France, devenir pleinement français, autrement dit, faire souche, n'a jamais été évident ni facile, que les crispations identitaires ne datent pas d'hier, que l'assimilation et l'imprégnation culturelle ont souvent résulté d'un projet idéologique, d'une volonté politique, et que le contexte économique a joué dans l'acceptation des nouveaux arrivants. À voir absolument pour mieux appréhender le présent. **ISABELLE MITY**


AKH

DÉFILÉ. Des témoignages glaçants sur la plongée de tout un peuple, ou presque, dans la folie nazie.

DOCUMENTAIRE

Du cœur des ténèbres

♥♥ En 1939, trois professeurs de l'université Harvard lancent un appel à l'intention de ceux qui ont fui l'Allemagne nazie. L'objectif : évaluer les conséquences de la prise du pouvoir par Hitler sur les destins individuels. Ce sont les témoignages à chaud de ces exilés juifs, protestants, catholiques, sociaux-démocrates, communistes, qui accompagnent ici des images d'archives souvent inédites. Lus par la chanteuse allemande Ute Lemper, ils apportent un éclairage supplémentaire sur la plongée collective dans la folie de – presque – tout un peuple. I. M.

■ **Ma vie dans l'Allemagne d'Hitler,** un documentaire de Jérôme Prieur, diffusion sur Arte le 30 octobre à 20 h 50 (2 x 52 min).

THÉÂTRE

Échec et maths au IIIe Reich

♥♥♥ Acclamée au dernier Festival d'Avignon, cette pièce captivante raconte l'incroyable destin d'Alan Turing, ce mathématicien anglais qui a contribué à la victoire des Alliés en perçant les secrets de la communication allemande en 1939-1945. La mise en scène énergique de Tristan Petitgirard ne laisse pas un instant de répit. De la scolarité brillante du scientifique à sa fin tragique, c'est un portrait assez fidèle du génie bègue que dresse le remarquable Benoit Solès. En 2015, le film *Imitation Game* rendait déjà hommage au scientifique anglais. Drôle et haletante, cette version scénique ne démérite pas. Y. H.

■ **La Machine de Turing,** de et avec Benoit Solès et Amaury de Crayencour, à partir du 4 octobre au Théâtre Michel, 38, rue des Mathurins, Paris (8e). www.theatre-michel.fr et tél. : 01 42 65 35 02.



LES RENDEZ-VOUS AVEC L'HISTOIRE

Pasteur et Koch. Un duel de géants dans le monde des microbes
SAMEDI 6, **20 h 50**
Doc. de Mathieu Schwartz (2018, 90 min).
Source d'émulation, la rivalité entre le scientifique français Louis Pasteur et son homologue allemand Robert Koch a permis des avancées médicales sans égales sur tous les terrains.
■

Poutine, l'irrésistible ascension
MARDI 9, **20 h 50**
Doc. de Vitaly Mansky (Suisse-All.-Rép. tchèque, 2018, 95 min).
Cinéaste agréé dans les cercles intimes du Kremlin, Vitaly Mansky raconte la transmission des pouvoirs entre Boris Eltsine et Vladimir Poutine, un événement qui a redessiné la carte politique et sociale de la Russie et du monde.
■

La Guerre de Trente Ans
SAMEDIS 20 ET 27 **20 h 50**
Série docu-fiction de Philippe Bérenger
Huit personnages de nationalités différentes retracent la succession de conflits qui ensanglantent l'Europe entre 1618 et 1648.
■

Ma vie dans l'Allemagne d'Hitler
MARDI 30, **20 h 50**
Doc. de Jérôme Prieur (Fr., 2018, 2 x 52 min).
Des Allemands de toutes convictions racontent leur vie « avant et après le 30 janvier 1933 ». (Lire aussi la chronique ci-dessus.)
■

La Révolte des marins
MARDI 30, **22 h 35**
Doc. de Jens Becker (All., 2018, 90 min).
Il y a près de cent ans, à Kiel, des mutineries provoquent la chute de la monarchie allemande.
■

Le Cauchemar de Frankestein
MERCREDI 31, **22 h 45**
Doc. de Jean-Baptiste Pérétié (Fr., 2017, 52 min).
Plongée dans une œuvre pionnière, qui interroge la science face à Dieu, et les hommes face au progrès.

RADIO

LES RENDEZ-VOUS À PODCASTER

PAR PAUL-FRANÇOIS TRIOUX

Chasseurs de nazis
40 x 10 min
(France Culture)
https ://www.franceculture.fr/emissions/chasseurs-de-nazis

■

La Mort du général Leclerc
40 min
(Europe 1)
http://www.europe1.fr/emissions/au-coeur-de-l-histoire/lintegrale-il-y-a-70-ans-mourait-le-general-leclerc-130718-rediffusion-3709481

■

Grandes traversées : Jeanne d'Arc
5 x 120 min
(France Culture)
https ://www.franceculture.fr/emissions/jeanne-darc-une-rencontre

■

Le 2 août 1914 par ceux qui l'ont vécu
45 min
(Les nuits de France Culture)
https ://www.franceculture.fr/emissions/les-nuits-de-france-culture/soyez-temoins-le-2-aout-1914-1ere-diffusion-30051956-chaine-parisienne

■

La Torture pendant la guerre d'Algérie
5 x 30 min
(RTS La1ère)
https ://pages.rts.ch/docs/histoire-vivante/9716879-la-torture-en-algerie

■

Lawrence d'Arabie : la passion de la pureté.
85 min
(Les nuits de France Culture)
https ://www.franceculture.fr/emissions/les-nuits-de-france-culture/une-vie-une-oeuvre-thomas-edward-lawrence-la-passion-de-la-purete-1ere-diffusion-25101984

DOCUMENTAIRE

DES HOMMES EN COLÈRE

♥♥♥ Ce captivant documentaire exhume les voix du procès de Rivonia. Un éclairage rare sur l'histoire de l'Afrique du Sud.

Le procès de Rivonia, qui eut lieu entre octobre 1963 et juin 1964 devant la Haute Cour du Transvaal, en Afrique du Sud, conduisit à l'emprisonnement de Nelson Mandela et de plusieurs autres militants du Congrès national africain (ANC). Il n'existe aucune image du procès, mais les réalisateurs ont choisi l'animation pour combler ce manque et incarner notamment le menaçant procureur Percy Yutar.

Le film fait la part belle aux témoignages poignants des trois survivants, des veuves et des enfants. Les extraits des documents audiovisuels d'époque sont stupéfiants, comme celui qui vante le bonheur des vacances à Durban, que l'on visite dans un pousse-pousse tiré par un noir grimé en cheval.



JÜRGEN SCHADEBERG

FICHÉS. Parmi les militants anti-apartheid jugés, Walter Sisulu (en haut, à dr.), « l'éminence grise » de l'ANC, et Nelson Mandela (en bas, 2e à dr.).

Ce qui surprend d'emblée, c'est l'extraordinaire dignité des accusés. Leur intégrité. Leur capacité à transformer ce procès en plaidoyer politique en accusant le gouvernement d'être le seul responsable de la situation alors que le régime fondé sur l'apartheid leur reproche des agissements terroristes pour lesquels ils risquent la peine de mort. Le refus de ces hommes de quémander la clémence et leur détermination à parler d'une seule voix sont exemplaires.

YETTY HAGENDORF

■ **The State against Mandela and the Others,** un documentaire de Nicolas Champeau et Gilles Porte, 106 min, en salle le 17 octobre.

DOCUMENTAIRE

« Notorious RBG » : juge et bourreau du conservatisme

♥♥♥ La juge Ruth Bader Ginsburg, l'un des membres les plus respectés de la Cour suprême des États-Unis, est une vraie rock star. « Notorious RBG » est devenue, depuis les années 1970, à la fois l'une des héroïnes de la cause des femmes et la bête noire de tous les conservatismes états-uniens. Ce documentaire dresse un portrait intelligent de cette femme extraordinaire : des difficultés qu'elle a surmontées pour achever ses études à ses prises de position contre Donald Trump, en passant par les procès menés contre les conformismes dans l'armée, les étapes d'une vie intense sont analysées avec une profondeur historique non dénuée d'humour et moins encore d'humanité : cette grande amatrice d'opéra a été l'épouse heureuse d'un homme qui a, lui aussi, participé à ses combats. Un documentaire magnifiquement optimiste. OLIVIER COQUARD

■ **RBG,** documentaire de Betsy West et Julie Cohen, 97 min, en salle le 10 octobre.

Jeux de rôle

PAR VIRGINIE GIROD


MAJESTIC

JETEZ-VOUS À L'EAU !

Le 14 avril 1912, 23 h 40. Vous voilà dans la peau d'un mécanicien du *Titanic*. Les portes étanches des ponts inférieurs viennent d'être fermées. Le navire sombre inexorablement et vous êtes piégé dans la salle des machines. La gîte inhabituelle vers l'avant ne laisse aucun doute sur l'issue fatale de la collision avec l'iceberg. Les rivets de la coque sautent sous la pression de l'eau glacée qui s'engouffre à gros bouillons dans les cales. Évacuer le vaisseau insubmersible devient une priorité. Avec l'aide de votre chef d'équipe, qui communique avec vous d'un poste d'appel de la timonerie, vous avez une heure pour vous évader de votre enfer et espérer gagner un canot de sauvetage.
Passionnés d'histoire, les *game masters* du Majestic Escape Game ont tenu à reconstituer avec précision les dernières heures du *Titanic* dans un cadre ludique. Les pièces à explorer fourmillent de détails. Un plan du bateau vous aidera à vous repérer au gré de votre progression dans les coursives. Vous trouverez, si vous êtes assez rapide, des gilets de sauvetage identiques à ceux que fournissait la White Star Line. L'espoir, le sentiment d'urgence et l'angoisse se mêlent avec délices. Les énigmes s'enchaînent logiquement.
Loin des salons feutrés des premières classes, *Majestic* a le mérite de nous faire toucher du doigt le destin tragique des mécaniciens prisonniers des entrailles du paquebot de rêve.

■ **Majestic Escape Game,** Paris (1er). « Titanic », *escape game* pour trois à cinq joueurs. Informations et réservations : www.majestic-escapegame.paris

JEU VIDÉO

Des espions que vous aimerez

♥ 1983. Après une période de relative détente, les tensions entre l'Est et l'Ouest redoublent. *Phantom Doctrine* s'inspire de l'opposition CIA/KGB pour proposer des missions d'espionnage où, quel que soit son camp, le scénario reste le même : traquer une organisation secrète fictive afin d'éviter une Troisième Guerre mondiale. Ici, il faut pénétrer un bunker secret au cœur de Berlin ; là, suivre une piste d'armes nucléaires au Pakistan. Ajoutant au stress, le temps est un facteur clé qui conditionne souvent la réussite d'une mission. *Phantom Doctrine* souffre bien de quelques défauts, mais rien qui ne gâte le plaisir de jouer les James Bond virtuels. G. T.

■ **Phantom Doctrine,** CreativeForge Games, sur PC via Steam, 40 euros.

JEU VIDÉO

Le « mech » plus ultra



♥♥ Adapté d'un jeu de société à succès, *Scythe* mêle habilement gestion et stratégie. Alors que les blessures de la Grande Guerre ne sont pas encore pansées, le spectre du conflit resurgit déjà. Dans cette Europe alternative, il n'y a jamais eu de traité de Versailles. De vastes coalitions ont succédé aux empires centraux : empire de Saxonnie, Khanat de Crimée, Union Rusviet, République de Polonia et Royaume nordique. Dans la peau du leader d'une de ces puissances, les joueurs doivent imposer leur domination sur la région. De gigantesques robots, les « mechs », ont remplacé les chars d'assaut. Ils sont pour beaucoup dans les tactiques originales que l'on doit imaginer pour remporter les batailles. Et achèvent d'illustrer cet univers singulier dans le monde si codifié du jeu vidéo. G. T.

■ **Scythe,** Asmodee Digital, sur PC via Steam, 20 euros.



Venise
l'insolente
Venise, l'insolente
Un documentaire de Laurence Thiriat,
le dimanche 7 octobre à 17h30.
À revoir sur arte.tv, en VOD et DVD.
À l'occasion de l'exposition «Éblouissante Venise !»
au Grand Palais.
En partenariat avec :
BeauxArts
Magazine
arte
OUVERTURE PERMANENTE
iciBarbès © Christophe Trarieux - Illégitime Défense

Livres

LE MAUVAIS TOUR DU TEMPLE JOUÉ AUX CAPÉTIENS

Le calvaire enduré en prison par la famille royale jette le trouble sur le credo égalitariste de la Révolution. Mal nécessaire ou obstacle à la liberté ?

PAR THIERRY SARMANT



La famille royale au Temple : le remords de la Révolution
DE CHARLES-ÉLOI VIAL
(Perrin, 448 p., 25 euros).


WWW.BRIDGEMANIMAGES.COM

CACHOT. Le 13 août 1792, Louis XVI et les siens sont emprisonnés à la tour du Temple. • *Toile d'E. Matthew (1816-1879).*

En 1808, quand Napoléon démolit la tour du Temple, ce donjon médiéval dont la haute silhouette marquait la rive droite, il s'agit d'effacer un souvenir compromettant : le Temple matérialise la destruction physique d'une dynastie, alors même que l'Empereur entend fonder une monarchie nouvelle. Mais Napoléon a échoué : disparue, la tour du Temple subsiste comme lieu de mémoire.

Mémoire royaliste, tout d'abord, qui commémore les exécutions de Louis XVI (21 janvier 1793), Marie-Antoinette (16 octobre), Mme Élisabeth, la sœur du roi (10 mai 1794), la mort de Louis XVII (8 juin 1795) et les épreuves subies par Mme Royale, « l'orpheline du Temple », échangée avec les Autrichiens (26 décembre). Mémoire révolutionnaire, en second lieu, qui peine à justifier le sort de la famille royale par des nécessités politiques. Très tôt, le Temple a nourri toutes sortes de mythes : projets d'évasion, correspondances secrètes, substitutions de personnes, survie de Louis XVII…

Hantés par le drame « gothique »

En limier des archives, Charles-Éloi Vial déterre les documents inédits, établit les faits, détruit les légendes et les fabulations. Il montre la lente détérioration des conditions de détention de la famille royale – de la première phase de la captivité, pendant laquelle Louis XVI est servi par ses anciens domestiques, à la dernière, où son fils succombe à la tuberculose. Dans la vie quotidienne du souverain déchu, il y a encore quelque chose de royal, tandis que les derniers jours de Marie-Antoinette et de leur fils atteignent au comble de la déréliction. Mais Charles-Éloi Vial ne reste pas enfermé dans le

Temple. Il fait revivre les débats sur le roi et sa famille au sein des assemblées révolutionnaires, les polémiques des journaux, les mouvements de l'opinion. Il nous entraîne, après la destruction de la tour, dans la genèse du mythe. Faute de pèlerinage, les reliques se multiplient, vraies ou fausses. Les témoins publient des récits, parfois sincères, le plus souvent recomposés ou controuvés. Écrivains et artistes se saisissent du thème. Chateaubriand, Balzac, Victor Hugo sont hantés par le drame « gothique » qui s'est joué dans l'ancien donjon des Templiers.

Le Temple divise les républicains. Mal nécessaire, pour les uns, et réponse légitime à des siècles d'oppression. Pour les autres, telle Mme de Staël, le Temple, « prison de tous les Français », symbolise les excès d'une montée aux extrêmes qui installe la violence au cœur de la politique et fait obstacle à l'avènement de la liberté en France. Non seulement le remords, mais bien l'échec de la Révolution… ◆

ET AUSSI

Napoléon et les siens : un système de famille
de Vincent Haegele
(Perrin, 432 p., 24,90 euros).

■ **Juger la reine**
d'Emmanuel de Waresquiel
(Tallandier, 368 p., 22,50 euros).

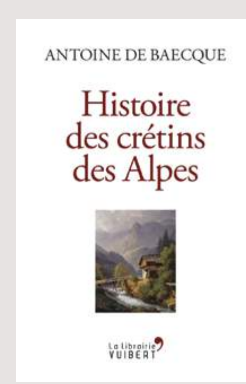
L'ère du bonheur par la consommation



♥♥♥ Cette somme constitue une première dans l'histoire de la recherche – et de l'édition : retracer les grandes étapes de l'histoire de la consommation de 1840 à nos jours. Des ruptures, il y en a eu depuis le XIXe siècle, « lorsque, avec l'avènement du capitalisme industriel, la production marchande s'empare des biens de consommation », ce qu'elle continue de faire de nos jours, même si les données ont changé, « dans un contexte de faible croissance, de délitement de la société salariale et d'individualisation croissante des comportements ». Un autre élément intervient, bien sûr : la fin de la croyance dans l'élévation continue du niveau de vie pour tous… Les connaissances de l'auteur semblent encyclopédiques, mais il ne jargonne jamais. Il multiplie, période par période, les exemples, les faits signifiants puisés dans la presse, la publicité, la littérature : métamorphose des campagnes, budget des ménages, loisirs, crédit, nourriture, logement, habillement, transports, etc. Si l'accroissement de la consommation, note-t-il dans sa conclusion, « continue d'être synonyme d'accès au bonheur », il constate cependant que de plus en plus de consommateurs « sont déçus par une consommation qui ne parvient pas à remplir l'existence », tandis qu'une nouvelle notion s'installe : la défense de l'environnement. Et il avance dans ses dernières lignes la perspective d'une « frugalité choisie »… Choisie ou heureuse ? DENIS LEFEBVRE

■ **La Révolution matérielle. Histoire de la consommation : XIXe-XXIe siècle,** de Jean-Claude Daumas (Flammarion, 590 p., 26 euros).

Espèce en voie de disparition ?



♥♥♥ En France, au cœur du XIXe siècle, il existait environ 20 000 crétins des Alpes. Cette pathologie se manifestait par un état de dégénérescence physique, d'arriération mentale, et se révélait par la présence d'un goitre. Elle était la conséquence d'un dysfonctionnement de la glande thyroïde dû à une carence en iode. Il fallut du temps pour comprendre cette maladie, et plus encore pour que les autorités sanitaires prennent des mesures prophylactiques en distribuant du sel iodé dans les montagnes. Dans ce livre sérieux et facétieux, Antoine de Baecque raconte comment ces gens furent laissés à leur triste sort pendant près d'un demi-siècle, sans traitement ni considération. Il montre aussi comment cette figure du crétin fut reprise par la littérature, avec des personnages de marginaux et de rebelles hostiles à la société, comme des Diogène des hauts pâturages. Entre histoire de la médecine et histoire sociale, Antoine de Baecque arpente ces Alpes qu'il connaît bien en traitant ce sujet aussi inattendu que passionnant. LAURENT LEMIRE

■ **Histoire des crétins des Alpes,** d'Antoine de Baecque (La Librairie Vuibert, 190 p., 19,90 euros).

L'AMÉRIQUE DANS TOUS SES ÉTATS

♥♥♥ *Bertrand Van Ruymbeke livre une somme magistrale sur l'histoire et les peuples fondateurs de ce pays-continent – « le meilleur espoir du monde », selon Thomas Jefferson.*

Des explorations des conquistadores à l'élection de Donald Trump, à peine plus de cinq siècles se sont écoulés. Une période relativement courte, mais complexe, étonnante et fascinante. Riche de singularités, le récit national outre-Atlantique est en perpétuelle réécriture et peine à se défaire des clichés et des approximations. Spécialiste de la civilisation et de l'histoire américaines, Bertrand Van Ruymbeke s'attache dans cette œuvre remarquable à renouveler le sujet en tenant compte des dernières avancées de la recherche. Un tour de force qui ravira les passionnés autant que les simples curieux. Fruit de plusieurs années de travail, cette brillante synthèse nous invite à entreprendre un voyage au cœur de l'expérience américaine, c'est-à-dire d'un pays relativement jeune, profondément attaché à son territoire, son modèle, ses valeurs et ses institutions, mais où persistent néanmoins les inégalités, les tensions raciales et une violence endémique. Avec finesse et rigueur, l'auteur nous fait revivre, grâce à un savant croisement de sources, les différentes étapes de la construction nationale, de la colonisation britannique à la conquête de l'Ouest en passant par l'indépendance et l'épreuve de la guerre civile. Il explique comment cette lointaine nation – « le meilleur espoir du monde », selon le mot de Thomas Jefferson – a su d'abord se forger dans l'adversité avant d'étendre son influence.

Histoire des États-Unis de 1492 à nos jours
DE BERTRAND VAN RUYMBEKE
(Tallandier, 880 p., 29,50 euros).

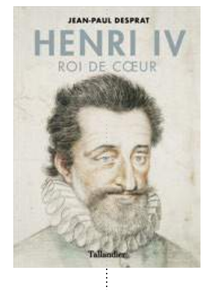
L'émergence de la grande république outre-Atlantique au rang de superpuissance mondiale est replacée dans le contexte des relations internationales. Au fil des pages, on suit les soldats américains, tantôt portés par des idéaux et tantôt galvanisés par des intérêts géostratégiques, se jeter dans le feu de l'action, des Philippines à l'Afghanistan en passant par l'Europe ou le Pacifique.

Surtout, l'un des principaux mérites de l'auteur est de favoriser une approche multiculturelle du sujet. Il accorde ainsi une large part aux revendications des minorités, en s'intéressant à la ségrégation, aux Amérindiens ou aux droits des femmes. Les États-Unis sont nés d'un creuset de nationalités, d'un melting-pot que symbolise la statue de la Liberté. Mêlant la grande à la petite histoire, Bertrand Van Ruymbeke nous brosse les contours du « rêve américain », cette vague promesse qui voudrait qu'à force de travail, de foi et de persévérance les plus folles espérances soient permises, en particulier celle de faire fortune. Enfin, il nous entraîne dans les arcanes du pouvoir, nous révélant les dessous de l'assassinat de JFK, du scandale du Watergate et de l'affaire Lewinsky. La clarté de l'exposition, la précision de la démonstration et le développement font de cet ouvrage, malgré sa longueur, un pur régal de lecture. Une utile somme de connaissances pour le chercheur et le néophyte.

FARID AMEUR

Les deux visages du Vert Galant, « roi de cœur » et autocrate épique

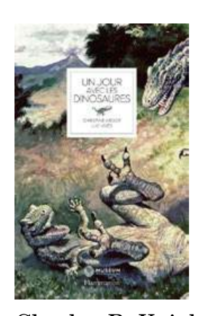
♥♥♥ **De l'aveu de l'auteur, il est « acrobatique » de consacrer un livre de plus à Henri IV, dont tant d'historiens ont sondé les complexités et les ambiguïtés. Une face noire, celle du rusé Béarnais thuriféraire de la loi salique qui, par une messe, monte sur le trône de France et instaure la monarchie absolue ; celle du ladre ingrat envers ses anciens compagnons d'armes, mais libéral pour lui-même, ses femmes, ses bâtiments, sa passion du jeu, qui pressure son peuple d'impôts contre la promesse jamais tenue d'une poule au pot, et va-t-en-guerre alors que la France savoure la paix revenue. Et puis, il y a la face lumineuse, qui échappe aux contingences du temps, par sa modernité, son universalité, celle du roi de tolérance à une époque d'intransigeance. C'est ce « roi de cœur » qui a fasciné l'auteur et inspiré une analyse politique, philosophique, théologique et humaniste approfondie et sensible, nourrie d'une belle érudition, dominée par la figure de Montaigne et servie par un superbe talent de conteur.**



JOËLLE CHEVÉ

■ **Henri IV, roi de cœur,** de Jean-Paul Desprat (Tallandier, 592 p., 19,90 euros).

Allosaure, stégosaure et autres muses



♥♥♥ Stégosaure, tricératops, diplodocus, allosaure, iguanodon et autres *Tyrannosaurus rex* règnent, au sein du Jardin des Plantes, dans la galerie de Paléontologie du Muséum national d'histoire naturelle – qui fête ses 120 ans cette année. Comparer ses spécimens avec leurs reconstitutions et représentations, scientifiques ou fantasmées, des peintures de Charles R. Knight et Zdenek Burian, aux films de Steven Spielberg, est le propos de ce bel ouvrage illustré qui enchantera tous les fans du sujet. **VÉRONIQUE DUMAS**

■ **Un jour avec les dinosaures,** de Christine Argot et Luc Vivès, photographies d'Éric Sanders (Flammarion-MNH, 224 p., 29,90 euros).

Le chef-d'œuvre inconnu de Rembrandt



♥♥ Automne 2016. Jan Six, galeriste et spécialiste de la peinture hollandaise du XVIIe siècle, identifie dans le catalogue d'une vente londonienne le portrait d'un jeune homme, attribué au cercle de Rembrandt, comme étant un Rembrandt. Reste à réunir les preuves. La peinture ne porte ni date, ni signature, et n'a jamais été recensée. Jan Six raconte dans son ouvrage l'excitation de sa découverte puis le déroulement des recherches, menées avec des experts, des conservateurs de musée, des restaurateurs, mobilisant la science et la technologie, jusqu'à la glorieuse conclusion, révélée en mai 2018, qui confirmait son intuition première. Captivante, l'enquête nous plonge au cœur du siècle d'or néerlandais. Et laisse rêveur. Car bien d'autres chefs-d'œuvre restent sans doute à découvrir… **MATHILDE SAMBRE**

■ **Le Portrait d'un jeune homme de Rembrandt,** de Jan Six (Payot, 160 p., 20 euros).

MEILLEURES VENTES

Bio et essai

1. ***Un été avec Homère***
   SYLVAIN TESSON Ed. des Équateurs.
2. ***Sapiens : une brève histoire de l'humanité***
   YUVAL NOAH HARARI Albin Michel.
3. ***Le miracle Spinoza***
   FRÉDÉRIC LENOIR, Fayard.

SOURCE : *LIVRE HEBDO* (AOÛT 2018)

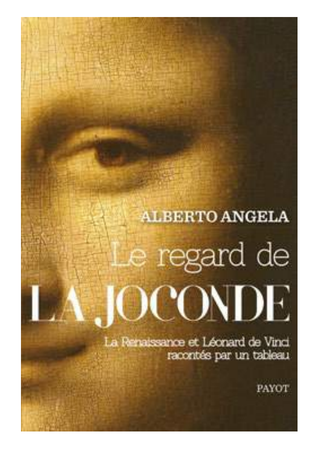
LUEUR DANS LE SOURIRE DE MONA LISA

♥♥♥ *Ah, le mystère de l'identité de la Joconde !… Et si l'on tenait enfin une piste ?*

Mais qui se dissimule derrière le sourire de la Joconde ? L'épouse du marchand florentin Francesco Giocando, comme le veut la doxa ? Gian Giacomo Caprotti, dit Salai, élève proche et, dit-on, amant de Leonard ? Ou – observez bien les yeux plissés de la dame – ne s'agirait-il pas plutôt d'une esclave d'Extrême-Orient ? Voire de la mère de Léonard, recouverte – il faut vraiment fixer la toile – d'une légère mantille noire ?
Toutes ces hypothèses circulent depuis des lustres. Il

Le Regard de la Joconde
D'ALBERTO ANGELA
(Payot, 360 p., 23,50 euros).

y en a une autre, selon Alberto Angela, plus troublante… Dans son nouveau livre-enquête, ce formidable documentariste italien, qui a reçu le Prix étranger *Historia* 2018, nous prend par la main pour revisiter cette énigme. Lui qui, chaque mois, ressuscite le patrimoine transalpin en prime time sur la Rai et a déjà relaté dans ses livres l'Empire romain, en suivant un sesterce de main en main (*Empire*), et Pompéi



(*Les Trois Jours de Pompéi*). Le procédé est le même. Tout est objet d'investigation et de vérification pour Angela. Les vêtements de l'époque, les pigments utilisés, les relations politiques de Léonard à Milan, Florence, Rome ou Mantoue. Alberto a même fait appel à la police scientifique pour travailler sur le seul autoportrait de Léonard que l'on possède. Un Léonard déjà très âgé. Or, en le « rajeunissant » par des procédés numériques, se dévoile un visage très ressemblant à celui d'un dessin que l'on suspectait, sans preuve, de représenter le peintre ! Pour la nouvelle identité possible de Mona Lisa, on ne vous dira rien. Lisez le livre ! Vous ne devriez pas être déçu ! Il y a du Borgia dans l'air…

GUILLAUME MALAURIE

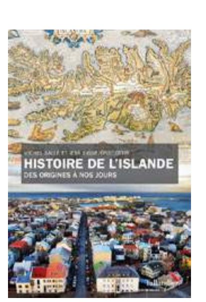
Commode redescend dans l'arène



♥♥♥ Depuis *Gladiator* (2000), Commode (161-192), dernier empereur de la dynastie des Antonins, qui porta l'Empire à son apogée, incarne le début de sa fin. Éric Teyssier, biographe de Spartacus et de Pompée, lui consacre un livre magistral, le premier en français, qui dissipe les caricatures à la lumière de toutes les sources disponibles. Une famille dépravée et un père lointain, l'empereur soldat et philosophe, Marc Aurèle, confronté aux premières incursions barbares, aux pestes récurrentes et à une crise économique. Dans ce climat de fin du monde, la passion de Commode pour les gladiateurs lui vaut une grande popularité auprès d'une plèbe qui ignore ses débauches et la déliquescence de son pouvoir, abandonné à ses favoris. Mais dès lors qu'il descend dans l'arène et viole les codes du combat pour s'assurer la victoire, il n'est plus digne de la pourpre impériale. Assassiné à l'instigation de sa favorite, Marcia, il laisse derrière lui un empire fragilisé prêt à accueillir un césar en cuirasse. Un répit de trois siècles pour la *pax romana*… J. C.

■ **Commode,** d'Éric Teyssier (Perrin, 380 p., 23 euros).

Sagas et magma islandais

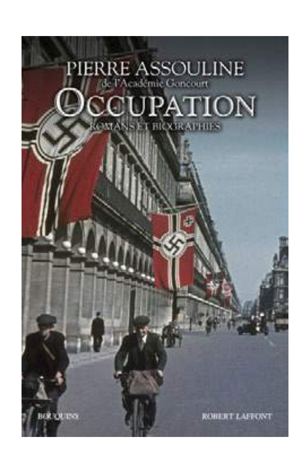


♥♥♥ L'ouvrage du spécialiste de l'Islande Michel Sallé et de l'historienne de l'art Æsa Sigurjónsdóttir ouvre des horizons insoupçonnés sur l'une des nations les plus singulières d'Europe. Deux fois plus grande que l'Irlande, la « terre de glace » est, depuis le IXe siècle, période à laquelle des Norvégiens s'y implantent, ouverte sur l'extérieur. Dotés dès 930 d'un parlement, l'Althing, d'une langue écrite, l'islandais, dans laquelle sont immortalisées les sagas, chefs-d'œuvre de la littérature médiévale, unis par un fort sentiment d'appartenance à une communauté, les Islandais, longtemps dominés par la Norvège, puis le Danemark, n'ont pas connu une histoire de tout repos. De la colonisation à ses négociations avec l'UE, voici la destinée d'un peuple aussi ingénieux que déterminé, indépendant depuis seulement un siècle, et dont l'économie florissante fait aujourd'hui bien des envieux. **V. D.**

■ **Histoire de l'Islande,** de Michel Sallé et Æsa Sigurjónsdóttir (Tallandier, coll. « Histoire de », 272 p., 20,50 euros).

Assouline, l'Occupation et son secret

♥♥♥ La collection « Bouquins » reprend en un volume cinq romans et biographies de Pierre Assouline autour d'un seul thème, la Seconde Guerre mondiale. Ce bel ensemble permet de revenir sur un auteur cumulard, biographe-journaliste-romancier, qui déclarait en 1994 : « Tout écrivain écrit par rapport à son secret. » Le lecteur peut-il dénicher son secret dans ses livres ? Une biographie ouvre le volume. Celle consacrée en 1986 à Jean Jardin, l'ancien directeur de cabinet de Pierre Laval, qui a échappé à l'épuration, avant de se mettre au service de la droite et du patronat, éminence grise et grand argentier.



N'y a-t-il qu'une seule biographie dans cette anthologie ? L'hésitation s'installe. Que dire de *Fleuve Combelle*, publié en 1997 ? Lucien Combelle a été pendant la guerre rédacteur en chef de *Révolution nationale*, une feuille collaborationniste. Il n'a jamais renié son passé par la suite. Un tel itinéraire aurait dû rebuter Assouline ; pourtant, les deux hommes sont devenus amis. Ce livre offre un portrait de Combelle, mais aussi, en creux, un portrait d'Assouline, qui entend toujours aller plus loin, lui qui déclarait à *Livres hebdo* en septembre 1998 : « À la limite, les réponses m'intéressent moins que les questions. »

Une telle démarche ne peut contenter ceux qui ont réponse à tout pour la période de l'Occupation, et la polémique a été importante à la sortie de ce livre, surtout quand il écrit : « Qui suis-je pour réclamer des comptes ? » Entre le blanc et le noir, pour lui il y a le gris, et Assouline dans son avant-propos offre « une apologie de la zone grise ».

En permanence, le thème de l'ambiguïté domine dans ses romans : *Lutetia* (2005) ou *Sigmaringen* (2014). Et que dire de *La Cliente*, roman sur la dénonciation – à sa parution, en 1998, certains ont dit que c'était « une guerre civile ambulante » ! *La Cliente* traite du « Mal ordinaire, dans toute sa bassesse, sa lâcheté [...] une zone grise secouée de doutes, de compromis ». Assouline donne l'impression de toujours vivre et d'entretenir un rapport troublant avec l'Occupation, et avec sa judéité. Le « secret » de l'auteur est-il là ? D. L.

■ **Occupation. Romans et biographies,** de Pierre Assouline (Robert Laffont, « Bouquins », 1317 p., 32 euros).

WESTERN À REBOURS

♥♥♥ Un récit itinérant dans les États-Unis des années 1840, à contre-courant de la fièvre de l'or.

Au milieu du XIXe siècle, Håkan Söderström, un jeune paysan suédois, débarque en Californie. Seul et sans le sou, il n'a qu'un seul but : retrouver son frère aîné à New York. Il entreprend à pied, plein d'espoir, la traversée de ce pays-continent, à contre-courant du flot incessant des immigrants qui se ruent à la conquête de l'Ouest. Sur ces terres vierges, les instincts semblent se libérer. La dynamique mêle agressivité et esprit messianique, soif de liberté et opportunisme. Dans une sorte de quête initiatique, Håkan doit affronter les éléments naturels et les êtres humains. D'où les personnages truculents avec lesquels il doit composer, et parfois se défaire : des chercheurs d'or exaltés, une tenancière de saloon, des fanatiques religieux, des Indiens, de hors-la-loi et des shérifs à la gâchette facile. Une multitude livrée aux détresses et aux convoitises, à l'ivresse du gain, au désir de faire fortune à n'importe quel prix. Autant de rencontres imprévues qui le transforment en héros malgré lui, ou plutôt en légende vivante, et qui l'amènent à se réfugier au cœur du désert, pour ne plus être étranger à lui-même et aux autres.



Finaliste du prix Pulitzer, *Au loin* est un récit étonnant, captivant et poétique, avec en point d'orgue un scénario riche en rebondissements. Il interroge la question de la solitude, de l'altérité et de l'affirmation de soi, mais aussi de l'expérience migratoire, de la vanité et du rapport à la nature. Pour son premier roman, l'Américain Hernán Díaz nous livre un western ambitieux, plein de justesse historique et de modernité. Avec, en prime, une prose savoureuse, magnifiquement traduite en langue française, ce qui en fait un plaisir de lecture. À découvrir, absolument ! F. A.

■ **Au loin,** de Hernán Diaz (Delcourt, 336 p., 21,50 euros).

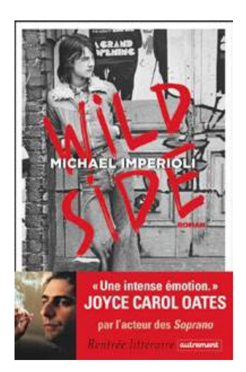
Le génie et l'ingénu

♥♥ Anton, ingénieur en aéronautique, peut-il poursuivre ses recherches sur les fusées de Wernher von Braun sans se soucier de leurs applications militaires ? Rester neutre face aux crimes des nazis, tout en combattant à leurs côtés pour défendre sa patrie ? Trahir le Reich sans trahir l'Allemagne ? Autant de questions qui taraudèrent de nombreux Allemands… Il faudra à Anton, pour entrer en résistance, l'exemple de deux femmes : sa cousine Hanne, ardente jeune résistante, et Adriane, photographe condamnée par la Gestapo à fuir l'Allemagne. La rigueur documentaire et la précision de la narration séduiront les amateurs d'histoire concrète, celle des recherches sur les V2 ou des combats sur le front de l'Est, largement développés. Ce beau roman placé sous le signe de la culture contre la barbarie et du sacrifice contre la servitude fait écho aux vers de Robert Desnos, en 1943 : « Ce cœur haïssait la guerre/Voilà qu'il bat pour le combat et la bataille. » J. C.



■ **Ce cœur qui haïssait la guerre,** de Michel Heurtault (Albin Michel, 733 p., 24,50 euros).

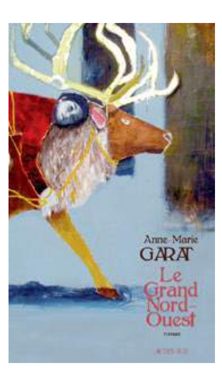
Manhattan transfert avec Lou Reed



♥♥ Connu pour avoir incarné Moltisanti, le lieutenant mafieux protégé par Tony Soprano dans la série télévisée, Michael Imperioli passe ici au roman avec bonheur. Matthew, 16 ans, quitte les rives sombres du Queens pour celles de Manhattan. Nouvelle vie. Nouveau lycée. Nouvel immeuble. Nouveau voisin : Lou Reed ! Un beau roman d'apprentissage, puissant et attachant, qui nous plonge dans le New York des années 1970. Celui de la morosité économique, de la décomposition urbaine et de l'inauguration du Word Trade Center… **GÉRARD DE CORTANZE**

■ **Wild Side,** de Michael Imperioli (Autrement, 297 p., 21 euros).

En cavale au pays des caribous



♥♥♥ Où les histoires prennent-elles leur source et où vont-elles une fois racontées ? Telle est la double question que ne cesse de se poser Anne-Marie Garat et à laquelle tentent de répondre Lorna del Rio et sa petite-fille Jessie lors d'un périple qui les mène de la Californie à l'Alaska. Anne-Marie Garat aime à le répéter : le roman familial s'écrit en chambre noire. Par « chambre noire », il faut entendre la photo, mais aussi tous les récits, légendes, histoires, mirages d'enfants et autres poursuites de trésors. C'est à ce fabuleux voyage, intime et romanesque, que nous invite le roman *Le Grand Nord-Ouest*. **G. C.**

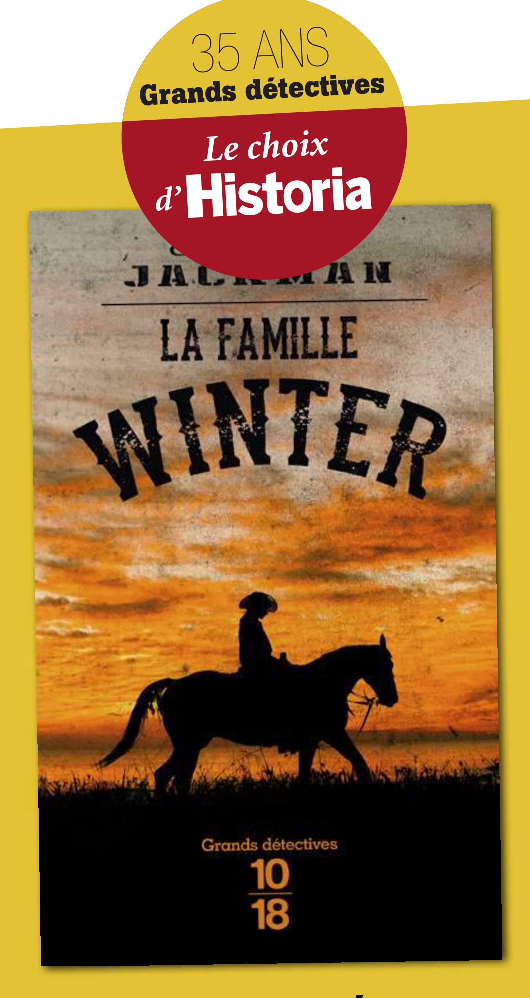
■ **Le Grand Nord-Ouest,** d'Anne-Marie Garat (Actes Sud, 320 p., 21,50 euros).

MEILLEURES VENTES

Roman et polar

1. ***Abigaël : messagère des anges (vol. 3)***
   MARIE-BERNADETTE DUPUY (Calmann Levy)
2. ***Carnaval noir***
   METIN ARDITI (Grasset et Fasquelle)
3. ***Marée funèbre***
   ANNE PERRY (10/18)

SOURCE : *LIVRE HEBDO* (AOÛT 2018)



LA CHEVAUCHÉE DES MORTS CONFÉDÉRÉS

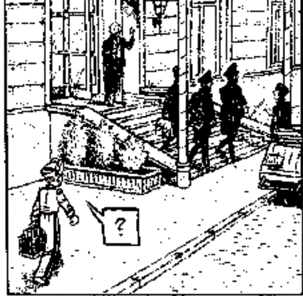
En pleine guerre de Sécession, un détachement des forces de l'Union est créé pour leurrer les confédérés. Dans ses rangs, des psychopathes, des as de la gâchette, des aventuriers sans foi ni loi. Et Augustus Winter, un être à part, insensible à la douleur et à la morale, véritable incarnation du mal. Née du chaos de la guerre, unie par le crime et le goût de la destruction, ladite « famille Winter » écume le territoire pendant trois décennies, témoin privilégié de l'avancée de la civilisation, mais aussi de l'hypocrisie des règles et de la duplicité des édiles. Dans son sillage, elle ne laisse que la mort et la désolation, renvoyant à la société le reflet amplifié de sa propre brutalité. Cette chevauchée infernale magnifiquement écrite, au croisement du western épique et du thriller sanglant, est gorgée de cynisme et de violence. Comme dirait l'autre, c'est du brutal ! ISABELLE MITY

■ **La Famille Winter,** de Clifford Jackman (10/18, 416 p., 8,80 euros).









SPIROU À L'ÉPREUVE DE LA BLITZKRIEG

♥♥♥ *Le groom du Moustic Hôtel se retrouve pris dans la tourmente de l'offensive sur la Belgique en mai 1940.*

Créé en 1938 par Rob-Vel, Spirou était à l'origine un groom de fantaisie, un pur héros d'évasion. Mais pourquoi ne pas replacer le personnage dans son contexte historique ? C'est le pari tenté par Émile Bravo. Dix ans après l'excellent *Journal d'un ingénu*, on retrouve le groom du Moustic Hôtel en janvier 1940. Pour l'heure, la Belgique retient son souffle. Mais un matin de mai, Bruxelles se réveille sous les bombes, et les troupes alliées ont à peine le temps d'arriver en renfort qu'elles sont bousculées par la Wehrmacht. Après quelques jours, la croix gammée flotte sur Bruxelles. Fidèle à ses choix, Émile Bravo choisit de montrer cette guerre par les yeux d'un garçon ingénu. Le jeune groom vient en aide aux petites gens. Même s'il n'a aucune prise sur les événements, il n'en est pas moins choqué par ce qu'il voit : des officiers français et britanniques plus prompts à se disputer qu'à combattre les nazis ; des réfugiés juifs allemands traités comme des espions ; des Belges séduits par le fascisme et collaborant avec l'ennemi dès les premiers jours de l'Occupation… Bien que candide, Spirou a une conscience, au contraire de Fantasio, qui cumule les tares. Tour à tour soldat fanfaron, déserteur égoïste, journaliste collaborationniste et travailleur volontaire en Allemagne, il n'est plus le second rôle comique dont on avait l'habitude. Chez Spirou, la naïveté est un bouclier, mais elle fait de Fantasio la victime idéale de la propagande nazie. Une opposition assez surprenante, même si, dans des périodes aussi sombres, le choix entre le bien et le mal ne tient qu'à un fil… **LAURENT VISSIÈRE**

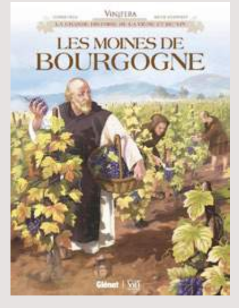


Spirou ou l'Espoir malgré tout (partie 1 : « Un mauvais départ »)
D'ÉMILE BRAVO
(Dupuis, 88 p., 16,50 euros).

ET AUSSI

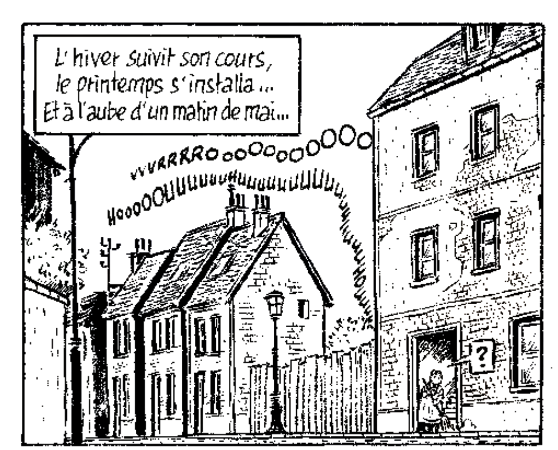
Imperium

En 85 av. J.-C., Sylla vient de battre Mithridate, roi du Pont, et touche au sommet de sa gloire. Parmi le tribut qu'il exige du vaincu se trouve Narcès, son médecin personnel, inventeur de la médecine par le poison. Le consul demande à ce dernier de le mithridatiser à son tour, mais ingérer chaque jour des doses de poison n'est pas anodin, et cette expérience transforme le consul au point que ses hommes ne le reconnaissent plus. Librement basé sur le récit de Plutarque, cet opus offre une originale réflexion sur le pouvoir. **L. V.**
de R. Penet et L. Bollée
(Glénat, 88 p., 19,50 euros).



Les Moines de Bourgogne (coll. « Vinifera »)

En ce début du XIIe siècle, les moines de Cîteaux rejettent la splendeur insolente de Cluny pour développer leur petite communauté. Ils défrichent quelques coteaux dans la région de Nuits et s'aperçoivent que la vigne y rend bien – c'est le début d'une formidable aventure ! Comme la naissance des vignobles de Bourgogne n'est guère documentée, Éric Corbeyran imagine la carrière de Simon, un humble convers de Cîteaux, devenu spécialiste de la vigne et du vin. Un album passionnant de la série « Vinifera », consacrée à l'histoire du vin. **L. V.**
d'É. Corbeyran et B. Goepfert
(Glénat, 56 p., 14,50 euros).


L'hiver suivit son cours, le printemps s'installa ... Et à l'aube d'un matin de mai...
VVVRRRROoooOOOOOOOO
HoooOOUUUUUUUUUUUUU
?

HUUUUUUUUÔÔOOOOOOOOO
VVVVRRRROOUUUUUUUUUU
?
?

VRROOOOOOOOOO
BOM!
BOM!
BOM!
BOM!

VVVRRRROOOOOOOOOOOOOO
BOM!
BOM!
BOM!
BOM!
BOM!
!!!


Qu'est-ce qui s'passe, madame Quiquenet, on nous bombarde ?
Je... Je n'sais pas... Il y a plein d'avions...

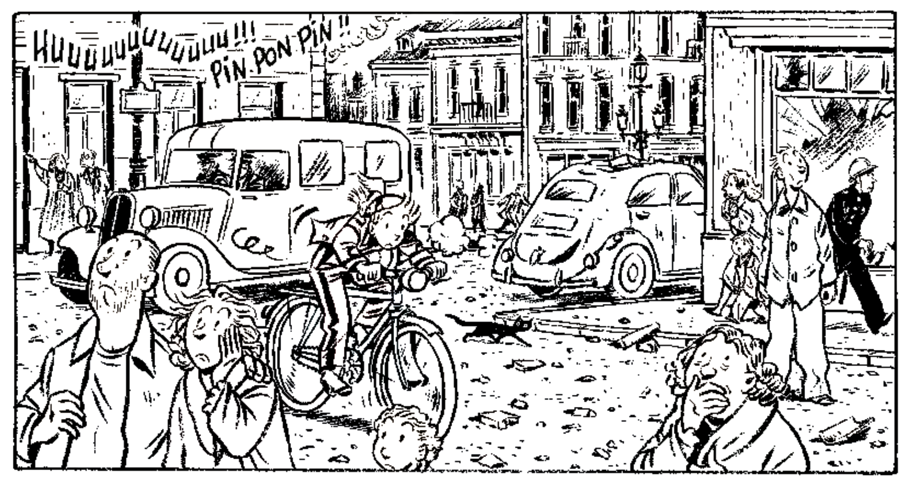
LES ALLEMANDS NOUS ATTAQUENT ! ON VIENT DE L'ANNONCER À LA RADIO !
OH, MON DIEU !

Sans déclaration de guerre comme en 14, les vaches ! Paraît qu'ils s'en prennent aussi à la Hollande !
Qu'est-ce qu'on va devenir ?

On ne se laissera pas faire ! Les Français et les Anglais arrivent pour nous aider à les repousser !
Oh non ! Pas une nouvelle boucherie !

Où vas-tu, Spirou ?
À l'hôtel, j'ai un pressentiment...
Quoi ? Tu vas travailler ?

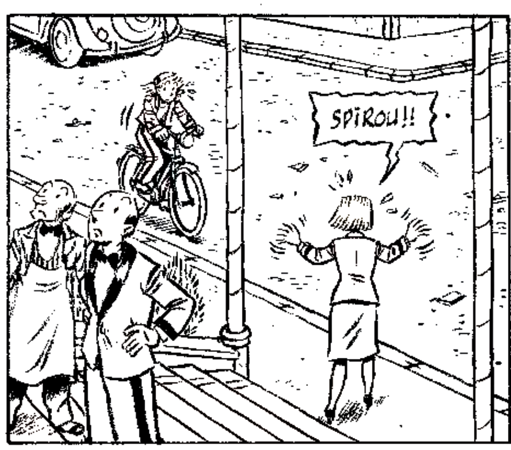
Mais tu es fou ! C'est dans un abri qu'il faut aller !
Je serai prudent !
16


Huuuuuuuuuuu!!!
PIN PON PIN!!


HALTE, ON NE PASSE PAS!

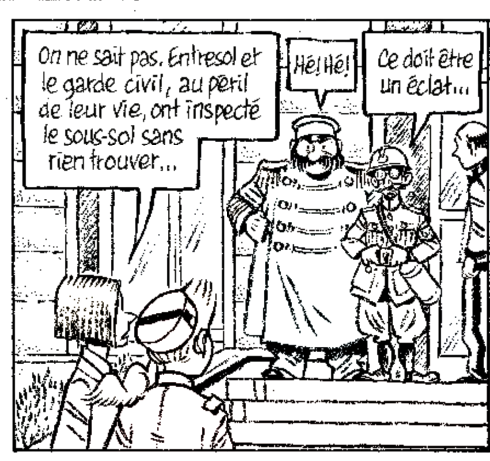

Mais les avions sont partis et l'hôtel où je travaille est tout près d'ici...
Désolé, c'est dangereux, des bombes sont tombées dans le secteur.


C'est bon, laissez-le, la garde civile territoriale a tout vérifié, l'alerte est levée...
Bien, chef!


SPIROU!!


OH, LÀ, LÀ! ON L'A ÉCHAPPÉ BELLE! On a bien cru qu'une bombe avait touché l'hôtel!
Moi aussi, je suis rassuré.


Y a quand même un truc qui est tombé sur le toit et qui a traversé tous les étages jusqu'à la cave, mais c'est pas une bombe.
Sans blague! Et c'est quoi alors?

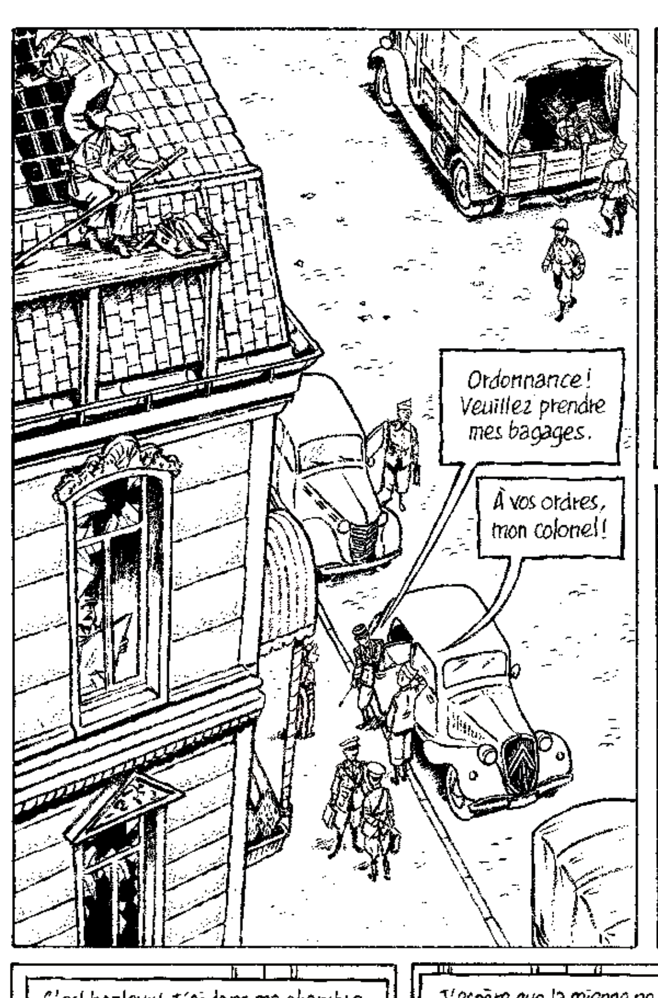

On ne sait pas. Entresol et le garde civil, au péril de leur vie, ont inspecté le sous-sol sans rien trouver...
Hé! Hé!
Ce doit être un éclat...


Un éclat? Qui transperce tout un immeuble?
Dis donc, toi! Tu mettrais en doute notre parole?


J'ai fait 14-18, jeune homme, des bombes allemandes, j'en ai vu! Mais pas dans cette cave...
MORVEUX!


Ça suffit! L'heure est grave, restons unis! Nous allons faire réparer les dégâts sans tarder, car je viens d'apprendre que l'hôtel est réquisitionné...
Ah?


Nous accueillons les officiers des armées alliées qui viennent nous secourir...
AAAAH!
L'établissement reprend donc du service. OFFICIELLEMENT!
Hi! Hi! Hi!


Ordonnance ! Veuillez prendre mes bagages.
À vos ordres, mon colonel !


Soyez les bienvenus ! Puis-je vous être utile, colonel ?
?


Tss !
Ha ! Ha !


Alors, blanc bec, on cherche à aider l'armée française ? Porte ça, ça m'soulagera...


Les Rosbifs sont déjà là ?
Les Anglais ? Oui...
Ah, bon sang, j'espère que vous leur avez pas refilé les meilleures piaules...


C'est honteux ! J'ai dans ma chambre un trou béant au sol comme au plafond !
Excusez-nous, nous faisons notre possible pour arranger ce problème.


J'espère que la mienne ne souffre pas des mêmes désagréments...
Colonel de Launay...
Colonel Chester...
Bonjour colonel. Voyons ça...

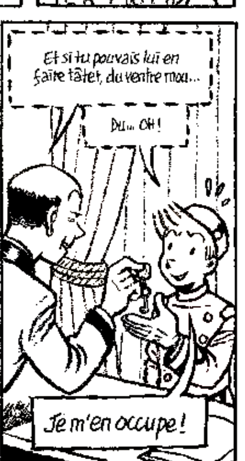

Heu... Non, la vôtre, la 25, est intacte.
Comment ?! Dans ce pays les premiers servis seraient les plus mal lotis ? J'exige un échange !


Hum... Peut-être êtes-vous logé à l'aune de votre aide militaire : un malheureux régiment...
OH !


Vous êtes fort désobligeant, monsieur.
Je suis franc ; c'est de famille depuis Jeanne d'Arc...
Comment y mouche le Rosbif ! Khrrr !


Je n'aimerais même pas partager la victoire quand notre armée aura bouté le Boche hors de la Belgique, ce pitoyable ventre mou.
Spirou !


Monsieur, nous disposons de plusieurs divisions !
Broutilles !
Tiens, donne plutôt la 27 au Français...
La 27 ? Mais...
18


Et si tu pouvais lui en faire tâter, du ventre mou...
Du... OH !
Je m'en occupe !

Voyage

CHRONIQUE D'UNE NAISSANCE, D'UNE MORT ET D'UNE RÉSURRECTION

À l'image de la Grèce, l'Acropole d'Athènes a connu bien des vicissitudes. Et aujourd'hui, les restaurations n'évoquent qu'une période, fastueuse, celle de Périclès.

PAR JEAN-YVES BORIAUD

Le site, planté depuis l'Antiquité dans le cœur de la cité, offre au visiteur quatre chefs-d'œuvre : les Propylées (une entrée monumentale), les temples d'Athéna Nikê (« Victoire »), de l'Érechthéion et du Parthénon. Lorsque l'on prend en compte les vicissitudes qui ont agité l'histoire d'Athènes, qu'elle nous ait préservé ces monuments, c'est déjà beaucoup ! Quant au dépouillement qui les met en valeur, il n'est, ni plus ni moins, que le résultat de choix culturels drastiques.



THE GRANGER COLLECTION NYC/RUE DES ARCHIVES

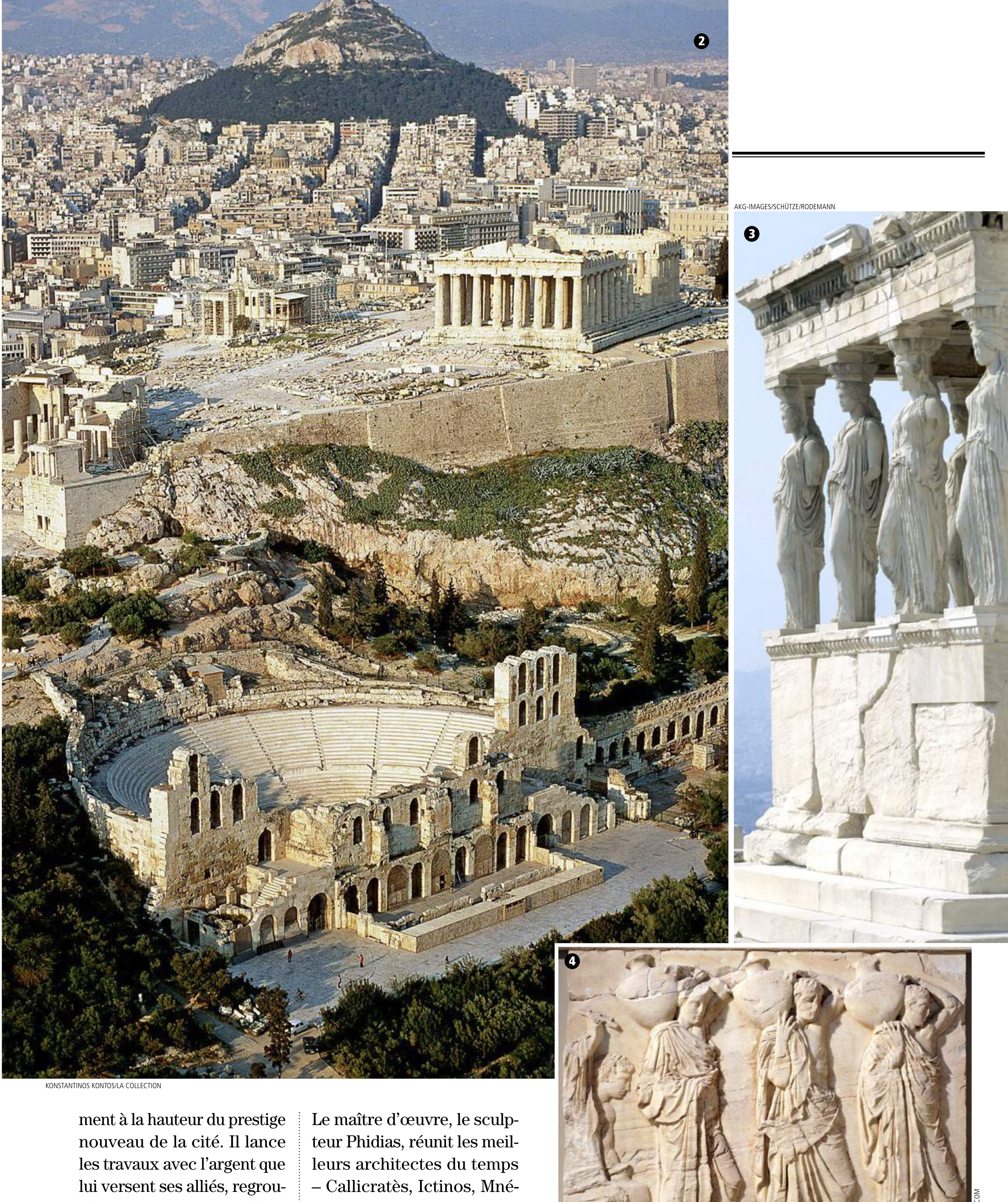
SEIZE SIÈCLES D'HISTOIRE. (1) Symbole de la Grèce dans le monde, l'Acropole accueille, le 23 mai 1833, Oton Ier de Bavière, le nouveau roi du pays libéré du joug turc *(tableau de Peter von Hess réalisé en 1839, Nouvelle Pinacothèque, Munich)*. (2) Vue aérienne du site : au premier plan, l'odéon d'Hérode Atticus (161 apr. J.-C.), puis la plate-forme de l'Acropole, dominée, au fond, par le mont Lycabette. (3) Chefs-d'œuvre de l'art classique, l'Érechthéion et son portique des Caryatides. (4) Fragment de la frise ouest du Parthénon (les porteuses de hydries – des vases à eau), visible au musée de l'Acropole.

L'Acropole est le fruit, au Ve siècle av. J.-C., de la volonté d'un homme d'État de haut vol, Périclès, après un des épisodes les plus dramatiques de l'histoire athénienne : la destruction de la ville par le roi perse Xerxès, venu, en 480, venger au cœur de la terre grecque la défaite subie, dix ans plus tôt, par son père, Darius, à Marathon. Une bien mauvaise idée : après avoir traversé la Grèce sans grande difficulté (les Thermopyles, vues du côté perse, ne furent qu'une péripétie…) et rasé le rocher sacré, il assista, depuis là, à la déroute de sa flotte devant Salamine. Les trières grecques éperonnèrent les lourds navires de guerre orientaux, et les marins athéniens purent, comme l'écrit Eschyle, massacrer les Perses « comme des poissons qu'on vient de prendre au filet ». Les Perses revinrent à Athènes un an plus tard parachever leur œuvre de destruction : on n'en fut débarrassé qu'après la bataille de Platées (479), mais il ne demeurait pierre sur pierre de l'ancienne acropole.

Puissance et gloire

Le rocher resta ainsi, à l'état de ruine, durant trente longues années, les fantassins athéniens ayant juré à Platées, dit la légende, de ne relever aucun des temples incendiés par les envahisseurs, mais de les laisser en l'état « pour rappeler aux générations futures l'impiété des Barbares ».

Périclès (v. 495-429), restaurateur, par les armes et la diplomatie, de la puissance athénienne, exige un monu-



2

AKG-IMAGES/SCHÜTZE/RODEMANN

3

4

KONSTANTINOS KONTOS/LA COLLECTION

WWW.BRIDGEMANIMAGES.COM

ment à la hauteur du prestige nouveau de la cité. Il lance les travaux avec l'argent que lui versent ses alliés, regroupés dans la ligue de Délos, en échange de la protection de la flotte athénienne contre les armées perses.

Le maître d'œuvre, le sculpteur Phidias, réunit les meilleurs architectes du temps – Callicratès, Ictinos, Mnésiclès… Sur le rocher, agrandi par plusieurs terrasses, les travaux se succèdent : d'abord (de 447 ›››

››› à 438), un édifice destiné à abriter l'effigie, plaquée d'or et d'ivoire, d'Athéna Parthénos (« jeune fille »): le Parthénon; puis, à partir de 437, les Propylées (un proche monumental), confiées à Mnésiclès. Quant au temple d'Athéna Nikê, il est édifié de 432 à 421 sur sa terrasse bordée de sa balustrade aux Victoires.

Et c'est enfin, de 421 à 406, l'Érechthéion, cher aux Athéniens: s'il est consacré à l'Athéna Polias (« protectrice de la cité »), il conservait tous les souvenirs des temps mythiques de la cité: la « mer » (un bassin d'eau salée), suscitée par Poséidon lors de la dispute entre le dieu marin et Athéna pour la possession de l'Attique; l'olivier, surgi du sol après un coup de lance exécuté par la déesse; le cénotaphe d'Érechthée, fondateur mythique de la ville… Sans oublier sa célèbre tribune des Caryatides.

L'espace entre ces monuments, aujourd'hui vide, ne l'était guère au Ve siècle! Entre Propylées et Parthénon se dressait la gigantesque statue de bronze d'une Athéna en armes (10 m). Et, partout, un foisonnement de stèles et d'offrandes, de tailles fort variables, depuis le modeste ex-voto jusqu'à de grands bronzes, comme un cheval de Troie de cinq ou six mètres de hauteur, attribué à Strongylion.

CHARITÉ BIEN ORDONNÉE. Périclès restaure le prestige des Athéniens, mis à mal par le sac de la ville par les Perses en 480. Et n'hésite pas à puiser dans le trésor de guerre amassé par ses alliés pour ériger une nouvelle Acropole.

AKG-IMAGES

Le décor de l'Acropole est ainsi fixé, même si, à l'époque romaine, on se croit obligé de « compléter » le monument avec un temple circulaire, offert à « la déesse Rome et à César Auguste » et un pilier soutenant un quadrige conduit par Agrippa, le gendre d'Auguste. Malgré ces initiatives, l'Acropole garde une relative intégrité jusqu'au passage, en 267 apr. J.-C., d'un peuple germanique, les Hérules, qui la dévastent, avant qu'en 392 l'empereur chrétien Théodose y interdise toute pratique païenne, et qu'en 529 un arrêt de Justinien, en fermant les écoles philosophiques, n'en vide les sanctuaires pour un bon siècle…

L'Acropole ne reprend vie qu'à l'époque byzantine, quand les chrétiens transforment le Parthénon et l'Érechthéion en églises, dédiées à la Vierge Marie: il faut alors réorienter le Parthénon, dont l'entrée devient le chœur du sanctuaire, et percer les murs de quelques fenêtres. La même métamorphose s'opère pour l'Érechthéion, où l'on creuse aussi plusieurs tombes.

Du XIIIe au XVe siècle, les croisés transforment le site en un château, avec une formidable « tour Franque » de 26 mètres de hauteur: l'Acropole, ainsi militarisée, perd son caractère religieux, même si le Parthénon reste la « cathédrale de la Vierge ». Puis ce sont les Turcs: en juin 1456, trois ans après la prise de Constantinople, le pacha Omar s'empare du rocher et transforme le Parthénon en mosquée: l'Acropole, désormais interdite aux chrétiens, devient une citadelle endormie.

Une lente renaissance

C'est la poudre qui va la réveiller: dans les années 1640-1650, une explosion fait sauter le toit des Propylées, transformées en une poudrière. Viennent ensuite *(lire l'encadré ci-contre)* les tristes exploits du Vénitien Morosini. Quant à Athéna Nikê, les Turcs l'avaient déjà démantelée pour édifier un rempart avec ses pierres.

Dernier désastre: les ravages occasionnés par lord Elgin (1766-1841), ambassadeur de la Grande-Bretagne auprès de la Sublime Porte, qui fit jeter à terre les corniches sud

VOTRE SÉJOUR

Si l'on veut se faire une idée de l'Athènes de la grande époque – celle des Ve et IVe siècles –, on commencera évidemment par l'Acropole et les 14 000 m² de son musée. En sortant de là, on ira au théâtre de Dionysos, où furent jouées en leur temps les pièces d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane. Au nord-ouest de l'Acropole, on se dirigera vers l'Aréopage, où siégeait, de nuit, le plus redoutable des tribunaux athéniens. Puis ce sera l'Agora (la place publique) et son musée, installé dans le portique d'Attale, reconstruit à l'identique par l'École américaine d'archéologie de 1953 à 1956 (ne pas manquer la machine à tirer au sort!), le cimetière antique du Céramique et son musée. Tout cela est un minimum: il serait dommage de manquer la Pnyx, où se réunissait l'ecclésia (l'assemblée du peuple) et de ne pas faire la (facile) ascension de la colline de Philopappos, d'où l'on a la meilleure vue possible sur l'Acropole… Indispensable donc, pour un pareil marathon, de se loger à proximité du centre historique. On choisira un hôtel stratégiquement bien placé: si, pour des raisons budgétaires, on se refuse le Grande-Bretagne – chargé d'histoire –, sur la place Syntagma, on optera soit pour les hauts de la rue Syngrou (Athen's Gate Hotel), soit pour l'espace compris entre l'avenue Syngrou et Denys-l'Aréopagite (la rue qui longe le mur sud de l'Acropole), soit pour les alentours de la place Syntagma. À midi, le mieux sera, pour retrouver


DR

Bar de l'hôtel Grande-Bretagne.

L'HOMME DU GRAND BOUM

En cette fin d'été 1687, la garnison de l'Acropole tremble : le terrible Vénitien Francesco Morosini approche. La population turque de la « ville basse » s'est réfugiée sur le rocher, et les ouvriers ont abattu le sanctuaire d'Athéna Nikê pour renforcer le mur ouest et y installer une batterie.
Le 21 septembre, les 10 000 hommes de Morosini ont débarqué au Pirée – des mercenaires, allemands et suédois pour la plupart, commandés par le comte de Königsmark. Deux jours plus tard, l'Acropole est sous le feu de quatre batteries. Le 25, le dépôt de poudre des Propylées saute, mais la pire des catastrophes est pour la nuit du 26 : sûrs que les Occidentaux ne tireraient pas sur le Parthénon, les Turcs y ont entassé leurs munitions. Ils se trompent : un boulet déchire vers minuit le toit de l'édifice et déclenche un formidable feu d'artifice. 300 soldats y perdent la vie et l'incendie dure deux jours.
Le 28, les survivants capitulent, et les « vainqueurs » viennent constater les dégâts : le Parthénon n'a plus de toit, son pronaos (l'entrée) et son naos (la salle principale) sont endommagés. Du côté nord, il manque huit colonnes, et cinq du côté sud, sans compter les impacts des boulets tirés sur la façade ouest. L'année suivante, en avril, Morosini est contraint de quitter la


THE PICTURE DESK LTD

capitale grecque. Chez lui, c'est un héros et il est élu doge. Il mourra à Nauplie, en 1694. Il est enterré à Venise, dans l'église Santo Stefano. J.-Y. B.

du Parthénon pour mieux en arracher les métopes, démonter une partie de l'Érechthéion et emporter une caryatide, vandalisme qui émeut jusqu'au *disdar*, le gouverneur militaire turc de la citadelle…
L'Acropole retrouve quelque temps plus tard, hélas, son rôle de forteresse au cours de la guerre d'indépendance grecque (1821-1830). Lorsque le dernier *disdar* s'enfuit, elle n'est plus qu'un champ de ruines. Une fois la Grèce libérée, l'Acropole est confiée à l'architecte Leo von Klentze, qui « démilitarise » le rocher et fixe pour sa restauration un programme précis : démolition des bâtiments militaires, dégagement et restauration, dans un délai de quatre ans, du Parthénon, de l'Érechthéion et des Propylées. L'objectif : remettre en lumière, par tous les moyens, l'Acropole « véritable », celle de Périclès.
Commence donc un travail opiniâtre de restauration (ou de restitution) : en démolissant la muraille ottomane, au sud, on retrouve l'essentiel des éléments d'Athéna Nikê, qui est reconstruit dès la fin des années 1830. Dix ans plus tard, l'Érechthéion est dégagé, et l'intérieur du Parthénon déblayé en 1843. En 1875, disparaît, après une ardente polémique, l'ultime vestige du château croisé, la tour Franque. Puis, de 1885 à 1889, c'est la « grande fouille » : apparaissent les magnifiques korai (statues de jeunes filles) renversées par les Perses en 480. La première sort de terre le 5 février 1886 et donne l'idée de ce que pouvait être le décor de l'Acropole avant le passage des armées perses. Vers 1900, le programme de Klentze est accompli, et Panagiotis Cavvadias, secrétaire de la Société archéologique d'Athènes, triomphe : « La Grèce offre au monde civilisé une Acropole désormais purifiée, comme il sied, de tout barbarisme ! » Mais il faut, inlassablement, « restaurer les restaurations » effectuées à la hâte : Athéna Nikê est reconstruite trois fois (1834-1835, 1935-1940 et 2003-2004).
Un siècle plus tard, en 2015, les démontages-remontages des blocs de marbre du même temple d'Athéna Nikê et de l'Érechthéion sont enfin terminés et, comme le visiteur peut aujourd'hui le constater, le Parthénon, avec l'ajout progressif de ces blocs de marbre modernes, retrouve une nouvelle jeunesse, plus « péricléen » aujourd'hui qu'il ne le fut depuis des siècles. ◆

Retrouvez notre numéro Spécial *Sparte-Athènes : la guerre du Péloponnèse* (nº 44), en kiosque le 5 octobre.

vigueur, de se contenter d'un *gyro* (sandwich), d'un *pita* (feuilleté) ou bien, si l'on tient à s'asseoir, d'une *gémista* (légume farci) raisonnablement huileuse, dans l'une des tavernes de la place Monastiráki.
Pour le soir, si l'on opte pour la facilité, on pourra se contenter de l'un des nombreux restaurants de la Plaka, le vieux quartier au pied de l'Acropole (pourquoi pas le célèbre Kafeneion, rue Epicharmou ?), mais rien de mieux que de prendre le métro vers le Pirée et d'aller savourer des poissons en bord de mer, à Pasalimani ou, plutôt, à Tourkolimano… De quoi retrouver suffisamment d'énergie pour aller le lendemain, dès l'aurore, visiter le Musée archéologique national. J.-Y. B.

Gastronomie

BECS FINS ET PALAIS RÉPUBLICAINS

Marianne, bonne mère, sait nourrir ses édiles et convie, le 22 septembre 1900, pas moins de 20 000 maires venus de métropole et d'outre-mer.

PAR PATRICK RAMBOURG

Peu avant la fin de l'Exposition universelle de 1900, la République fête ses maires en les invitant à un banquet, à Paris, le samedi 22 septembre, dans les jardins des Tuileries. Pendant des jours, les journaux titrent sur l'événement: « Préparatifs du banquet des maires » (*L'Aurore*, le 22 septembre), « Le banquet des maires » (*L'Ouest-Éclair*, le 23 septembre) ou encore « Le banquet des maires. L'apothéose de la République – Les représentants des communes de France acclament le chef de l'État… » (*Le Radical*, le 24 septembre), etc.

Le moment est mémorable et marque les esprits. Pour le consul Adolphe Démy, il a un « caractère à la fois patriotique et politique, militaire et civique »; il coïncide avec le 108e anniversaire de la proclamation de la République, en 1792, qui est aussi celui de la victoire de Valmy, le 20 septembre, « premier triomphe de la jeune armée de la France nouvelle ».



FOURNÉE. Pour nourrir cette troupe de convives, il fallait une armée de petites mains : pas moins de 3 000 personnes, selon *Le Petit Journal*.

Pas moins de 20 000 maires, dont certains venus d'Algérie et habillés en burnous de gala, assisteront au repas, sans compter les députés, les préfets, les sous-préfets et les membres du gouvernement. Ce qui crée une confusion des chiffres, car nous ne connaissons pas le nombre de personnes qui prirent place à table; certains parlent d'environ 23 000 convives, voire plus.

Dans son discours, le président de la République, Émile Loubet, remercie les maires d'avoir répondu à son invitation: « Cette imposante assemblée est autre chose qu'un ralliement de combat », dit-il. « Nationale par le nombre et le caractère de ses membres, elle est nationale aussi par les sentiments qui l'animent et par son objet. »

À LA SAINT-HUBERT, FAISONS BONNE CHÈRE !

Saint Hubert est le patron des chasseurs, c'est pourquoi les plats dénommés ainsi sont principalement à base de gibier, comme les « ballottines de faisans saint-hubert » du banquet des maires. Dans le *Dictionnaire général de la cuisine française* (1839), on trouve des « rouelles de cerf à la saint-hubert », qui sont lardées, passées dans une casserole avec de la graisse, mouillées au bouillon et au vin rouge, assaisonnées de sel, poivre, citron vert et bouquet garni. La sauce liée au roux est sucrée et garnie de cornichons et de pruneaux de Tours. « Ce ragoût princier est toujours d'étiquette au repas de la Saint-Hubert, quand on fête cet anniversaire à la campagne », précise le dictionnaire. Dans *La Cuisine classique* (1856), Urbain Dubois et Émile Bernard proposent des « filets de lièvre glacés à la saint-hubert ». Pour Escoffier (1903), l'appellation « implique toujours l'emploi du gibier noir désigné comme petite venaison ». Le cuisinier Joseph Favre explique que le potage à la « purée de gibier » peut se nommer



AMBOISE. Fête de la St-Hubert.

« du nom du gibier qui en fait la base; crème de râle de genêt à la saint-hubert; coulis de pluvier à la saint-hubert, etc. », mais que si plusieurs gibiers composent la préparation, alors on utilise « le nom générique de saint-hubert ». **P. R.**

DEUX ADRESSES

Le Lièvre Gourmand, 28, quai du Châtelet, Orléans. Tél. : 02 38 53 66 14.
Le Cerf, 30, rue du Général-de-Gaulle, Marlenheim (67). Tél. : 03 88 87 73 73.

C'est une « communion fraternelle des représentants du pays dans la capitale de la France », témoigne un contemporain.
Un tel banquet demande une organisation minutieuse ; celle-ci revient au traiteur Potel et Chabot, maison fondée en 1820. Son directeur condense ses instructions dans une brochure pour son personnel (3000 personnes, selon *Le Petit Journal*).

Le banquet des faisans

« Chaque maître d'hôtel, sommelier ou caviste » reçoit l'un de ces petits guides lui assignant, heure par heure, son travail. Il prévoit que le service commence le jeudi à 8 heures pour le « triage du matériel » ; que les tables, disposées sous de grands chapiteaux, soient nappées l'après-midi, et la vaisselle mise le vendredi dès 7 heures du matin : « Une assiette plate par couvert, un grand verre, un verre à bordeaux, un verre à champagne, un verre à liqueur, une tasse à café, une serviette. » L'argenterie ne sera disposée que le samedi à partir de 5 heures du matin, deux morceaux de sucre seront mis dans chaque soucoupe à café, deux petits pains dans les serviettes, puis les vins ordinaires et l'eau minérale sur les tables.
À 10 heures, les vins fins et les bouteilles de fine champagne commenceront à être débouchés. Tout doit être prêt à l'arrivée des convives, les mets comme les maîtres d'hôtel – en habit avec des gants blancs et la moustache rasée. Sur les tables sont disposées des pancartes indiquant les départements pour le placement des maires, le menu-programme (quatre pages), accompagné entre autres du discours d'Émile Loubet et de son portrait. *Le Triomphe de la République*, du sculpteur Dalou, avec la devise « Liberté, paix, fraternité », figure sur la couverture du menu. En arrière-plan, des pavillons et palais du front de Seine de l'Exposition universelle. En dernière page, un cartouche symbolise la République française, avec le coq, les faisceaux, le bonnet phrygien et l'abréviation « R.F. ». Les deuxième et troisième pages présentent les mets et les vins du banquet et les réjouissances de la salle des fêtes.
Hors-d'œuvre, darnes de saumon glacées parisienne, filet de bœuf en Bellevue, pains de caneton de Rouen, poulardes de Bresse rôties, ballottines de faisan saint-hubert, salade Potel, glaces succès, condés et dessert : tels furent les plats consommés, accompagnés de preignac et de saint-julien, de haut-sauternes, de beaune, de « Margaux J. Calvet 1887 » et de champagne Montebello, sans oublier les liqueurs et les cigares. Un moment convivial et gastronomique dont les maires se souviendront longtemps. ◆

Le vin

PAR GÉRARD MUTEAUD



BONUM VINUM. Des vignes connues depuis l'empereur Probus (IIIe s.).

BRIDGEMANIMAGES.COM

LE CHÂTEAU GRILLET

La plus petite appellation de France – et l'une des meilleures !

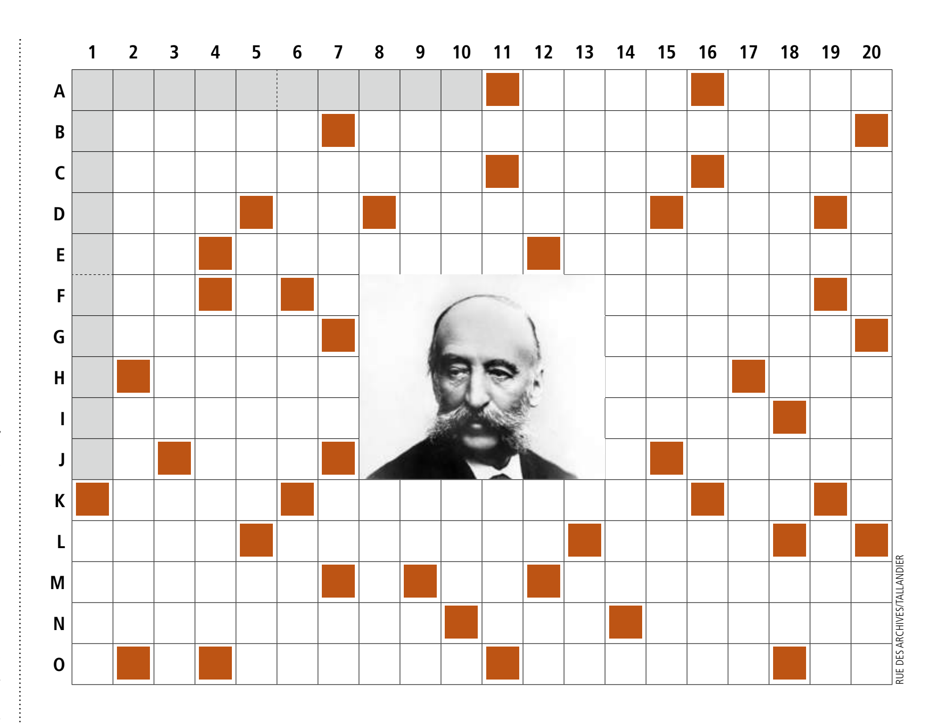
C'est un cas unique. Celui d'une appellation monopole depuis 1936, l'AOC Château-Grillet, située au sud de Vienne, sur la rive droite du Rhône, d'une superficie de moins de quatre hectares, ce qui en fait la plus petite appellation de France. Ce vignoble, à la production confidentielle (environ 10000 bouteilles), est inclus dans l'aire de Condrieu, avec lequel il partage le même terroir de terrasses granitiques (les chaillées) et le même cépage viognier. Le vin est élevé au moins dix-huit mois en fûts de chêne. La toponymie du domaine Château Grillet est très évocatrice : le vignoble en terrasses exposées plein sud est à l'abri du mistral. Le mode de conduite des ceps, en rassemblant les pampres (la branche de vigne avec ses feuilles et ses grappes), est conçu pour limiter les effets de l'ensoleillement. Les premières parcelles du château Grillet auraient été plantées au IIIe siècle à partir de plants apportés de Dalmatie. Dès le XVIIe siècle, ses vins, comme ceux de la vallée du Rhône, sont appréciés à Paris. Thomas Jefferson, ayant visité le domaine en 1787, mais aussi Joséphine de Beauharnais et le roi George IV consomment les vins de la propriété. Grillet, comme les vins de Condrieu et de Côte-Rôtie, renaît après avoir failli disparaître après la guerre, à cause du surcoût de travail de la culture en terrasses, réfractaire à la mécanisation. Le domaine, que Curnonsky rangeait parmi les cinq plus grands vins blancs de France, est passé en 2011 sous le giron de François Pinault, déjà propriétaire du château Latour, à Pauillac (Médoc), du domaine d'Eugénie et du Clos-de-Tart en Bourgogne.

Mots croisés

PAR PASCAL WION

en partenariat avec www.cruciverbiste.club

HORIZONTALEMENT : **A.** Personnage en illustration. Une des trois unités du théâtre classique. Fils d'Isaac et de Rébecca. – **B.** Muse de l'Astronomie. L'homme au masque d'or. – **C.** Fêtes romaines en l'honneur de Faunus, le dieu des troupeaux. Déesse égyptienne qui symbolisait l'équité et la paix. Parménide et Zénon y enseignèrent la philosophie. – **D.** Roi d'Athènes qui fut père avant d'être mer. Chef des Argonautes. Dynastie écossaise qui régna sur l'Angleterre de 1603 à 1714. Partie de la Grèce en régression. – **E.** Sur lequel on peut se reposer. Maréchal qui commandait l'armée prussienne à Waterloo. Sibérien qui se jette dans l'océan Arctique. – **F.** Ville du Mali. Célébrité. – **G.** Archipel japonais en mer de Chine. Évêque de Lyon. – **H.** Traverse Chalon en courant. Domaine de navigation. Écrivain à mystères. – **I.** Pays d'Asie. Grecque. Doit être honoré. – **J.** Cité dans les légendes bretonnes. Grand Machin du général de Gaulle. Ce que sont les autres pour Sartre. – **K.** Général britannique qui vainquit George Washington à Brandywine en 1776. Patriarche de Constantinople qui fut condamné pour hérésie par le concile d'Éphèse. Au cœur de la Sicile. – **L.** Place d'arme. Amiral français qui fut assassiné lors du massacre de la Saint-Barthélemy. L'arrière-grand-mère du roi David. – **M.** Vol qui manque d'envergure. Gagne le point. Roi de Sparte. – **N.** Philosophe grec qui fonda la Nouvelle Académie. Comme personne. Peintre italien (1511-1574). – **O.** Prophète biblique. Empereur romain qui succéda à Auguste. Ancien prix de Rome.



RUE DES ARCHIVES/TALLANDIER

VERTICALEMENT : **1.** Président de la République qui confia à ce personnage le ministère de l'Instruction publique. Suse y était capitale. – **2.** Fleuve d'Amérique du Sud. Déesse mésopotamienne. – **3.** Officier de marine français disparu à bord de *L'Astrolabe* en 1788. Bataille qui opposa Maunoury à von Kluck en septembre 1914. – **4.** Eh ben Didon, elle l'aimait beaucoup ! Ville de Silésie. – **5.** Winston Churchill ou Thomas More. Napoléon Ier y rencontra en 1808 les deux prétendants légitimes au trône d'Espagne. Sanctuaire japonais. – **6.** Peut être entendu dans une histoire de fèces. Paresseux de nature. Elle a pour mission de concilier l'informatique et la liberté. – **7.** Donne la gerbe. À la tête d'un empire. Lac du Soudan. Pas pour les Chinois. – **8.** On l'apprécie pour ses émissions radio actives. Sociologue allemand (1897-1990). – **9.** Héros tout chamboulé. Accord de Madrid. Pronom. – **10.** Monastère espagnol où Charles Quint se retira jusqu'à sa mort en 1558. Cocktail qui se boit à toute vitesse ? – **11.** Ville de Chaldée. Manuel de la Bible. – **12.** Crache sur des Américains mais se fait respecter en Asie. Gustave Flaubert se serait inspiré de ce village normand pour créer Yonville-l'Abbaye dans *Madame Bovary*. Note. – **13.** Lac de Finlande. Gendre de Mahomet. – **14.** Nicolas II et sa famille y furent assassinés en juillet 1918. – **15.** Inscription sur une brique. Dieu grec de la Mer. D'un peuple germanique établi en Souabe. – **16.** Leclerc dans le rôle de la femme du boulanger. Victime de la révolution. – **17.** Poète qui fut le chef de file du mouvement transcendantaliste américain (1803-1882). Père d'Énée. – **18.** Abbaye bénédictine de la Sarthe. Se fait avec un certain mépris. Article de loi. – **19.** Bosco lui fit porter la culotte. Comte de Paris. Jeune soldat républicain qui serait tombé sous les balles des royalistes en criant : « Vive la République ! » – **20.** Prophète d'Israël. Pierre Mendès France y fut député de 1932 à 1942 et de 1946 à 1958. Pour une position que précise en général le clerc. ◆

SUDOKU

Le 14 octobre de cette année-là, Louis XI et Charles le Téméraire signent un traité de paix au château de Péronne (Somme), où sont cantonnées les troupes bourguignonnes.

	6		3		4		8	
8	2			6		1		
		5			1		7	6
		7	1				3	9
		4		9		5		
9	1			8	3			7
6	3				8	7		
		2	6			4		8
	4			7	9		1	

SOLUTION DU N° 861 : 1827.

SOLUTION DU N° 861

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
A	C	H	A	R	L	E	S	P	I	C	H	E	G	R	U	■	E	B	R	E
B	A	U	R	I	O	L	■	I	L	I	■	O	I	E	■	Y	P	R	E	S
C	D	O	C	T	R	I	N	A	I	R	E	S	■	A	K	S	O	U	M	■
D	O	N	■	E	R	E	■	F	O	C	H	■	E	G	O	■	P	■	I	F
E	U	D	F	■	A	■	S	■	N	E	■	L	Y	A	U	T	E	Y	■	E
F	D	E	R	R	I	D	A							N	T	■	E	S	T	E
G	A	B	A	■	N	I	B							■	O	S	■	E	O	S
H	L	O	U	Q	S	O	R							D	U	P	E	R	R	E
I	■	R	D	A	■	G	E							A	Z	O	V	■	Q	G
J	O	D	E	T	T	E	■							M	O	R	E	A	U	■
K	R	E	■	A	R	N	O	U	L	■	T	■	R	I	V	A	■	N	E	Y
L	P	A	T	R	I	E	■	N	E	A	R	Q	U	E	■	D	A	I	M	■
M	H	U	E	■	E	■	C	I	A	N	O	■	S	T	A	E	L	■	A	S
N	E	X	C	U	R	S	I	O	N	■	I	S	A	T	I	S	■	O	D	E
O	E	■	H	I	E	R	O	N	■	K	E	I	T	E	L	■	A	R	A	L


DR

UNE LEÇON D'HISTOIRE À MÉDITER

Et si les élections au Parlement européen de mai 2019 débouchaient sur la victoire des partis souverainistes ? Si l'œuvre unitaire et solidaire du vieux continent menée depuis la Seconde Guerre mondiale était d'abord gelée puis démantelée ? Si la paix même entre les Vingt-Huit devenait inflammable ? L'hypothèse n'a plus rien de farfelu. Et ce serait pour la France, poutre maîtresse de la construction européenne, un coup dont elle aurait du mal à se relever. Aussi, au Quai d'Orsay, certains diplomates rembobinent un vieux film. Celui du congrès de Vienne, en 1815, convoqué après la défaite de Napoléon et dont la leçon peut se résumer à peu près ainsi : comment convertir une déculottée politique majeure en succès relatif.



COMMENT CONVERTIR UNE DÉCULOTTÉE EN SUCCÈS ? LE CONGRÈS DE VIENNE, EN 1815, DONNE LA RÉPONSE

Le scénario noir ? Ces rois, princes et hauts fonctionnaires anglais, autrichiens, russes et prussiens réunis à Vienne et qui s'emploient dès septembre 1814 à éradiquer au scalpel toutes les survivances des idées révolutionnaires semées dans une trentaine d'euro-départements du Premier Empire, du Zuiderzée à l'Arno… Sauf que c'est compter sans Charles Maurice de Talleyrand-Périgord, ministre des Affaires étrangères de Louis XVIII, après avoir régné sur les Relations extérieures sous le Directoire et Napoléon. Le « Diable boiteux » connaît tous les contentieux qui minent l'unité des vainqueurs revanchards de 1815 : sur le sort de la Pologne, l'unité allemande, les États du pape, l'Italie… Dans les palais de Vienne, les fêtes d'Ancien Régime s'enchaînent, et Beethoven fait jouer sa partition *Renaissance de l'Allemagne* pour célébrer la prise de Paris (lire, chez Perrin, *Le Congrès de Vienne*, de Thierry Lentz). Cependant que, dans les coulisses, à bas bruit, Talleyrand joue aux échecs en liguant les petits pays contre les grands. De proche en proche, il devient incontournable et parvient à conserver l'Alsace, la Lorraine, la Flandre, Mulhouse…

Étrange congrès de la réaction, qui fait bon an mal an la part belle au vaincu français, ne comprend rien à la dynamique des nationalités mais abolit la traite négrière, utilise pour la première fois les statistiques démographiques pour ses travaux et entérine la libre circulation maritime… Bluffé par ce bonneteau diplomatique, Chateaubriand a ce mot : « Une paix qui demeure sans exemple. » La déroute du traité de Versailles confirmera le verdict. ◆